

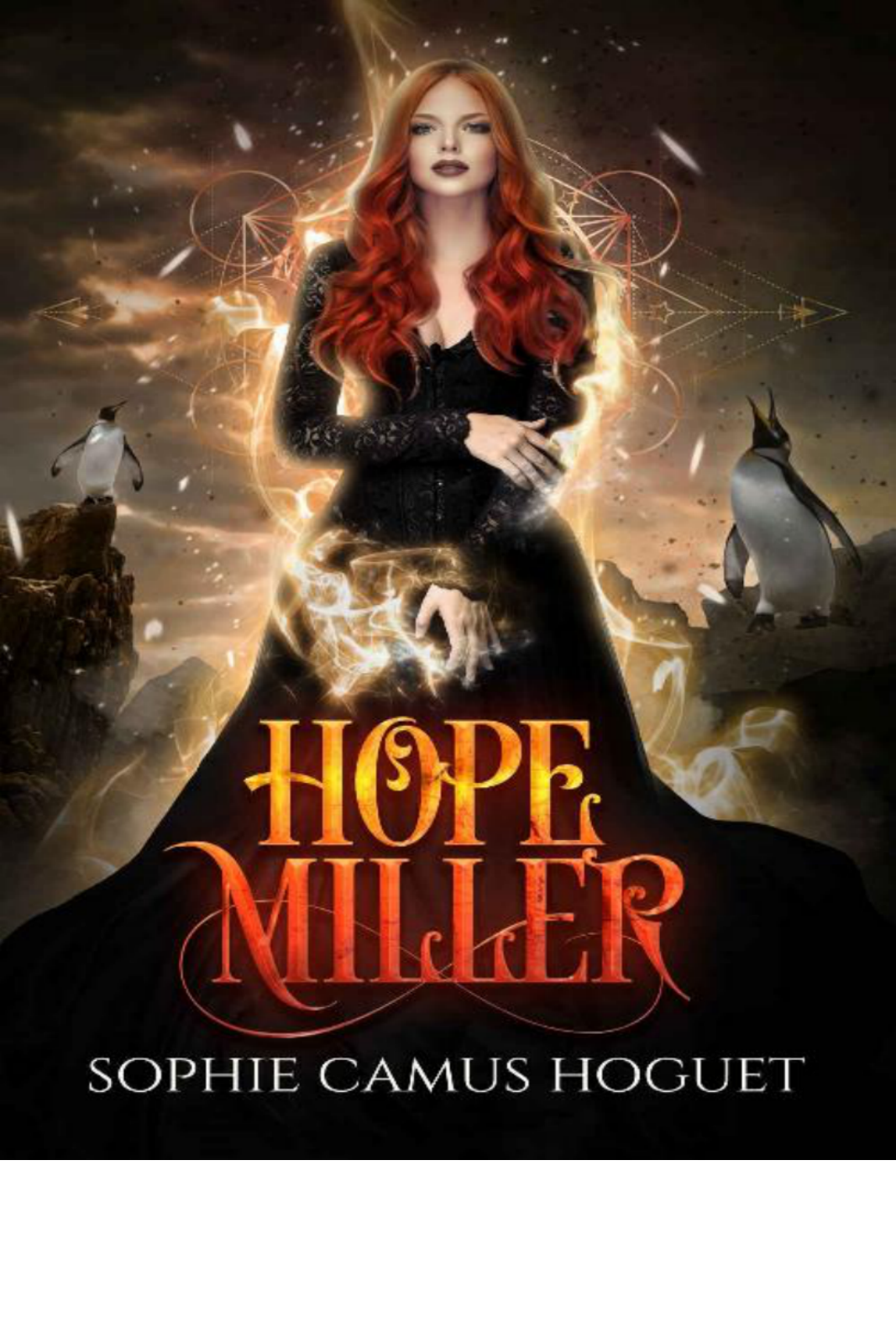


Hope Miller

Hoguet, Sophie Camus

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HOPE MILLER

SOPHIE CAMUS HOGUET

HOPE MILLER

Table des matières

Chapitre 1	
Chapitre 2	
Chapitre 3	
Chapitre 4	
Chapitre 5	
Chapitre 6	
Chapitre 7	
Chapitre 8	
Chapitre 9	
Chapitre 10	
Chapitre 11	
Chapitre 12	
Chapitre 13	
Chapitre 14	
Chapitre 15	
Chapitre 16	
Chapitre 17	
Chapitre 18	
Chapitre 19	
Chapitre 20	
Chapitre 21	
Chapitre 22	
Chapitre 23	
Chapitre 24	
Chapitre 25	
Chapitre 26	
Chapitre 27	
Chapitre 28	
Chapitre 29	
Chapitre 30	
Chapitre 31	
Chapitre 32	
Chapitre 33	
Chapitre 34	
Chapitre 35	
Chapitre 36	
Chapitre 37	
Chapitre 38	
Chapitre 39	
Chapitre 40	
Chapitre 41	
Chapitre 42	
Chapitre 43	
Chapitre 44	
Chapitre 45	
Chapitre 46	

[Chapitre 47](#)
[Chapitre 48](#)
[Chapitre 49](#)
[Chapitre 50](#)
[Chapitre 51](#)
[Chapitre 52](#)
[Chapitre 53](#)
[Chapitre 54](#)
[Chapitre 55](#)
[Chapitre 56](#)
[Chapitre 57](#)
[Chapitre 58](#)
[Chapitre 59](#)

[Notes](#)

[Remerciements](#)

[À propos de l'auteur](#)

[Suivre l'auteur](#)

[Du même auteur](#)

Ceci est une oeuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite.

Le récit s'appuie sur quelques recherches, cependant, puisqu'il s'agit d'une fiction, certains détails peuvent être transformés dans l'intérêt de l'intrigue.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le piratage de livre est passible d'une peine trois ans de prison et 300 000 euros d'amende. Lorsque les délits sont commis en bande organisée, la punition passe à cinq ans de prison et une amende de 500 000 euros.

Je suis incapable de faire le compte du nombre d'heures passées à la création de ce livre tant elles sont nombreuses, aussi j'espère ne pas me faire voler mon travail. Un livre s'achète afin de rémunérer son auteur dont c'est le métier. Merci.

Crédits

Design de couverture : ©[Hannah-Sternjakob-Design.com](https://www.hannahsternjakob-design.com)

Bêta lecture : Mirado

Corrections du texte : Porte-plume

Copyright © 2021 Sophie Camus Hoguet

Tous droits réservés.

ISBN : 9782957621644

Independently published

Dépôt légal : Octobre 2021

sophiecamushoguet.wordpress.com

*À tous ceux qui craignent de voir loin,
Pour qu'ils s'engagent sur les chemins des possibles.*

*À toutes les merveilles qui nous entourent, et qu'à force de voir, on perd de
vue.*

À tous ceux qui ont décidé d'ouvrir les yeux.

« Tous les pouvoirs dorment dans ton esprit, comme des diamants dans la mine. Il ne tient qu'à toi d'y descendre, muni de la lampe de la sagesse. »

Proverbe Indien

Une sonnerie stridente s'échappa de mon sac. « Vous avez un

nouveau message. » La surprise de l'alerte me fit lâcher ma vieille sacoche en cuir. Je pestai. Il ne manquait plus que ça ! Après l'averse que je venais de prendre sur la tête dès la sortie du bus, voilà que le contenu de ma sacoche se déversait dans le hall d'entrée du musée. Ma journée ne s'annonçait guère sous les meilleurs auspices. Oublier son parapluie en Écosse, en plein automne, ne présageait rien de bon. Peut-être s'agissait-il d'un enchaînement de causes à effet ? Bref ! Je glissai mon Smartphone dans la poche de mon manteau et m'abaissai pour réunir grossièrement tous les documents étalés à terre. Encore accroupie, j'inspirai profondément par le nez et me parai de mon plus beau sourire. La dose d'exagération que j'y ajoutai était juste pour me persuader que je pouvais renverser la tendance de cette journée plutôt mal engagée. Comme disait ma grand-mère, qui voulait, pouvait ! Elle avait raison, aussi il me revenait la décision d'influer sur le déroulé des événements, ou pas...

Les bras chargés de la paperasse qui jonchait le sol quelques secondes plus tôt et de ma sacoche amincie, je calai tout ça sous mon menton pour éviter une seconde envolée. Je traversai la salle principale, accueillie par un énorme squelette de dinosaure marin et bien d'autres objets hétéroclites. Ici, on pouvait aussi bien rencontrer des œuvres d'art nouveau que des outils préhistoriques, en un mélange peu harmonieux.

Mes narines étaient emplies de l'odeur de bois ciré. J'aimais arriver la première, car j'avais l'impression que tous ces trésors silencieux, depuis des millions d'années pour certains, m'accueillaient. Toutes les colonnes d'architecture gothique faisaient une haie d'honneur sur mon passage dans la salle principale aux allures de cathédrale. Mes talons claquaient et faisaient grincer le parquet. Mis à part le gardien et la réceptionniste à l'entrée, j'étais certainement le seul être encore vivant entre ces murs. La bonne humeur me revenait peu à peu. Encore une bonne demi-heure sans visiteurs, à profiter du calme avant la tempête.

Installée dans mon petit bureau, je m'affairai ensuite à remettre en

ordre mes documents qui se trouvaient dans un piteux état. Je haussai les épaules avec une moue contrite.

La sonnerie de mon portable qui indiquait l'arrivée d'un message, retentit de nouveau, me sortant de mes considérations. Je fouillai dans ma serviette en me rappelant que je l'avais glissé dans la poche de mon manteau. Qui pouvait bien tenter de me joindre à huit heures du matin ? J'extirpai l'appareil et me laissai tomber lourdement sur ma chaise. Une enveloppe au nom d'Alexandre Thomas clignotait. Je levai un sourcil n'arrivant pas à me souvenir pourquoi ce nom me disait quelque chose.

Puis j'entamai la lecture du contenu du mail.

T rès chère Hope,

Je me présente, Alexandre Thomas. Je ne sais guère si mon nom vous rappellera quelque chose, mais je vous connais, ou plus particulièrement, j'ai connu votre mère. Je suis scientifique, basé à Saint-Denis sur l'île de La Réunion. Je dirige des programmes de recherches dans les Terres australes perdues au beau milieu de l'océan Indien. J'ai rencontré Joanne, votre mère, qui participait à une mission lorsqu'il lui est arrivé malheur. Je vous prie de m'excuser par avance des souvenirs que je risque de raviver par ce message.

J'ai une proposition à vous soumettre. Je crois que personne d'autre que vous, Hope, n'est plus qualifié pour mener à bien l'expédition que j'aimerais vous confier. Votre mère était partie pour une île des Terres australes afin d'effectuer des recherches de la plus haute importance. La faune de cette même île est de nouveau en danger, sa population de pinnipèdes est menacée et diminue comme neige au soleil.

Je sais, Hope, que vous avez suivi les traces de votre mère quant à votre carrière scientifique. J'ai observé certains de vos travaux de recherche très prometteurs et qui vous ont d'ailleurs permis d'obtenir brillamment votre doctorat. Vos études en éthologie animale seraient un atout indéniable pour la mission que je vous propose.

Je ne vais pas tergiverser, Hope. Je vous invite à me rejoindre au plus vite à La Réunion afin de préparer votre départ en bateau. Si vous acceptez de m'aider pour cette mission de sauvetage, je vous transmettrai aussitôt votre billet d'avion pour Saint-Denis. Le Marion Dufresne jettera l'ancre début novembre, ce qui nous laisse juste le temps de préparer cette expédition de trois mois.

Je suis bien conscient de ce que ce voyage peut représenter pour vous. Aussi je vous donne une semaine pour me rejoindre dans mes bureaux. J'attends votre réponse avec impatience.

Bien à vous,

Les bras m'en tombèrent. J'étais complètement paralysée par le message que je venais de lire. Ce fut à cet instant que Judith déboula en trombe dans la pièce, armée d'une cafetière fumante et de deux tasses. Elle porta son attention sur mon aspect livide.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as vu un mort ? me questionna-t-elle avec un sourire moqueur sur le visage.

Vu le peu de réaction de ma part, elle s'assit sur le fauteuil miteux devant mon bureau.

— Bon O.K. ! Raconte ! m'ordonna la jeune réceptionniste. C'est bien la première fois que je te vois avec une tête pareille !

— Euh... tout va bien... enfin, je suppose, bredouillai-je.

— Et moi je te dis que ça ne doit pas aller fort, vu la tête que tu tires. Je ne vais pas te reposer la question, dit-elle sur un ton autoritaire, les poings vissés sur les hanches.

Je soupirai en essayant de réordonner mes pensées et soulevai une main tremblante pour lui montrer mon iPhone flambant neuf.

— Je viens de recevoir une proposition... des plus surprenantes.

Un sourire sadique grandit sur son visage angélique.

— Tu as enfin décidé de suivre mon conseil ?

— Mais non ! C'est une proposition de travail.

Elle haussa les épaules.

— Eh bien, qu'est-ce qui te chagrine ? Tu ne m'avais pas dit que tu avais besoin de financements pour tes recherches ?

— Si... mais je ne sais pas trop...

Judith arqua un sourcil interrogateur pour m'encourager à poursuivre.

— C'est pour prendre la suite des études de ma mère, soufflai-je.

— Aïe !

La blondinette, d'ordinaire toujours agitée, se calma sur l'instant. Elle ne trouva même pas les mots pour me répondre. En silence, elle me servit mon café, posa une main sur mon épaule et quitta mon bureau. Pour Judith, les questions épineuses demeuraient toujours difficiles à traiter, et sa technique imparable dans toutes situations embarrassantes s'avérait la fuite. Ce n'était certainement pas auprès d'elle que j'allais trouver des conseils.

Les yeux fixes droit devant moi, je trempai les lèvres dans ma boisson chaude. Les souvenirs de maman resurgirent. Ils me faisaient autant de bien qu'ils ravivaient la douleur. Un profond besoin de prendre l'air se fit sentir. Après tout, je n'avais peut-être pas tort. Mon pressentiment quant au déroulement de cette journée, n'était peut-être

pas tout à fait insignifiant.

Dans l'immédiat, j'avais besoin d'apaisement, et vite ! Comme je ne détenais aucune potion magique à disposition, mon seul allié serait naturel. Je tendis le bras vers la magnifique plante qui ornait mon bureau, et positionnai mes mains autour du feuillage en fermant les paupières. Une partie de son énergie fut attirée en moi. La pulpe de mes doigts devint lumineuse et aussitôt, j'appréciai une chaleur rassurante qui m'envahit. Voilà qui allait m'aider à mettre de côté, cette question épineuse pour le reste de la journée.

Un coup d'œil sur ma montre me rappela à l'ordre. Dans à peine

trente minutes, j'accueillerais des visiteurs à moitié ignares, afin de les promener dans les couloirs du musée. Après avoir essuyé quelques sérieuses déconvenues, j'en faisais le minimum. Bien évidemment je n'étais pas une bonne guide touristique, puisque je ne l'étais pas ! Cette activité était même aux antipodes de ma nature et de mon tempérament. Côtoyer des gens, me mettre en avant ou encore me forcer n'était pas vraiment ma tasse de thé. Je serrai les dents en pensant à mon directeur de recherche qui avait réussi à me soutirer ce « service » en échange de son maigre financement. J'avais plutôt l'impression d'avoir vendu mon âme au diable. Au début, ce n'était qu'un bref service que je lui rendais, mais aujourd'hui je me retrouvais à mi-temps entre mon labo à l'université de Glasgow et ma place ici au *Hunterian Museum*.

La frustration commençait à me gagner, car force était de constater que ma passion était toujours reléguée au second plan. Une solution à ce problème devenait urgente. Pour ça, il fallait que je trouve le courage d'en parler à celui que je surnommais désormais « Satan ». Me confondre avec une employée du musée n'était pas acceptable. Comment pouvais-je garder ma positive-attitude quand une bonne partie de mes journées était consacrée à une activité incompatible avec ce que j'étais vraiment ? Même si j'essayais toujours de voir le verre à moitié plein plutôt que celui à moitié vide, j'étais quand même obligée de me convaincre et me motiver à grands coups d'arguments préconçus et de simulacres de sourires. Ces derniers servaient aussi à donner le change pour mon entourage, mais l'autopersuasion s'avérait de moins en moins efficace. Une profonde inspiration et j'attirai en moi les ressources énergisantes extraites de ma plante d'ornement. Ce fut ainsi que je me sortais souvent de ce mauvais pas mélancolique qui m'étreignait une fois de plus. Heureusement que personne ne me voyait ; je serais passée pour folle !

Je m'extrayai de mon fauteuil et consultai la fiche qui m'indiquait le numéro du groupe que je devais guider, histoire d'éviter de prendre

le mauvais et de devoir faire deux visites au lieu d'une. Une expérience malencontreuse m'apprit une bonne leçon à ce propos. J'écarquillai les yeux quand je vis l'âge de mes auditeurs. Dix ans. Nom d'un gobelin, c'était une classe d'écoliers. Génial ! La journée avait tellement bien commencé... Il fallait que l'on me colle des gosses. Je secouai la tête pour me convaincre que, vraiment, ce n'était qu'une fâcheuse coïncidence.

Le col de mon chemisier réajusté sur mon pull, je m'engageai vers le hall d'accueil pour récupérer les gamins et leur enseignant. Je les aperçus au loin. D'ailleurs, je ne pouvais pas les manquer vu le volume sonore qu'ils produisaient dans l'établissement. S'ils continuaient comme ça, ils risquaient de réveiller le plus vieux des dinosaures du Jurassique supérieur. Je saluai d'une poignée de main compatissante leur institutrice qui avait la tête de quelqu'un qui s'était fait engloutir par un tsunami. Les yeux emplis de pitié, je lui souris.

— Bonjour les enfants !

Aucune réaction. Je me raclai la gorge, et retentai une seconde fois.

— Bonjour...

Ce ne fut toujours pas mieux. Je n'allais quand même pas me faire emmerder par une bande de mioches. Je positionnai mes doigts au niveau de ma bouche et sifflai au beau milieu du hall comme dans un stade de rugby. Un point pour moi. Je repris avec une voix douce et mielleuse.

— Bonjour les enfants. Je m'appelle Hope Miller et je vais vous accompagner pour cette visite...

Des bourdonnements s'élevèrent de nouveau alors que je n'avais même pas terminé ma phrase. Je haussai vite le ton pour faire passer un message important.

— Vous voyez cet énorme squelette derrière vous ?

— Ouiiiiiiii, hurlèrent-ils tous en chœur.

— Eh bien, il se nomme Oscar. Et savez-vous pourquoi Oscar est placé en plein milieu du musée ?

— Noooooon.

— Oscar est le gardien des lieux, c'est un liopleurodon, un dinosaure marin. Mais chut, fis-je en posant mon doigt sur ma bouche.

J'avais désormais réussi à capter l'attention de tous les gamins.

— Je vous donne un petit conseil, leur chuchotai-je sur un ton confidentiel. Ne parlez pas trop fort, car vous risqueriez de le réveiller.

— Qui ça ? interrogea l'un des enfants, en plissant le front.

Je pointai Oscar du bout du doigt avec un sourire machiavélique quand l'un d'entre eux se mit à pouffer de rire.

— Parce que tu crois qu'on va gober ça peut-être ? s'enquit le garnement.

La mâchoire m'en tombait. Quels sales morveux ! Ils avaient une sacrée chance que je ne veuille pas utiliser mes pouvoirs ; je les aurais tous transformés en gobelins. Bouillonnant de colère, je conduisis mon groupe de nains de jardin à travers les couloirs, et je décidai de m'épargner ma sempiternelle présentation. Après tout, celui qui daignerait s'intéresser à quelque chose me poserait bien la question ! Pourquoi ne les avaient-ils pas emmenés au cinéma ? Voir la poupée de l'horreur « Annabelle » ? Ça leur aurait fait les pieds !

À la fin de notre petit circuit, je ne résistai plus lorsque nous passâmes devant Oscar. J'effleurai une vertèbre de sa gigantesque queue et un grognement effrayant émana de ce tas d'os. Le garnement qui m'avait épinglée sous les regards de ses copains poussa un cri suraigu qui ne manqua pas de m'arracher un rire narquois.

— Tu ne vas pas « gober » que ce dinosaure ait pu grogner ? me moquai-je à son oreille.

Après m'être débarrassée de mes visiteurs, je repartis jusqu'à mon bureau, avec un sourire, satisfaite de mon petit effet final. Même si cela me coûtait de déroger à mes principes. Il y avait des limites à ne pas dépasser !

Cette journée fut interminable. Les heures enfin écoulées, j'attrapai mon manteau, enfonçai mon bonnet sur la tête et en fis ressortir quelques mèches rousses. Je resserrai d'un cran ma ceinture et m'apprêtai à affronter la pluie qui ne cessait de tomber depuis le matin. Je n'avais qu'une idée, me blottir auprès de mon chat Igmar qui devait m'attendre au coin du feu.

À peine avais-je mis un pied dehors, que je sentis les gouttes de pluie éclabousser la pointe de mon nez. Nom d'un gobelin ! Quel temps !

Après dix minutes d'attente à l'abri de bus, qui n'abritait rien du tout, je me demandai une fois de plus pourquoi je prenais les transports en commun. Question bête, aucune autre possibilité ne s'offrait à moi ! Mes foutues phobies me pourrissaient la vie et le bus restait l'un des seuls moyens de déplacement qui ne me déclenchait pas d'attaque de panique. Je devais donc m'en contenter. Cependant, aujourd'hui j'aurais peut-être dû opter pour le métro. L'attente à l'abri aurait été plus appréciable. Mais je décidais souvent de prendre le bus, car je préférais me tenir à l'air libre. Emprunter ces boyaux souterrains ne m'enchantait guère. Ne savait-on jamais ?

Comme à mon habitude, je plongeai ma cuillère dans mon mug

pour immerger les minis chamallows qui flottaient à la surface de mon chocolat chaud. Je me délectai de l'odeur cacaotée qui s'échappait de ma tasse. Les effluves si caractéristiques des livres présents sur les étagères atypiques du salon de thé, embaumaient aussi les lieux. Une bibliothèque centrale en forme de tronc d'arbre, surplombait les tables. Ses branchages recouvraient une partie du plafond pour parfaire l'illusion. Dans cet univers enchanteur, je me sentais envahie par tous les champs des possibles. C'était le meilleur endroit au monde. Le samedi était ma journée favorite, car je le passais à La tasse dorée. J'investissais les lieux depuis mon enfance, aussi je faisais comme qui dirait, partie des meubles.

J'étais installée à une table basse, calée dans un petit cabriolet de couleur rouge. Sur mes vêtements cocoonings du week-end, j'avais posé un plaid en laine polaire que je chérissais parmi mes objets fétiches. Un livre d'aventure m'attendait sur la table basse. Tout était là, même le feu qui crépitait dans la cheminée. Contrairement à hier, c'était le début d'une journée idéale.

Je trempai mes lèvres dans ma boisson ultra calorique préférée quand la porte du salon de thé s'ouvrit sur John, un journal bloqué sous le bras et pimpant comme à son habitude.

— Mesdames ! s'inclina-t-il.

— Salut John !

Il entra dans le salon et jeta un coup d'œil en direction du comptoir vide. Il arqua un sourcil et n'eut pas besoin de poser la question que j'y répondais déjà.

— Elle est dans son labo. Elle a décidé d'améliorer sa recette de lait de poule ! Je lui ai pourtant dit qu'elle était parfaite, mais elle ne veut rien entendre. Enfin, tu la connais...

— Oui, ta grand-mère est une vraie tête de mule ! déclara-t-il en haussant les épaules.

Je pouffai dans ma tasse. Cet homme, notre protecteur, évoluait avec nous depuis toujours. En quelque sorte, il comptait parmi les

membres très restreints de notre famille, ou de ce qu'il en restait.

Il consulta sa montre de gousset constatant qu'aujourd'hui, il était quelque peu en retard. Il posa son journal sur ma table et se dirigea vers l'énorme comptoir en bois. Il saisit une grande tasse et mit de l'eau à chauffer. Comme à son habitude, il remplit sa boule à thé, non sans oublier de humer le succulent Earl Grey importé de Darjeeling. L'Inde disposait d'après lui du meilleur thé noir au monde. Il versa le liquide brûlant dans sa tasse et une senteur de bergamote se libéra des feuilles séchées, lui arrachant un sourire satisfait. Il arrosa le tout d'un nuage de lait et vint s'asseoir dans le fauteuil cabriolet face à moi. Il croisa ses jambes, but une gorgée de thé, reposa sa tasse et saisit son journal. J'étais capable de prédire le moindre de ses gestes mécaniques puisqu'il les répétait tous les matins depuis des années.

Profitant d'un moment de calme, je me replongeai dans l'aventure que je vivais au travers des lignes de mon roman. Je baissais parfois les paupières pour m'imprégner des paysages somptueux grâce aux descriptions détaillées. Faute de ne pouvoir découvrir d'autres horizons par moi-même, je les imaginais avec l'aide des auteurs.

Un chant faux et éraillé m'extirpa de mon voyage littéraire. J'écarquillai les yeux en regardant John qui sourit. Nany chantait à tue-tête dans la cave qui lui servait de cuisine pour réaliser toutes les spécialités qu'elle vendait dans le magasin. Ses produits étaient renommés et l'on ne pouvait pas dire qu'ils n'étaient pas fabriqués avec amour. Un parfum de cannelle parfumait déjà la pièce quand je sentis une odeur de tabac gâcher l'enchantement.

— Nany ! rugis-je.

— Hope, laisse-moi vivre un peu, rétorqua-t-elle. Tu devrais essayer, ça te détendrait.

Cette fois, ce fut John qui pouffa de rire. Je haussai les épaules à mon tour. Je détestais quand elle fumait. Et puis, ce n'était plus de son âge de s'adonner à ce genre de choses.

Quelques minutes après, sa chevelure de lionne à la couleur flamboyante débarqua de la porte de derrière le comptoir. Elle tenait une carafe de lait de poule dans une main et dans l'autre son support à cigarette. Ses lunettes en forme de papillon complétaient à merveille l'apparence excentrique de ma grand-mère. Je ne m'y attardai pas, habituée à ses tenues vestimentaires.

— Nom d'un gobelin Nany ! Arrête de fumer ces cochonneries. Ça sent dans tout le salon ! Tu vas finir par faire fuir les clients !

— Où as-tu vu un client ? rétorqua-t-elle en formant un O de fumée avec sa bouche.

Je grognai. Le pire c'est que je savais qu'elle ne le faisait pas exprès. Abigaïl vivait dans le monde qu'elle se créait. Sa recette était bonne, car elle semblait heureuse. Pourtant, ça n'avait pas toujours été

le cas... Je me tempérâi. Après tout si quelques simples feuilles de tabac pouvaient rendre le sourire à ma grand-mère, tant pis pour mes muqueuses nasales et accessoirement nos poumons. Elle me posa un baiser sur le front qui finit définitivement par m'apaiser.

Les mains chargées de trois gobelets, elle revint du vieux comptoir.

— Tenez ! Goûtez ça !

Elle versa le liquide blanc et épais puis tendit le premier à John qui grimaça.

— Tu ne vas pas faire ton rabat-joie ! gronda ma grand-mère avec son air autoritaire.

John se renfrogna dans son fauteuil.

— J'en ai marre de servir de cobaye pour tester vos boissons caloriques. Je fais attention à la qualité de mon alimentation, moi ! se plaignit le gentleman.

— Cesse donc tes sottises et dis-moi plutôt ce que tu en penses !

Le gentilhomme au nœud papillon me chercha du regard pour trouver du secours. Je levai les paumes vers le ciel.

— Tu n'as pas vu dans quel état je suis déjà ? lui fis-je constater.

Abigaïl intervint aussitôt.

— Quoi ? Elle est un peu rondouillette, c'est tout ! Ça va partir en grandissant !

— Nany ! Dois-je te rappeler que j'ai vingt-huit ans et pas besoin d'être scientifique pour savoir que ma croissance est terminée.

Elle fit claquer sa langue en secouant la tête de droite à gauche.

— Peut-être... Mais ce n'est pas grave, je te dégoutterai bien une potion si besoin. Et puis moi, je te trouve très jolie comme ça, affirma-t-elle en me contemplant avec du recul.

J'allais répliquer quand Igmar apparut le long de mes jambes et s'y frotta avec entrain. Mon chat était un vrai pansement. Je croyais qu'il détectait la moindre saute d'humeur de ma part. Une légère montée de tension et il venait avec une armée de ronrons qui avaient la faculté exceptionnelle de m'apaiser sur l'instant. Je gardai pour moi la remarque cinglante qui risquait de s'échapper de ma bouche pour me concentrer sur mon félin adoré. Je caressai le pelage majestueux d'Igmar qui ressemblait plus à une panthère aux poils longs qu'à un chatounet d'appartement. Igmar était aussi fier que son nom le laissait entendre avec son énorme jabot blanc qui contrastait avec la noirceur du reste de sa robe. Le matou sauta sur mes genoux et jeta un regard jaune à Nany. Il ne lui manquait plus que la parole.

— Remonte-moi ton garde du corps avant qu'un client arrive. Il va encore semer des poils dans tout le salon de thé.

Sans chercher à contredire la cheffe, j'acquiesçai et attrapai mon gigantesque chat. Je gravis les escaliers vers nos appartements. Mon logement était situé juste au-dessus du commerce de ma grand-mère.

Enfin, c'était plutôt elle qui habitait le premier étage où se trouvait un appartement complet. Nous profitions des avantages d'un ancien immeuble du centre-ville de Glasgow. Une vieille cheminée traversait les trois niveaux. Moi, j'occupais le dernier. C'était mon refuge, un peu plus spacieux qu'une simple chambre. J'y avais également ma salle d'eau indépendante qui me procurait un minimum d'intimité bien que je vive toujours chez ma grand-mère et que ce ne soit pas près de changer.

Je cherchai une place confortable pour y abandonner mon félin royal quand mes yeux se posèrent sur mon portable qui trainait près de mon sac. Je m'en saisis, et fis défiler mes messages, lorsque je retombai sur la proposition du fameux Alexandre Thomas.

Je me réveillai encore étreinte par la peur du cauchemar qui

hantait mon sommeil avec mes mèches rousses collées à mon visage. Une fois de plus, je m'agaçai de constater que la rechute planait sur moi comme une ombre tapie, prête à resurgir à la première défaillance. L'univers rassurant, dépourvu du moindre risque que je m'évertuais à créer demeurerait bien fragile. Mon confort était la seule réponse trouvée pour stopper mauvais rêves, crises d'angoisse et autres effets indésirables... Aussi la récurrence du jour ne m'étonnait pas. J'avais passé la soirée de la veille à relire le message du scientifique. Comment pouvais-je imaginer dormir en paix après avoir imaginé maman dans les pires circonstances? Je cessai aussitôt mes interrogations intérieures qui je le savais bien ne me mèneraient à rien. Après des années, nous n'avions trouvé aucune explication au contexte troublant de la mort de ma mère.

Je regardai l'écran de mon Smartphone qui m'indiquait cinq heures du matin. Bien que nous soyons dimanche, j'étais trop bien réveillée pour tenter de me rendormir. Je saisis ma robe de chambre qui traînait sur le fauteuil et m'enveloppai dans sa douceur. Pour me procurer du réconfort, je frottai mes joues contre le col. J'enfilai mes chaussons imposants en forme de têtes de lapins parfaitement assortis au pantalon de mon pyjama. Mon accoutrement n'était certainement pas de mon âge, mais il me plaisait. Dans cette tenue, je me sentais bien. Je caressai le crâne d'Igmar qui décida finalement de me suivre. J'empruntai l'escalier en bois avec précaution, car je voulais éviter de réveiller ma grand-mère qui comprendrait que quelque chose me tracassait. J'allumai une petite lampe dans la cuisine au style hétéroclite. Il fallait dire qu'Abigaïl Miller avait une façon d'être bien particulière. Des meubles anciens aux couleurs pétantes propres aux années soixante-dix s'imposaient dans l'espace. Oh non, elle n'essayait de suivre aucune mode. Abigaïl demeurerait unique en son genre et ne faisait que ce qu'elle voulait. D'ailleurs, quiconque tentait de lui faire faire quelque chose en obtenait l'exact contraire.

Je me concoctai une bonne tasse de chocolat et, après hésitation,

rajoutai une poignée de décoration. Besoin de réconfort obligeait. Je m'installai autour de l'énorme plan de travail qui trônait au centre de notre cuisine pour déguster ma préparation. Je grimaçai quand j'entendis un grincement provenant du bout du couloir. Je mimai un gros mot du bout des lèvres en serrant mes deux poings. La discrétion et moi ça faisait deux.

Nany débarqua, vêtue d'une robe de nuit noire finement brodée qui faisait ressortir sa crinière de feu crêpée, tel un lion sortant d'un combat.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Ça sent le chocolat chaud. Merci, Hope, dit-elle en saisissant ma tasse.

Au passage, elle me plaqua un baiser sur la joue, puis s'installa en face de moi. Sa tête enfarinée en disait long sur le fait qu'elle manquait certainement d'encore un peu de sommeil. Je refermai tout juste la bouche sur son culot incroyable en soupirant.

— Bon, je peux m'en refaire un ! bougonnai-je.

Elle ne releva même pas ma remarque et entra immédiatement dans le vif du sujet.

— Tu n'as pas bien dormi ?

— Pas trop non, admis-je en haussant les épaules.

— Tu veux en parler ?

— Non...

Elle acquiesça avec un sourire pincé, et sans insister, elle se leva.

— Bon ma Hopinette, il est trop tôt pour mon horloge biologique, je crois que je vais me recoucher au moins une petite heure.

Elle frotta mon bras au passage et laissa sa tasse, ou plutôt ma tasse, encore intacte. Plus besoin d'en refaire, je récupérerai mon bien.

L'esprit ailleurs, je laissai divaguer mes yeux dans le vide, quand ils se posèrent sur ma tablette numérique qui trainait sur un tas de journaux. Je saisis l'appareil et ouvris une page *Google*. Je savais qu'il était préférable de ne pas fourrer mon nez là-dedans, mais je me décidai quand même à lancer ma recherche. « Terres australes et antarctiques françaises ». L'écran d'accueil du site officiel s'ouvrit sur des images à couper le souffle. Les couleurs incroyables des manchots royaux, un coin de banquise éclaté dans l'océan, une vue du ciel d'une île à la terre volcanique échouée au beau milieu d'une mer agitée... La dernière photo laissa apparaître un énorme bateau aux allures de navire de commerce : le majestueux *Marion Dufresne*. J'avais déjà entendu parler de ce bateau qui avait transporté ma mère dix ans plus tôt. Mon dos se crispa quand je m'imaginai sur le navire ballotté par un océan furieux, qui malgré ses cent-vingt mètres de long, pouvait se faire dévorer tout cru. Rien ne valait mieux que la sureté de la terre ferme. Je songeai à mes récits d'aventures dans lesquels les traversées se faisaient souvent en un clin d'œil. Et hop, une petite ellipse

temporelle, c'était beaucoup moins dangereux. Je revins néanmoins sur les photos de la faune locale. Les paysages étaient somptueux. Les plus impressionnants mammifères marins avaient élu domicile le long des côtes. Le pied des falaises était le théâtre de guerres de territoires de quelques gros mâles éléphants de mer ou autres otaries ou manchots. Toutes ces espèces cohabitaient dans le plus parfait respect de la chaîne alimentaire. Un havre de paix préservé de l'empreinte des hommes. Peut-être un des derniers endroits intacts sur terre... J'étais impressionnée de constater que cela s'avérait encore possible ; en tant que docteur en éthologie, les recherches présentées pour soutenir ma thèse n'avaient concerné que des espèces malmenées par l'Homme. Les comportements des animaux terrestres restaient à interpréter avec prudence, ne sachant jamais si leurs réactions demeuraient naturelles ou dues aux dérives provoquées par notre espèce ravageuse.

Je dus reconnaître que ces images me firent du bien. J'éprouvais une vive émotion à constater que des bribes de vie pure et innocente réussissaient à nous résister. Je disais « nous », mais j'avais cependant du mal à m'inclure parmi les hommes. D'une part, parce que je ne l'étais pas vraiment et de l'autre, parce que je ne cautionnais pas leurs pratiques dévastatrices au nom de leurs propres existences. La politique de la terre brûlée était souvent celle appliquée par une bonne majorité d'individus sous prétexte du développement ou pour l'argent. Toute la passion transmise par ma mère pour le métier que je n'exerçais que partiellement aujourd'hui, me revint en mémoire comme un boomerang que je me ramassais en pleine figure.

Moi aussi je pouvais apporter ma pierre à l'édifice. Lorsque j'étais dans mon labo, j'interprétais une multitude de données qui pouvaient se révéler très utiles... Peut-être moins glorifiant que de partir en expédition à l'autre bout du globe, ce n'était néanmoins pas superflu non plus, et ça avait l'avantage d'être très sécurisant pour moi. Voilà ce qui me convenait. La sécurité.

Je jetai le contenu de ma tasse dans l'évier de la cuisine où s'échouèrent toutes les décorations sucrées que j'avais ajoutées. Les yeux fixés sur les Chamallows miniatures, j'imaginai des éléphants de mer échoués sur une plage de sucre. Je secouai la tête. Vraiment, j'aurais mieux fait de me recoucher. Le manque évident de sommeil commençait à troubler ma raison.

Le lundi était une journée que j'appréciais tout particulièrement, car je passais mon début de semaine à me consacrer à mes recherches sur les insectes pollinisateurs. Or aujourd'hui, ce n'était pas le cas. J'avais l'impression que le piège de Satan se refermait une fois de plus sur moi. Mon directeur avait encore fait des siennes. L'individu amoral dirigeait la partie recherches de l'université de Glasgow, fort reconnue en Écosse, mais également le *Hunterian Muséum* qui faisait partie intégrante du campus. Parmi l'équipe de petits bras dont il disposait, il fallait toujours que cela tombe sur moi !

Le soir venu, je passai le seuil de La tasse dorée avec le tintement habituel de la clochette d'accueil. Mon visage blasé attira l'attention de Nany et John qui s'interrogèrent du regard. Je décidai de réagir aussitôt et élevai le plat de ma main dans leur direction.

— Avant que vous ne fassiez de plan sur la comète qui vous expédierait directement sur Mars, j'ai juste subi une mauvaise journée.

— Ça devient de plus en plus régulier... s'aventura John.

Je haussai les épaules en guise de réponse, pourtant bien obligée de me rendre à l'évidence. Il avait raison.

— Bon ! Hors de question de rester là à nous lamenter !

Abigaïl nous houspilla pour nous encourager à réagir.

— Nous allons nous concocter un repas de fête ! décida la joyeuse furie.

Je n'envisageai pas de m'opposer à elle, pas ce soir. Elle verrouilla la porte du salon et nous passâmes la demi-heure suivante à préparer une table somptueuse. Elle y mettait du cœur, allant même jusqu'à sortir le chandelier du solstice de nos ancêtres. Quand elle le sortait, je savais qu'elle ne plaisantait guère. Au passage, elle caressa tendrement mes cheveux en déposant sur moi un regard bienveillant.

— Abigaïl ! me fâchai-je en lui jetant un regard sévère.

Trop tard, je ressentis les ondes qu'elle venait de m'envoyer pour m'aider à calmer les maux de ma journée. Je détestais quand elle faisait ça ! Ce n'était pas la peine de lui rappeler qu'elle m'avait juré plusieurs centaines de fois de ne plus utiliser sa magie sur moi, puisqu'elle ne respectait jamais ses promesses ! Force était pourtant de constater que je me sentis tout de suite d'humeur plus joyeuse et je retrouvai rapidement mon sourire. Ce n'était cependant pas une raison pour en abuser, qui plus était sans me demander la permission.

Ma grand-mère monta à la cuisine pour lancer les fourneaux. John arrangeait les derniers détails pendant que je gravissais déjà les marches vers mon donjon pour aller me mettre à l'aise.

— Vous m'appellez quand c'est prêt, criai-je dans les escaliers.

Quand je pénétrai dans mon espace douillet, je souris en apercevant Igmarr les quatre fers en l'air, au pied du lit. Je me dirigeai vers la fenêtre en chien assis dont j'avais l'avantage de disposer au dernier niveau de l'immeuble qui appartenait à la famille Miller depuis fort longtemps. J'observai les ultimes allées-venues dans la rue éclairée par ces vieux réverbères d'époque. Enfin, ils n'avaient de vieux que l'aspect, car ils étaient tous équipés d'ampoules à LED, moins énergivores. Nos dirigeants se rachetaient bonne conscience sur certains points qui n'entravaient pas leurs grands rêves de prospérité. Il fallait bien faire illusion.

Afin d'éviter de retomber dans une morosité que résolument je n'appréciais guère, je fis diversion avec moi-même. Je décidai alors de prendre une douche, puis redescendrais ensuite juste pour glisser les pieds sous la table.

Une demi-heure plus tard, je fis mon apparition au bas de l'escalier. John et Nany discutaient et buvaient. Ils ne m'avaient pas attendue pour déguster ce que je pensais être un vin de grand cru. Eh bien, elle n'avait pas mis les petits plats dans les grands ! Au bruit de mes pantoufles qui frappaient les dernières marches, Abigaïl se figea et tourna la tête pour me reluquer de la tête aux pieds. Elle tendit son index dans ma direction. Qu'est-ce que j'avais encore bien fait ? Ou pas...

— Tu plaisantes ?

Je jetai un œil derrière moi, car je ne saisis point sa question.

— Tu ne vas quand même pas te présenter à notre repas de fête dans cette tenue ?

— Qu'est-ce qu'elle a, ma tenue ? répondis-je en scrutant mes pieds.

— Nan, nan, nan, insista-t-elle en faisant claquer sa langue.

Je marmonnai en comprenant qu'une fois de plus ce n'était pas la peine de lutter, je ne gagnerais pas. Je redescendis cinq minutes plus tard, vêtue d'une tenue traditionnelle de notre famille. J'avais enfilé

un chemisier noir orné de dentelle avec son décolleté plongeant et ses manches complètement transparentes que je trouvais bien trop osés. Pour contrebalancer ce détail, j'avais assorti ce haut d'une simple longue jupe droite. Je ne sortais que rarement dans cette tenue au risque que les voisins pensent que j'étais en deuil. Abigaïl pouvait se le permettre, son excentricité ne choquait même plus. De mon côté, sorcière ou pas, je voulais vivre avec mon temps.

— Ah ! C'est quand même bien mieux ! N'est-ce pas John ?

Je passai vite à autre chose et constatai que mon verre à moi était aussi vide qu'une rivière en plein désert. Je poussai son pied du bout des doigts dans la direction de John qui jeta un regard inquiet vers ma grand-mère.

— Tu veux que j'aille te chercher du lait de poule ? me proposa-t-elle.

— Euh... non, la même chose que vous m'ira très bien.

— Hope... l'alcool est proscrit aux enfants.

Bon d'accord, c'est maintenant que je m'énervai !

— J'AI VINGT-HUIT ANS ! Si je veux m'enfiler une bière ou un verre de vin, je n'ai plus à demander la permission !

Son regard choqué me radoucit aussitôt.

— Je comprends que tu t'inquiètes pour moi, mais je ne suis plus une enfant depuis longtemps, lui précisai-je avec un sourire qui se voulait apaisant.

— J'ai bien essayé de le lui dire, mais tu la connais, elle ne m'écoute jamais. Je ne sais vraiment pas à quoi je sers, moi ! Êtes-vous au courant que je suis votre protecteur ?... Voilà ce que je disais, personne ne m'écoute !

Effectivement, ni moi ni Nany ne faisions plus attention aux élucubrations de John lorsqu'il faisait sa crise existentielle.

Je me servis alors un verre de vin et trinquai avec mes proches aux choses qui ne changeraient jamais.

— Tiens au fait, j'ai reçu une drôle de proposition, lançai-je à brûle-pourpoint en reposant ma coupe.

Tous se turent pour me laisser poursuivre. Le silence pesant qui s'éleva tout à coup me fit me demander si j'avais bien fait d'engager ce sujet... Trop tard pour y songer.

— La semaine dernière, j'ai reçu un mail d'Alexandre Thomas.

— Connais pas, réagit Nany avec une moue sceptique collée au visage.

— Tu sais à La Réunion... L'homme pour qui maman travaillait quand...

Ma grand-mère posa aussitôt son verre et se tamponna les lèvres sur sa serviette avec grand soin. À la vue de sa mine affligée, j'obtins la confirmation que j'aurais dû garder pour moi cette information.

Foutu pinard !

— Il s'agissait d'une proposition de mission.

— Ah bon, pour quoi faire ? questionna notre protecteur marquant son intérêt soudain.

— Il veut que je me rende sur une île perdue dans les Terres australes pour une mission d'étude sur les pinnipèdes. Le but est de découvrir la cause de la mort subite de ces animaux.

Les sourcils de mes interlocuteurs se froncèrent.

Je pénétrai dans mon labo en prenant soin de refermer la porte

derrière moi. L'odeur aseptisée du lieu m'était devenue familière et, si elle m'écoeürait au début, j'avais appris à m'en accommoder et me surprenais même désormais à l'apprécier. J'aimais plutôt le fait que ces effluves signifiaient que je pouvais m'enfermer dans mes recherches et oublier tout le reste. Nous étions mardi, et le mardi si je ne m'abusais faisait encore partie du début de semaine. J'espérais cette fois que mon directeur s'en souviendrait ou je croirais que Satan avait définitivement des problèmes de repères temporels. Cependant aujourd'hui, une chose était sûre : je ne me ferais pas coincer ! Mes recherches étaient de plus en plus décousues ces derniers temps et j'avais des données à vérifier de toute urgence si je ne voulais pas tout reprendre à zéro. Je décidai donc coûte que coûte d'affronter les flammes de l'enfer et de prévenir l'ange des ténèbres en personne, qu'il ne se donne pas la peine de contrarier mes plans du jour. Nom d'un gobelin, c'était mort !

Le sourire jusqu'aux oreilles, j'allumai les deux ordinateurs de la petite pièce. Mon labo était certes modeste, mais il disposait de deux bureaux avec postes informatiques et d'un plan de travail équipé. Pour la nouveauté, il ne fallait pas trop en demander, mais le matériel était à peu près fonctionnel.

Je m'assis sur ma chaise à roulettes qui se mit à grincer de douleur. Je me redressai délicatement pour compenser le poids de mes excès de lait de poule et autres détails que j'adorais ajouter dans mes tasses de chocolat. Je fixai le néon qui grésillait dans un son métallique, en attendant désespérément que ce fichu ordi veuille bien me laisser l'accès au poste de travail et surtout à mes données. Pendant ce temps, mes yeux se posèrent sur mon portable que j'abandonnais toujours près de mon clavier dès mon arrivée. Côté pratique, ça m'évitait de me relever pour aller le chercher au fond de mon sac. Non en fait, je l'avouais : pure fainéantise. Pour mettre à profit ces quelques instants interminables, j'ouvris ma boîte mail sur mon Smartphone. Je fronçai les sourcils. Bizarre, aucun réseau... Je grommelai en constatant que

je ne pouvais consulter mes messages. Tant pis, je me connecterais depuis mon ordinateur.

Il était déjà presque neuf heures quand mon vieux coucou daigna me laisser l'accès. Je m'empressai de saisir mon matricule et mon mot de passe. Je jetai un coup d'œil agacé sur l'horloge. Donovan se faisait encore attendre. Il était l'un des pires assistants que je n'avais jamais eu. Jamais à l'heure, il ne faisait que ce qu'il voulait, mais il avait le mérite d'être très engagé dans les recherches que je menais, et je devais avouer que j'en étais un peu jalouse. Lui consacrait tout son temps à notre travail, quand moi je devais me sacrifier et aller faire le guignol dans les allées du musée entre les ossements de dinosaures et les morceaux de cadavres flottants dans du formol, à l'image des cabinets de curiosités jadis. La porte s'ouvrit soudain dans un grand fracas.

— Salut Hope ! lâcha ledit assistant en balançant son manteau sur le dossier de la chaise voisine.

— Salut Dono. Quelle ponctualité ! lui fis-je remarquer non sans un sourire.

Il ne releva pas ma remarque et plongea la tête dans son téléphone pour répondre à un message.

— Tiens, tu as du réseau toi ? m'étonnai-je.

— Ouais, je discute avec ma nouvelle copine.

Certainement que la liaison était revenue entre-temps...

— Peux-tu me ressortir les essais sur les abeilles ? La semaine dernière, nous devons enregistrer leur comportement en présence de pollution lumineuse.

— Ouai, c'est fait. J'ai même lancé la programmation de l'algorithme.

Là, je rongais mon frein. Même si j'appréciais beaucoup Donovan, c'était un étudiant, mon assistant, qui s'occupait de mon travail. Je rêvais. Pourquoi n'était-ce pas lui qui se chargeait du musée ? Moi aussi j'avais fait mon temps comme préposée au café et à la photocopieuse. J'estimais que c'était chacun son tour ! Je me retrouvais reléguée en dessous de mon propre stagiaire. Je me vengeai indirectement en lui refilant toutes les tâches ingrates afin de reprendre un minimum ma place. Pendant ce temps, je contrôlai toutes ses données. La précision dont il faisait preuve était remarquable, car ses calculs s'avéraient tous justes.

Au bout d'une heure, je saisis mon téléphone et retentai d'accéder à ma boîte mail. Impossible. J'eus un mouvement de recul, puis me tournai vers le jeune homme.

— Tu peux vérifier si tu as toujours du réseau, s'il te plaît.

— Pourquoi il n'y en aurait pas ? m'interrogea-t-il, les paumes orientées vers le ciel.

De bonne grâce, il vérifia quand même et me confirma par l'affirmative. Une moue arrêtée sur mon visage, je décidai de lancer un appel pour vérifier. Aucune tonalité.

— C'est peut-être ton portable...

— Impossible, il est neuf.

— Essaie de l'éteindre et le rallumer, me conseilla Dono.

J'écoutai ses conseils. Je coupai l'appareil, ôtai la batterie et le remis en route. Une fois que toutes les icônes furent affichées correctement, je retentai l'opération. Toujours rien.

— Au fait Hope, je ne t'ai pas dit, mais j'ai postulé pour un stage en Afrique pour l'été prochain.

— Ah oui ? Et en quoi ça consiste ?

— C'est un stage dans une réserve pour aider les soigneurs à comprendre la baisse de fertilité des éléphants.

J'ouvrai de grands yeux en imaginant l'opportunité d'une telle mission. Sans songer avancement de carrière, mais plutôt richesse d'expérience. Je soupirai et changeai rapidement de sujet, même s'il m'intéressait au plus haut point. C'était un peu le rêve de tout éthologue, mais... pas le mien.

Mon problème de téléphone commençait sérieusement à m'énervier. Je me levai, bien décidée à contrôler si mes difficultés venaient uniquement du labo. Quelque chose perturbait peut-être les ondes... Je posai la main sur la poignée, appuyai, mais la porte resta fermée. Je la saisis des deux mains et me mis à la secouer violemment. Je me retournai vers Donovan avec des yeux ronds comme des billes. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Mon assistant se leva dans un calme olympien. Je m'écartai pour lui laisser le passage et il essaya à son tour. La porte se débloqua comme par magie... Mon regard noisette s'assombrit.

— Dis donc patronne, rit Dono, il va falloir sérieusement penser à te reposer.

— Oui je crois bien, grinçai-je.

Je me rassis aussitôt pour tenter d'ouvrir mes messages électroniques depuis mon ordinateur de bureau. Comme je commençais à m'y attendre, rien. Je fixai mon portable et eus une idée. Je composai un autre numéro. La tonalité retentit comme par enchantement.

— La tasse dorée, bonjour ! Abigail que puis-je pour vous ?

— Oh ! lui répondis-je mi-surprise et à la fois pas du tout.

— Hope... hésita ma fourbe de grand-mère.

— Par le plus grand des hasards, saurais-tu pourquoi je rencontre autant de... difficultés ce matin.

Je plaquai ma main devant le micro pour que Donovan n'entende pas ce qui allait suivre.

— Je suis encore passée pour une demeurée devant mon assistant. Tu joues à quoi, là ? chuchotai-je, les narines dilatées par la colère.

— Je ne vois pas...

— Non ! Pas de ça avec moi. Arrête de me prendre pour un lapin de six semaines. Me jeter un sort pour m'empêcher d'avoir toute communication avec l'extérieur ! Que dis-je ? Sauf avec toi. Mais où as-tu la tête ? Tu lèves ton sort ! Tout. De. Suite !

— C'est un sortilège de contact, ma Hopinette. Je crois qu'il faut que tu reviennes si tu veux que j'annule les effets... souffla-t-elle d'une voix mielleuse.

— Dois-je te rappeler qu'à part avec toi, je ne peux plus communiquer avec l'extérieur ? Et même pas sortir de mon bureau !

— Ah mince, qu'est-ce que j'ai fait ? Pour l'enfermement, je n'avais pas prévu ça comme ça... Me serais-je trompée de formule ?...

— Nany !

— O.K., j'arrive.

Hier, ma grand-mère faisait encore des siennes et aujourd'hui je

retournais à mon poste auprès d'Oscar. Je le détaillai en essayant de visualiser à quoi ce gros mastodonte marin pouvait bien ressembler. Me noyer dans mon imagination débordante. Voilà ! C'était ce qui me faisait du bien quand la réalité elle, ne me satisfaisait plus.

Je regardai ma montre. Déjà midi. Au moins, ce mercredi matin était passé assez vite. J'avais transmis mes consignes à distance à Donovan et les groupes de cette demi-journée ne s'étaient pas avérés trop pénibles. Que demander de plus ? Je me dirigeai vers l'accueil où je retrouvai Judith très occupée. Elle se limait les ongles avec un tel soin que le bout de sa langue sortait de sa bouche. Je la regardai amusée, quand elle prit conscience de ma présence. La réceptionniste porta ses mains au cœur en remerciant le ciel ou je ne sais quelle divinité que Satan ne soit pas passé par là.

— Il est midi, on va déjeuner ? lui proposai-je avec un sourire en coin.

— Mais un peu qu'on va manger !

Elle se jeta sur son sac et son manteau et me rejoignit.

— Euh, tu ne verrouilles pas la porte d'entrée ?

— Ah oui ! Merci, j'allais oublier. Je me serais encore pris une soufflante si une bande de décérébrés avait pénétré dans le musée. C'est pourtant clair, les horaires sont écrits là !

Quel numéro ! Sa présence était rafraichissante. J'appréciais Judith pour son authenticité. Passer du temps avec elle était comme une bouffée d'oxygène dont j'avais bien besoin.

— Mother India's Cafe ? proposa la jeune femme.

Nous risquions bien d'en ressortir avec la bouche en feu, mais les papilles en extase.

— Je te suis !

Nous sortîmes dans la rue, bras dessus, bras dessous avec une Judith qui débitait un max de paroles à la minute. Je n'étais jamais sûre de retenir tout ce qu'elle me disait, mais j'aimais bien discuter de choses « normales ». Même si je faisais tout pour le paraître, j'avais

quand même cette zone d'ombre que je ne pourrais jamais expliquer au commun des mortels. Il était hors de question de me dévoiler dans notre société qui clamait haut et fort à qui voulait l'entendre ses soi-disant beaux principes de tolérance. C'était pour mieux en camoufler les bas-fonds. Ma famille m'avait toujours mise en garde sur cette dissonance cognitive caractéristique aux Hommes qui faisaient souvent l'inverse de ce qu'ils prênaient. Je restais donc prudente. « Pour vivre heureux, vivons cachés », disait Nany.

Je laissai Judith passer devant moi et demander une table pour deux au véritable maharaja qui nous accueillait comme des reines à l'entrée du restaurant. Une odeur de curry et de mille épices envahissait l'atmosphère. J'aperçus quelques mets qui me mirent l'eau à la bouche quand je les vis passer sur des plateaux argentés. Cette ambiance m'enchantait. Même pour le temps d'une heure, là au moins je voyageais. La preuve qu'on n'avait pas toujours besoin de partir loin...

Nous prîmes place à une table, commandâmes deux parts de poulet tandoori et sa carafe d'eau non dissociable, ainsi que deux punchs indiens avec alcool. Une serveuse vint nous déposer nos apéritifs sur une nappe d'un blanc immaculé et nous laissa avec une révérence. Je levai mon verre en direction de Judith.

— À la santé de ma Nany ! dis-je en pouffant de rire.

Judith trinqua avec moi et nous avalâmes une grande rasade comme des gamines prises en faute.

— Alors comment vas-tu ? me questionna la petite blonde plus sérieusement.

La bouche encore pleine, je haussai les épaules.

— Ça va. Et toi ?

Elle posa ses mains sur ses hanches.

— T'es sérieuse ? Garde tes banalités pour quelqu'un d'autre ! Je me souviens très bien du message que tu as reçu la semaine dernière. Il concernait ta mère, et quand il s'agit de ta mère, je sais très bien que ça te retourne. Je n'ai aucun conseil à te donner, car tu me connais, je suis en général mal placée pour les prodiguer, mais tu peux au moins être honnête avec moi !

— Mouais, tu as raison. Je ne sais pas trop en fait...

Je fis tournicoter un glaçon qui flottait dans ma coupe, à l'aide d'une petite cuillère.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Comment ça ?

— Ben, tu vas accepter ou pas ?

— Bien sûr que non ! m'exclamai-je comme si c'était une évidence.

Elle haussa les épaules.

— Ça pourrait te faire du bien...

— Hors de question, je ne suis pas faite pour cette vie. Et puis tu sais bien qu'il m'est impossible de voyager.

— Ah parce que tu as déjà pris l'avion ? s'étonna-t-elle.

— Non.

— Bah alors ? conclut Judith en ouvrant ses paumes vers le ciel. Comment peux-tu affirmer que tu as peur alors que tu n'as jamais essayé ne serait-ce que monter dedans.

— C'est comme ça, je le sais, c'est tout !

— Ta mère, elle, n'avait pas peur ! balança mon amie.

Un point pour elle. Elle venait de me jeter une vérité à la figure avec une telle franchise que je n'eus plus rien à répliquer.

— Allez, ne boude pas. Tu sais très bien que je ne suis pas contre toi. J'te dis juste ce que je vois de mon point de vue.

Elle reprit son verre et me fit signe pour m'encourager à en faire de même.

— Cul sec ! Ça va te détendre. T'es trop coincée, Hope.

Je rigolai dans mon verre et la suivis. Je descendis le reste de ma coupe et la reposai. Puis je tentai une ultime manœuvre pour me justifier.

— Je suis complètement différente de ma mère. J'essaie de suivre ses traces, car elle m'a transmis ses passions, mais elle prenait des risques et n'hésitait pas à partir à l'aventure. Elle vivait pour ce en quoi elle croyait. Alors que moi, je ne suis qu'une scientifique de laboratoire. Pourtant je crois que je commence à en avoir fait le tour... La preuve, je n'avance plus dans mes recherches. C'est facile pour moi de tout remettre sur le dos de Satan avec l'histoire du musée. En réalité, je n'avance plus, car il faudrait que je sorte, que je vérifie mes données sur le terrain... C'est peut-être pour ça que l'on me confie plus que de petites missions sans envergure...

Comme lancée dans un monologue, je m'arrêtai quand je m'aperçus que Judith m'applaudissait avec des yeux brillants de fierté. Qu'avais-je encore dit ? Il était clair qu'une décision s'imposait : l'alcool n'était pas fait pour moi. Elle se leva, contourna notre table et vint me claquer un baiser audible sur la joue. Mon regard interloqué l'encouragea à m'expliquer.

— Je te félicite ma chérie ! Tu viens enfin d'ouvrir les yeux !

A la suite de mon déjeuner avec Judith, j'avais décidé de prendre ma journée du lendemain. Ce n'était pas dans mes habitudes et je l'avais décrochée, mais non sans une dure négociation. C'était au prix d'un énième service dans les allées du musée que j'avais obtenu ma précieuse journée de liberté. J'en avais besoin. La nécessité de faire un point sur ma vie s'imposait. Je pensais à ma mère, me comparais, plus rien ne tournait rond dans ma tête.

Je descendis l'escalier pour rejoindre ma grand-mère qui s'affairait déjà à astiquer les tables du salon de thé en chantonnant. Je m'avançai, hésitante.

— Nany...

— Oui ? Tu n'es pas encore partie ? s'étonna-t-elle en plissant le front.

J'inspirai profondément pour chercher les mots qui pourraient expliquer mes sentiments. Mais rien ne sortit. Je haussai simplement les épaules, incapable de prononcer une parole. Mes yeux se mirent à briller sans que je ne puisse les contrôler. Abigail stoppa net son nettoyage et retira ses gants à vaisselle jaunes avec le plus grand sérieux.

— Hope, je vois bien que quelque chose te tracasse. Tu es sûre que tu ne veux pas m'en parler ? me proposa-t-elle avec une voix si tendre qu'elle risquait bien de faire sauter les dernières barrières que j'avais érigées par pudeur.

Je serrai les dents du plus fort que je pouvais pour contrôler le flot de larmes qui menaçait. Je pris une grande inspiration avant de me lancer.

— Je crois que j'ai besoin d'une pause, lui dis-je en soupirant.

Elle avança une main en direction de mon visage. Je la retins immédiatement en secouant la tête de droite à gauche.

— S'il te plait. Pas de magie. Je dois garder l'esprit clair et me poser les bonnes questions.

— Tu as raison ! conclut-elle.

Elle claqua ses gants de caoutchouc sur le comptoir, dénoua son

tablier en dentelle et se dirigea d'un pas déterminé vers la porte du salon. Elle saisit l'ardoise et la retourna pour indiquer que ce jour la porte resterait close.

— Tu es sûre?...

— Parfaitement sûre ! Qu'est-ce que tu crois ? Il n'y a pas que toi qui puisse prendre un congé, alors voilà le programme. On va se faire une petite journée qui te fera le plus grand bien ! Je commence par te préparer un petit déjeuner digne de ce nom et ensuite nous irons nous promener. Ça fait des lustres que nous n'avons plus le temps de profiter de la nature. Elle est la source de nos pouvoirs par conséquent, si tu es perdue... je pense que c'est l'endroit idéal pour trouver tes réponses.

Elle ne tarda pas à mettre son plan à exécution puisqu'elle s'engouffra derrière son comptoir et alluma sa vieille gazinière pour faire chauffer ses casseroles. Aucune machine sophistiquée n'était tolérée dans cet espace. L'authenticité de ma grand-mère s'avérait pour beaucoup à l'origine du succès de son salon de thé. Les clients venaient aussi pour certaines de ses spécialités ; elle vendait l'un des meilleurs laits de poule en bouteille du monde entier et d'autres produits délicieux qu'elle préparait dans son « laboratoire ». Je savais pertinemment qu'elle y insérait toujours quelques gouttes d'une concoction qui devait amplifier le plaisir gustatif des habitués, qui en redemandaient aussitôt. Nany n'avait pourtant pas besoin de ces additifs, mais elle disait que c'était sa petite touche. Le lait frémit dans la casserole et je m'installai à ma place habituelle quand la porte vitrée s'ouvrit sur un John étonné.

— Tu ne sais pas lire ? lui balança Abigaïl en le toisant par-dessus ses lunettes.

Il referma la porte derrière lui en redéclenchant le carillon qui n'avait pas encore cessé de sonner. Il vint déposer une bise sur ma joue et s'assit devant moi dans l'attente d'une explication.

— Tu tombes bien ! Nous avons pris notre journée, car nous avons besoin d'une petite pause. Nous organisons un déjeuner royal et allons ensuite tirer profit de ce temps pour nous ressourcer. Nous irons en forêt. Les feuilles se colorent aux couleurs de l'automne, c'est le bon moment pour y aller.

— Tu as raison, me confirma le vieil homme, non sans un regard bourré d'interrogations.

Enrôlé malgré lui, nous profitâmes de la vieille voiture de collection de John. Avec ma grand-mère, ils avaient à peu près le même âge et semblaient tous les deux vivre hors du temps. Leurs

tenuës ainsi que leur mode de vie s'apparentaient plutôt aux us et coutumes du début du siècle dernier. Ils demeuraient en décalage au moins d'une centaine d'année avec notre époque. Et moi je me situais à cheval entre les deux. John roulait à la vitesse d'un escargot, non pas que sa vieille Triumph TR3 de 1957 s'essouffait, mais plutôt parce que je me trouvais dans le véhicule. Dès la sortie de Glasgow, nous prîmes une petite route de campagne. Abigaïl avec son foulard qui protégeait ses cheveux du vent et ses lunettes de soleil, se prenait pour Marylin Monroe. Elle essayait de fumer malgré les bourrasques infernales qui nous secouaient. John tellement passionné par les vieilles choses, s'était offert le modèle cabriolet alors que nous vivions en Écosse où le temps était très souvent pourri. J'étais affalée sur la banquette arrière et fermais les yeux pour ne pas voir la réalité. Tous trois formions une sacrée équipe de choc !

Dès lors que nous arrivâmes à l'orée de la forêt, John s'arrêta le long d'une petite clairière où nous avions l'habitude de nous garer. Je m'extrayais péniblement du bolide et respirai à pleins poumons cette odeur magique de feuilles humides et d'humus. Les deux pieds ancrés fermement au sol, je me baissai et posai mes mains à même la terre pour ressentir la puissance des arbres. Je perçus leur fluide énergétique à travers mes doigts dans une sorte de picotements. Je pouvais m'en nourrir et en prendre possession comme je le désirais, mais je n'en fis rien. C'était déjà le cas de ma mère et de ma grand-mère avant moi. Nous avions toutes le même pouvoir. Notre famille de sorcières avait la capacité d'extraire l'énergie naturelle des organismes les plus purs. Nous étions en communion avec les éléments, je dirais même que la nature faisait partie de ce que nous étions comme une sorte de dépendance nourrie par nos facultés mutuelles. Ensemble, nos pouvoirs décuplaient et prenaient tout leur sens.

Nous progressions côte à côte, avec notre protecteur, John, qui nous suivait à bonne distance. Malgré sa présence permanente depuis toujours et du fait que nous le considérions comme un membre à part entière de notre famille, il veillait quand même à nous laisser de l'espace pour nous retrouver. Je croyais qu'il avait senti la nécessité qui s'imposait aujourd'hui.

— Elle me manque... lançai-je sur un air nostalgique.

Nany pendue à mon bras me le pressa tout en avançant.

— Elle me manque aussi, tu sais. Mais sache qu'à chaque instant qui passe, elle demeure à nos côtés. Elle continue de vivre en moi, dans mon cœur et dans tous les gestes que je perpétue, pour elle. Je la vois toujours à travers toi...

— Oh. Je suis... étonnée. C'est la première fois que tu me dis ça, je ne pensais pas...

— Je sais ce que tu imagines, mais je sais aussi que tu es plus forte

que tu ne le crois. Tu n'as pas besoin de marcher sur ses traces pour que je sois fière de toi. Je le suis déjà, m'assura-t-elle en affichant un sourire sincère.

Une boule se forma au creux de ma gorge. Entendre ses paroles me procura bien plus de réconfort qu'elle ne pouvait le concevoir, mais elles me bouleversèrent.

— Nous sommes fortes, nous sommes soudées, c'est notre raison d'être. Ce qui est arrivé à Joanne en mission était un dramatique accident, mais nous n'y pouvons rien. Nous devons continuer, pour elle, pour toi. C'est ce qu'elle a toujours voulu.

J'acquiesçai les yeux brillants, décidément bien trop émotive à mon goût en ce moment. Le vieux scientifique de La Réunion avait remué en moi bien plus de choses que je n'avais voulu l'admettre.

— Nous sommes les sorcières Miller ! ajouta Abigail.

John que je n'avais pas entendu nous rejoindre, renforça :

— Et moi votre protecteur depuis toujours et à jamais ! Et je ne vous demande qu'une seule chose. Restez bien raisonnables. Personne ne doit savoir qui vous êtes. Nous vivons ainsi heureux depuis plusieurs décennies et j'entends bien vous garder encore longtemps ainsi en sécurité. J'ai déjà... nous avons déjà perdu Joanne, il est hors de question que ça se reproduise.

Cette balade des plus revigorantes m'avait fait un bien fou.

J'étais emplie d'une force nouvelle. Non seulement j'avais puisé assez d'énergie pour faire face à n'importe quelle situation, mais je me sentais sereine. Le manque qui me rongait encore ce matin s'était atténué. Un large sourire s'étendit jusqu'à mes oreilles tandis que je ressentais le bien-être et l'apaisement m'étreindre de leurs bras chaleureux. La solitude ne me pesait plus. Mes phobies qui m'opprimaient depuis des jours m'octroyèrent même un répit.

La nuit s'apprêtait bientôt à tomber, aussi je décidai de réunir quelques bûches et d'allumer la grande cheminée de la boutique. Après avoir rempli le foyer de petit bois, j'ajoutai quelques pages des journaux de John. Je jetai un coup d'œil derrière moi afin de vérifier qu'il ne me voyait pas, auquel cas il rouspéterait. Il mettait un point d'honneur à conserver tous ses quotidiens. Mais dès qu'il avait le dos tourné, j'en profitais pour les dépouiller de quelques feuilles. Les flammes se mirent à danser le long des morceaux de bois. J'adorais la chaleur qu'elles procuraient sur mon visage, et pouvais passer des heures devant, à lire ou réfléchir, en l'écoutant crépiter.

Mon énergie nouvelle m'encouragea à finir définitivement de rétablir l'ordre dans ma tête. Je fis un aller-retour à l'étage, récupérai mon iPad et embarquai Igmar dans mon sillon. Sa Majesté féline pressentait déjà de doux instants à se dorer face aux flammes. Je ralentis devant la porte du sous-sol. Les voix de ma grand-mère et de son protecteur remontaient. À leur intonation, je compris qu'ils en auraient encore pour un bon moment. Je saisis un plaid moelleux qui trainait sur un fauteuil et m'installai juste devant le foyer. Mes yeux se fermèrent d'instinct pour apprécier la chaleur.

Je pris une grande inspiration et appuyai sur le bouton d'ouverture de mon écran. « Vous avez un nouveau message. »

JUDITH — Salut Hope ! J'ai cru comprendre que tu avais pris ta journée. J'espère que notre conversation indienne t'aura fait réfléchir. Si tu as besoin de conseils, rappelle-toi que je ne suis pas la bonne personne... mais une oreille pour t'écouter, c'est tout moi. PS : Et si tu

as besoin de retourner prendre un punch indien, fais signe. PPS : Ne réfléchis pas trop...

Je souris.

MOI — Salut Judith ! Ne t'inquiète pas pour moi, tout va bien. Je me sens déjà mieux, j'avais juste besoin de repos. Je t'embrasse.

La sonnerie qui signalait l'arrivée d'un message retentit aussitôt.

JUDITH — T'es sérieuse?? Merde Hope arrête de me servir ta rengaine ! Je sais très bien que tu as une décision à prendre et que c'est ça qui te bouffe les neurones ! PS : J'attends aussi ta réponse. PPS : J'espère que tu vas y aller. PPPS : En fait non, je n'espère pas, car tu vas me manquer.

Je rigolai, mais ne répliquai pas. Elle avait raison sur un point. Même si je l'avais rejeté en bloc, j'avais une décision à prendre. J'ouvris ma boîte mail et relus le message de Monsieur Thomas. Une pièce jointe avait été ajoutée. J'hésitai une seconde, puis la touchai du bout des doigts. Une page dactylographiée s'afficha, sur laquelle apparaissait une photo. C'était un bref rapport des circonstances qui avaient poussé le scientifique à me contacter. Il relatait des faits et quelques données sur des éléphants de mer, phoques et autres otaries. Une épidémie commençait à décimer leur population sur les rives de l'île de la Possession qui faisait partie de l'archipel de Crozet dans les territoires australs français. Cet archipel, entre autres, était inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Impressionnée, je me sentis toute petite face à cette nature grandiose et cette considération. Je pris connaissance des données et ouvris une nouvelle page internet pour lancer quelques recherches complémentaires. Je demeurai pour la seconde fois complètement hypnotisée par les images que je découvris.

Je levai le nez de ma tablette et fixai les flammes avec une bouche en bec de canard. Cette moue collait le plus au sentiment qui grandissait en moi. Je réalisais une chose évidente aux yeux de tous, dont j'étais la seule à ne pas m'être aperçue. J'étais docteur en éthologie par je ne sais quel miracle ! Pendant des années, j'étais passée à travers les mailles du filet, et avais réussi à esquiver toutes les missions de terrain qui auraient pu me conduire à plus de cent kilomètres de chez moi. J'étais devenue une scientifique de laboratoire : une trouillarde planquée au fond de son bureau. Comment pouvais-je continuer à évoluer en restant coincée entre quatre murs ? Emportée par la passion que ma mère avait eu le temps de me transmettre, j'avais entrepris ces études pas uniquement pour elle. Ce choix était bel et bien le mien parce que ces recherches collaient avec ma nature et les choses auxquelles je croyais. Grâce à une lecture attentive de sa thèse, j'avais encore en tête de nombreuses données qu'elle avait recueillies avant... Bref, ma mère était morte sans avoir pu finir ce qu'elle avait entrepris.

Merde, je n'en revenais pas ! Dix ans, j'avais mis dix ans à essayer de suivre les traces de maman sans jamais vraiment réaliser que le travail qu'elle avait commencé était resté en suspens. Mes poings enfoncés de chaque côté du fauteuil, je fis fuir Igmar qui se sentit tout à coup menacé. J'étais furieuse contre moi-même d'être trop tarte et incapable de me lancer dans quoi que ce soit. Oh oui, je me sentais capable de prendre le relai des recherches, mais en aucun cas d'entamer un voyage à l'autre bout du globe ! C'en était trop ! Je n'en pouvais plus de ne pas vivre, de reléguer toutes mes envies au rang de souhaits utopiques. Tout était contre moi. J'étais devenue ma propre ennemie suivie dans la liste par John et Abigaïl qui tentaient en permanence de me mettre sous cloche. Cela me rendait-il service ? Non, non et non ! Vite, je m'apprêtais à faire la pire des conneries de toute ma vie, mais il fallait que je le fasse. Maintenant, tout de suite. Je fouillai entre le plaid et un coussin et rattrapai ma tablette. J'ouvris le message en question, cliquai sur «répondre» et saisis deux mots « j'accepte ». Voilà ! C'était fait ! La pire connerie de toute ma vie. Les joues cramoisies par le feu et par le stress, je bougeai enfin mes fesses dans tous les sens du terme.

— Nany, John ! hurlai-je. Où êtes-vous ?

— En bas, brailla John avec sa grosse voix.

Je frappai dans mes mains pour me donner du courage, car il allait m'en falloir...

J'entamai ma descente vers la cave en pensant bizarrement à l'image d'une descente aux enfers. Mais hors de question de faire marche arrière, c'était décidé.

— Ta grand-mère veut me tuer ! Tu tombes bien Hope, j'ai besoin d'un témoin.

— Quelle chochotte tu fais ! Deux, trois herbes n'ont jamais eu raison de personne, se défendit Abigaïl.

— Tout dépend des herbes, ajoutai-je en mettant de l'huile sur le feu.

— Merci de ton soutien, appuya la spécialiste en potions, en me scrutant par-dessus ses lunettes vintage.

— J'ai quelque chose à vous annoncer, lâchai-je enfin.

Nany s'arrêta net, ses gants en plastique jaune aux mains. Hésitante, elle jeta un coup d'œil vers John qui se pinça le bout des lèvres. Ils savaient déjà.

Contrairement à ce que je pensais, je n'avais pas trop mal dormi.

Quand j'avais bien cru pleurer toutes les larmes de mon corps, me maudissant sur sept générations, d'avoir accepté cette mission sur un coup de tête, je n'en fis rien. Pourtant, coup de tête ou pas, il ne fallait pas être très lucide pour accepter un voyage à l'autre bout de la planète. Le comble pour une phobique des transports qui s'était rarement éloignée de son domicile !

Je me préparai à me rendre au labo, probablement pour la dernière fois avant un certain temps. Malgré le poids de ce qui m'attendait très bientôt, je me sentais légère et m'impatiais presque d'annoncer ma décision à Satan qui devrait se débrouiller pour trouver quelqu'un d'autre. Ça lui ferait les pieds ! Je pensai cependant au pauvre Donovan qui risquait de pâtir de mon choix et de devoir mettre en berne son envie de côtoyer les éléphants. Pour finir, ce serait moi qui approcherais les éléphants, mais de mer.

D'humeur aventureuse, je décidai d'emprunter le métro et ses dédales de tunnels. Je m'entraînais surtout à me surpasser. Je retins ma respiration pour empêcher les odeurs de renfermé de monter jusqu'à mes narines et contrôlai mes sensations. Le tout consistait à ne pas me laisser envahir par l'angoisse. Rapidement arrivée à destination, je me fis la remarque que ce n'était pas si dramatique. Je ne criai pas victoire trop vite, mais j'étais assez fière de moi...

Devant le parvis de l'université, mon téléphone sonna. Je m'agitai, la main fourrée dans mon immense sac en pestant comme d'habitude de ne pas le localiser. Quand je réussis enfin à décrocher à la dernière sonnerie, j'avais la voix de quelqu'un qui venait de piquer un cent mètres.

— Oui, j'écoute...

— Bonjour Hope. Alexandre Thomas à l'appareil, je ne vous dérange pas ?

— Non, non, le coupai-je. Je me doutais de votre appel.

— Tout d'abord, je tenais à vous faire part de ma joie que vous ayez accepté. C'est une excellente nouvelle ! ajouta-t-il d'un ton

enjoué. Nous avons besoin de quelqu'un comme vous.

Je ne sus que répondre à de telles louanges. Je me sentais déjà flattée qu'il ait entendu parler de mes travaux.

— J'ai déjà réservé votre billet.

— Très bien. Quand dois-je partir ?

— Vous prendrez l'avion demain à Édimbourg pour un direct vers Saint-Denis. À votre arrivée, j'enverrai quelqu'un vous chercher.

Je déglutis. Il n'avait pas perdu de temps, mais je le remerciai vivement. Le scientifique me donna rendez-vous au sein de ses bureaux deux jours plus tard. Dans deux jours, j'aurais parcouru environ dix-mille kilomètres. J'inspirai profondément pour calmer mes pensées qui s'affolaient face à cette information, puis j'expirai bruyamment et replongeai mon portable dans mon sac comme pour enfouir l'angoisse qui montait. Il était hors de question que je me laisse submerger !

Je regardai droit devant avec détermination ; je n'avais pas de temps à perdre. Cette journée demeurerait la seule et l'unique, la dernière avant de m'envoler vers les cieux. Aucune raison de paniquer ! Si, je paniquai comme me le démontraient les palpitations qui s'emparaient de mon cœur. Nom d'un gobelin ! Qu'est-ce que j'avais fait ?

Je poussai la porte de l'université et me dirigeai droit vers ma première étape : le bureau de Satan. Je frappai à la porte sans retenue.

— Entrez !

Je passai ma tête dans l'entrebâillement, puis me glissai dans la pièce. Je me présentai devant lui, droite comme un piquet.

— Bonjour, Monsieur !

— Mademoiselle Miller. Que puis-je pour vous ? m'interrogea-t-il, sans même daigner me regarder.

— Je pars demain, lançai-je à brûle-pourpoint.

Cette fois, il réagit. Il releva la tête, la bouche entrouverte. Je vins à son secours, le sentant pantelant, avide d'une explication.

— Je pars pour les Terres australes. J'ai accepté une mission scientifique de la plus haute importance.

— Comment ça, vous avez accepté une mission ? s'indigna mon responsable. Je ne comprends pas... et votre poste ?

— Oh, ne vous inquiétez pas, vous vous en sortirez très bien sans moi ! En ce qui concerne les visites du musée, vous n'aurez qu'à embaucher quelqu'un de bien plus qualifié que moi pour ce travail. D'ores et déjà, permettez-moi de vous dire que je ne reprendrai pas ces fonctions à mon retour.

Satan était interloqué. Je crus bien qu'il allait en perdre sa perruque, qui avait légèrement glissé du haut de son crâne. Je pinçai les lèvres pour contenir le sourire qui me montait à cette vue. Le

directeur de recherche devint rouge comme un coquelicot. Enfin, j'osais l'affronter, et cela pour la première fois. Je n'avais que faire de ses désidératas.

— Mademoiselle Miller, sachez qu'en aucun cas, je ne puis maintenir si longtemps votre place...

— Est-ce une menace, monsieur ? cinglai-je.

— Bien sûr que non... Cela dit, nous ne pouvons nous permettre une telle absence. Combien de temps m'avez-vous dit que vous partiez ? m'interrogea ce manipulateur.

— Je n'ai encore rien dit, mais si vous me le demandez, je pars pour trois mois, émis-je d'un ton sec.

Considérant que tout ce qui était à dire l'était, je tournai alors les talons, pressée de retrouver ma liberté. En aucun cas je n'avais besoin de son aval. Quand je m'arrêtai net, une main déjà posée sur la poignée de porte, une pulsion sadique s'empara de moi. Je dressai l'index vers mon ancien patron et un sourire naquit sur mon visage. Incapable de m'en empêcher, je jetai un œil en arrière. Satan se débattait avec sa moumoute qui s'échoua lamentablement sur son bureau. Je ne pus réprimer le rire déclenché par cette vision. Une petite entorse à mes principes qui en valait vraiment la peine. Je sortis enfin du bureau, aussi légère qu'une plume. Satisfaite, car j'étais enfin débarrassée de cet homme désagréable et que pour la première fois depuis longtemps, je m'étais opposée à lui. Comment avais-je pu laisser quelqu'un avoir tant d'emprise sur ma vie ?

Avant de partir, je passai par l'accueil du musée. Mon sourire s'effaça peu à peu à l'approche du hall. Je me postai devant le comptoir de Judith en affichant une mine de chien battu. Mon amie en fit de même en trotinant autour de sa caisse pour me rejoindre. Judith me sauta au cou en gémissant.

— Oh... Comment vais-je faire sans toi ? me brailla-t-elle dans les oreilles.

Son comportement me déclencha un deuxième fou rire. Décidément, qu'est-ce que ça faisait du bien d'annoncer son départ ! Je passai un moment à la rassurer sur le déroulé de mon expédition, mais peut-être que c'était moi que j'avais besoin de convaincre à travers le plaidoyer que je lui livrai. Tenue par le temps, je mis rapidement fin à nos au revoir après lui avoir promis de lui donner des nouvelles chaque semaine.

Sur le parvis de l'université, je m'arrêtai un instant, caressant des yeux, une dernière fois, le vieux bâtiment digne de l'école Poudlard d'*Harry Potter*. Je me repris en secouant la tête. Mais qu'est-ce que je faisais ? Étais-je bien en train de dire, non pas au revoir, mais adieu à mon entourage ? J'éprouvais une drôle de sensation : à la fois un mélange d'excitation et de regrets.

Puis le vent frais qui s'engouffra dans mes cheveux, balaya l'ambiance nostalgique qui flottait. Je regardai ma montre et décidai de rentrer au plus vite. J'avais encore mes affaires à préparer pour une expédition dans les Terres australes au sud du globe, et je n'avais absolument aucune idée de l'équipement dont j'avais besoin. Un passage en boutique spécialisée dans la vente d'équipement de randonnée serait certainement obligatoire.

Des crampes d'estomac irradiaient mon ventre de douleurs. Non

seulement je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, mais je me réveillai dans un état bien pire que la veille. Igmarr, mon baromètre émotionnel ne me quittait pas d'une semelle. Il m'avait piétinée toute la nuit. En fin de compte, peut-être que c'était mon chat qui m'avait empêchée de dormir ? Je glissai mes mains dans sa fourrure une dernière fois... Voilà que je recommençais avec ces dernières fois ! Nom d'un gobelin ! Je devais revenir dans un peu plus de trois mois. Je devais... non, je reviendrais !

Apprêtée, je descendis à la cuisine. John et Nany me fusillèrent du regard, et je me sentis comme devant un peloton d'exécution.

— Tu es bien sûre que tu veux y aller ? tenta ma grand-mère, en désespoir de cause.

— Franchement ? Non, je ne suis pas sûre de moi, mais je sais que je dois le faire. Je me suis engagée à les aider. Je dois le faire pour moi et... pour maman, soufflai-je.

— Il pourrait trouver quelqu'un d'autre ? se hasarda aussi notre protecteur.

— Non ! J'y vais. Et de toute façon, maintenant, je ne pourrais plus me regarder en face si je faisais marche arrière.

Les deux compères hochèrent la tête comprenant bien que leurs ultimes tentatives étaient perdues d'avance.

— Et puis vous ne m'aidez pas en faisant ça ! m'énervai-je. Un peu de soutien de votre part serait trop vous demander ?

— Oui... Tu as raison, concéda ma grand-mère désertée par toute joie.

Je m'approchai d'eux et les serrai dans mes bras. Ils étaient les deux personnes auxquelles je tenais le plus au monde. Sur l'instant, je fus incapable de verbaliser les sentiments que j'éprouvais pour eux, mais à travers notre étreinte, je crus qu'ils les comprirent. Ainsi, la nécessité de les formuler s'envola et, avec elle, un poids qui me pesait peut-être tout autant que mon départ en lui-même.

6 h 30. John me prévint qu'il était temps de partir si je voulais

vraiment monter dans mon avion. Une très, très longue journée m'attendait. Je fis mes adieux déchirants à Igmar qui ne cessait plus de miauler. J'étais enfin prête. Ou plutôt était-ce ce dont j'essayai de me persuader...

John saisit la poignée avant de ma cantine qui devait bien peser le poids d'un âne mort. Je vins à son secours en saisissant la deuxième et réussissant à peine à la décoller. Ça commençait bien ! Nous réussîmes tant bien que mal à descendre les trois marches du perron et nous retrouvâmes devant une superbe voiture moderne. Un modèle SUV presque aussi spacieux qu'un minibus. Je lançai un regard interrogateur vers John.

— Tu crois vraiment que l'on aurait pu rentrer avec ça, dans ma magnifique Triumph...

— De 1957 ! nous prononçâmes tous en cœur.

Le gentleman bougonna, mécontent de la moquerie à laquelle il était toujours en proie. Moi, ça me redonnait un peu de baume au cœur, car à cet instant, j'avais l'impression de partir pour l'abattoir. Ça ne devait quand même pas être si dramatique... Si ?

J'étais satisfaite de la bienveillance dont John fit preuve en louant cette voiture. De toute évidence, il aurait été compliqué d'emprunter l'autoroute en coupé roadster, qui plus était, de 1957 !

Déjà nostalgique, je me retournai une dernière fois vers La tasse dorée. Qu'est-ce que cet endroit me manquerait ! Je bouclai ma ceinture de sécurité et inspirai profondément pour m'insuffler le courage nécessaire à cette folle épopée. Je n'en revins pas. Moi la petite rouquine boulotte, le visage envahi par de vilaines taches de rousseur, qui plus est incapable de s'imposer, je partais à l'aventure dans les contrées les plus perdues de la planète. En y songeant, j'aurais pu être l'une des héroïnes d'un roman que je dévorais, lovée dans le fond de mon fauteuil. Quelle ironie ! La vie pouvait nous réserver bien des surprises. Enfin, pas trop, je l'espérais...

Quelques secousses provoquées par les aspérités de la route se faisaient ressentir sous mon siège. Mes yeux restaient clos. Comme ça, j'évitais de me rendre compte des détails environnants. Pour l'instant, ma stratégie fonctionnait assez bien puisque je ne m'étais pas encore plainte ni de la vitesse, ni des autres automobilistes. Je me sentis tel un bouddha, dans la maîtrise totale de ses sens et ses émotions. Il fallait que je continue ainsi et ce serait parfait.

Pour une fois, je n'entendis pas ma grand-mère se quereller avec son protecteur. Le silence qui régnait aurait pu s'avérer pesant, si mes préoccupations n'absorbaient pas toutes mes pensées lucides à cet instant.

Les vibrations du moteur qui ralentirent m'indiquèrent la sortie imminente de l'autoroute. Je soufflai de soulagement en constatant

que la première étape de mon périple était passée. Fière de moi, je m'aventurai même à ouvrir les yeux pour observer notre arrivée à Édimbourg. Incapable d'engager la moindre conversation, je scrutai le paysage sur ma droite. Un voile sombre recouvrait encore la ville, alors que des nuées lumineuses éclairaient les plus beaux monuments sur ses hauteurs. Au loin droit devant, nous aperçûmes enfin un concentré d'illuminations, une bulle rayonnante qui nous indiquait l'approche de l'aéroport.

— Nous y sommes, déclara John d'un ton solennel.

Les soupirs audibles de ma grand-mère s'élevèrent. Je passai mon bras par-dessus son siège, posai ma main sur son épaule, et m'avançai pour lui chuchoter :

— Ne t'inquiète pas, je suis une grande fille. Je vais m'en sortir.

Elle frotta ma main en guise de réponse. Je sentis alors un léger picotement, signe du sortilège qu'elle m'envoyait. Pour une fois, je lui laissai la satisfaction de faire ce que bon lui semblait. Si cela l'apaisait un peu, tant mieux, car je restais bien consciente que mon départ réveillait en elle de vieux souvenirs que j'aurais préféré laisser enfouis. Mais j'avais besoin de reprendre ma vie en main, et c'était l'occasion ou jamais. Je savais que si je ne le faisais pas maintenant, je n'en aurais peut-être plus la force. Le combat intérieur dans lequel je m'engageais me semblait bien difficile. Maman, si tu pouvais me partager un peu de ta force... Elle était mon modèle, mais malheureusement, j'étais loin de l'égaler.

Nous nous garâmes à proximité du terminal. John me proposa de passer rapidement par l'enregistrement des bagages pour nous débarrasser de ma malle dans laquelle j'avais embarqué presque toute ma vie. Nany pouffa de rire en entendant les jurons d'un John furibond, excédé par le poids de ma malle.

— La seule chose qui me soulagera en rentrant, c'est de ne pas avoir à transporter de nouveau cette fichue cantine. Hope, je te maudis de l'avoir autant chargée. Voyons, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Comme je le présageais, la séparation fut déchirante. Je pensais rester digne et forte, mais je m'écroulai dans les bras réconfortants de ma grand-mère. Son odeur de cannelle et de pain d'épices me manquait. Même John ne résista pas à ces au revoir douloureux. À vingt-huit ans et pour la première fois de ma vie, je les quittais provisoirement. La boule qui entravait ma gorge m'empêchait d'exprimer les mots que j'avais sur le cœur. D'un revers de la manche, j'essuyai mes larmes tout en grondant.

— Je vous signale que je reviens dans trois mois !

— Oui, c'est vrai, mais tu comprends... Tiens, prends ça, dit Nany en me mettant une petite fiole au creux de ma main. Si tu as un

problème, sors cette potion, elle te protégera. Sois rassurée pour les jours à venir, car je t'ai jeté un sort de protection.

Je lui fis les gros yeux par principe.

— Et j'ai ajouté quelques gouttes d'une potion pour que le transport soit plus facile pour toi.

Si seulement ! Je ne la retins pas ; elle ne voulait que mon bien.

Dix minutes plus tard, je passai les portes du terminal sans me retourner, les yeux rougis par le chagrin.

Arrivée au bout de la passerelle, je m'arrêtai. Je restai figée à la

frontière entre la terre ferme et l'incertitude que représentait le véhicule volant. Ou peut-être était-ce ce voyage ? Derrière moi, je perçus les mécontentements des voyageurs qui se bousculaient pour pénétrer dans la carlingue. Je leur jetai un coup d'œil désabusé, les fous ! Tout en secouant la tête en signe de désapprobation, je ne pus faire durer plus longtemps cette hésitation. Alors, j'expirai tout l'air de mes poumons et posai le premier pied dans l'appareil. Le sol me parut tout à coup beaucoup moins stable. Les bras écartés avec exagération, je cherchai mon équilibre et attendis quelques secondes pour évaluer l'effet de me retrouver entièrement dans l'avion. L'exaspération de certains commençait à se transformer en colère. Je me décalai pour laisser passer ces furies. Pour moi, le besoin de prendre mon temps s'avérait vital. Quand une hôtesse qui dut repérer mon petit manège vint vers moi.

— Madame ? Madame ?

Comme je ne répondis pas et que je restai en plein milieu ne sachant plus que faire, elle me saisit délicatement le bras. Elle devait avoir l'habitude de ce genre de situation... ou plutôt des gens comme moi... Oui bon, des trouillards ! Sa présence me mit en confiance immédiatement. Sans me poser plus de questions auxquelles je serais de toute façon bien incapable de répondre, elle détacha mon billet de mes mains qui s'y cramponnaient comme à la vie. Elle vérifia mon numéro de place. Au seul clignement de mes yeux, la jeune femme vit qu'elle m'ôtait une sacrée épine du pied. Encore une fois, j'avais besoin d'aide pour faire ce que tout le monde considérait comme un acte banal du quotidien. Je ne savais pas ce qui était le plus difficile : vivre la situation ou me sentir incomprise de tous. Et la tournure des événements me rappelait pourquoi je ne sortais plus beaucoup de chez moi. En me préservant de toute situation stressante, je m'étais mise à l'abri de tout ça. Mais qu'est-ce qui m'avait pris de déroger à toutes mes précieuses règles ? L'hôtesse s'engagea dans l'allée principale bordée de sièges, de part et d'autre. Je la suivis comme Thésée avec le

fil d'Ariane. Mes jambes raides comme des piquets me conféraient une démarche mécanique qui attira les yeux des passagers déjà installés. Bien évidemment, il fallait que je passe encore pour l'excentrique de service. Je les voyais tous à espérer ne pas se trouver être l'heureux voisin qui me tiendrait compagnie durant le tout petit, ridicule, minivoyage, de douze heures ! Douze heures ! J'essayai de me redresser pour me redonner un minimum de contenance, quand la jeune employée d'Air Austral s'arrêta devant un grand et beau jeune homme. C'était donc un mec canon qui allait supporter ma compagnie pendant la journée à venir. L'hôtesse lui précisa que je voyagerais côté hublot et se tourna vers moi.

— Mademoiselle Miller, je vous laisse vous installer. Il nous reste encore une quinzaine de minutes avant la fin de l'embarquement. Je vous propose de vous détendre, prendre vos marques et je repasserai vérifier si tout va bien pour vous avant le décollage.

Je lui décochai un sourire crispé pour toute réponse. La bandoulière de mon bagage à main commençait à souffrir tant je la torturais. Je bredouillai de vagues mots d'excuse à l'attention de mon nouveau voisin pour qu'il me laisse accéder à ma place. Il me décocha un sourire dentifrice que je ne pris pas la peine de lui retourner. Bien trop angoissée pour ça, je me plaquai sur le siège juste devant mon voisin et rentrai mon ventre pour passer plus aisément. Peine perdue, je sentis quelque chose effleurer mon postérieur. J'osai au moins espérer qu'il ne s'agisse pas de son nez, et m'empourprai à cette pensée. Comme je lui tournais le dos, je décidai d'ignorer ce petit incident. Enfin positionnée devant ma place allée trente-et-un siège J, je m'y laissai tomber comme un pachyderme s'asseyant sur un canapé. Donc, avec un manque de finesse évident. Et puis, je m'en foutais ! Je me retrouvai assise comme une gamine, sur le bout de mon siège, incapable de reposer mon dos. Pour ça, il aurait fallu que j'arrive à me détendre. Mon sac posé sur mes genoux, je le serrai aussi fort que je le pouvais en jetant des regards de tous les côtés. J'observai les employées de la compagnie qui s'affairaient à préparer le vol. Ils affichaient tous des sourires tellement immenses que c'en était presque louche. Qu'avaient-ils à cacher ? Et voilà que maintenant je devenais paranoïaque.

Quelques instants plus tard et après avoir bien pris le temps de repérer la localisation des toilettes et des sorties de secours, je commençai tout juste à me détendre. Ce répit fut de courte durée quand un énorme grondement secoua l'avion. Mes yeux s'écarquillèrent en même temps que je compris l'origine de ce bruit. Les moteurs venaient de démarrer. J'inspirai, j'expirai. Je sondai les gens autour de moi et ne constatai aucune réaction de leur part, peut-être qu'il n'y avait pas de souci à se faire...

Une hôtesse qui arborait une tenue différente s'avança, hésitante, jusqu'à notre rangée. Alors que les autres portaient des uniformes chics et sobres, elle était vêtue d'un tailleur rose bonbon. Dans ses mains, elle tenait quelques badges qui se balançaient au bout de colliers de ruban. Elle fixa l'une des cartes, puis me détailla. La femme au regard bienveillant considéra de nouveau le badge en plissant le front. Elle me regarda une nouvelle fois et se lança enfin :

— Hope Miller ? hésita-t-elle avec une moue sur le visage qui reflétait tout le scepticisme qu'elle éprouvait.

— Euh... oui.

Elle recula la tête un instant, bloquée sur cette information, mais se reprit.

— Je suis Malika du service Kids Solo.

— Kids Solo ? m'étonnai-je.

— J'accompagne les enfants et veille à leur sécurité tout au long du voyage, souffla-t-elle.

Cette fois, ce fut moi qui émis un mouvement de recul. La femme en rose reconsulta sa fiche.

— J'ai une inscription au nom de Hope Miller, âgée de dix-sept ans.

Ma mâchoire inférieure s'ouvrit sans que je ne puisse la contrôler. La jeune femme me tendit le badge et me demanda de le passer autour du cou.

— Je suis désolée, mais je crois qu'il y a erreur...

Elle me coupa la parole.

— Non, non, non, il faut que tu mettes ton collier. Tu es inscrite sur mon registre, je dois donc te surveiller tout au long du vol. Tu verras, tout ira bien. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles.

Tandis que je peinaï à comprendre, elle tourna les talons pour m'éviter de me laisser le temps de répliquer. Je marmonnai dans mes moustaches et pestai contre la seule personne que je crus responsable de ce quiproquo. Mon voisin quant à lui, pouffa de rire. Je me retournai vers lui irritée, quand je sentis l'avion se déplacer. Je laissai tomber le sujet, trop préoccupée à trouver des prises d'accroche.

L'hôtesse qui m'avait conduite à ma place apparut dans l'allée engoncée dans un gilet de sauvetage orange fluo. Oh, nom d'un gobelin ! Pourquoi avait-elle besoin d'un tel équipement ? Elle mima des gestes en même temps qu'un steward débitait des consignes orales, dans un flot de paroles. J'essayai de me concentrer sur les recommandations, mais ça allait bien trop vite pour moi et je n'arrivais pas à toutes les enregistrer. Et alors là, ce fut le bouquet ! Voilà qu'elle sortit des masques à oxygène. Ce fut à cet instant que je me mis à suffoquer. Au secours de l'air ! Mon voisin qui, jusque-là, s'abstenait de commentaire, réagit.

— C'est la première fois que vous prenez l'avion ?

— Ça ne se voit pas, non ? aboyai-je.

Il leva les mains en signe de capitulation et me laissa tranquille. Ce n'était absolument pas le moment. Je sentis l'avion qui s'élança sur la piste, il prit de plus en plus de vitesse et je me retrouvai tout à coup collée à mon siège. Oh putain ! Nom d'un putain de gobelin ! Les yeux fermés et les ongles rentrés dans mes paumes, je débitai une salve de jurons. Pourquoi m'étais-je infligé ça, déjà ?

La nuit commençait à tomber. Si au début le hublot m'avait

terrifiée, je réussis toutefois à dompter l'effet que me procurait la vue sur l'extérieur. Ainsi, après une dizaine d'heures de vol, force était de constater que notre appareil se maintenait dans les airs.

Martin s'avérait être un voisin plus que charmant. Il ne s'était permis que de légères réflexions quant à mon comportement. Néanmoins, je me doutais qu'il me prenait pour une demeurée. Comment le contredire, après que l'hôtesse préposée m'eut intégrée au club Kids Solo ? Je n'évoquai guère plus mes crises de larmes au décollage ou à chaque turbulence. Aussi, l'atterrissage qui se profilait dans un peu moins de deux heures, me faisait redouter une nouvelle effusion. D'ici là, la nuit tomberait. Cela m'éviterait peut-être de détailler l'extérieur. Puis je haussai les épaules ; de toute façon, les yeux fermés ou non, ça ne changerait rien...

La fin du trajet s'écoula, en fin de compte, assez vite. L'hôtesse rose bonbon annonça la descente vers Saint-Denis :

— Chers passagers, nous abordons les côtes de l'île de La Réunion. Il est 18 h 55, heure locale. La température extérieure est de vingt degrés. Nous sommes heureux de vous avoir accompagnés durant ce voyage. L'équipage vous demande de regagner vos places, boucler vos ceintures et vous préparer à l'atterrissage.

Elle reposa le micro dans un énorme grésillement. Martin, très perspicace, anticipa la suite. Ça ne paraissait pas, mais un périple de douze heures créait des liens. Il posa sa main sur la mienne puis me la serra bien fort. Je tournai la tête vers lui en lui adressant un simulacre de sourire. Dans d'autres circonstances, j'aurais été fort flattée, mais là je demeurais rongée par la peur. Je ne réussis qu'à remonter de peu les extrémités de mes lèvres, sans découvrir mes dents. En somme, un rictus de hamster.

L'avion amorça une descente tout en douceur. Nom d'un gobelin ! Je bénis le pilote qui m'épargnait un atterrissage brutal ; contre toute attente, les roues se posèrent sur le sol sans que je ne pousse de cri. J'ouvris les yeux, très étonnée que le calvaire soit déjà terminé. Je

relâchai tout l'oxygène resté bloqué dans mes poumons. Un puissant sentiment de soulagement s'empara de moi, tandis qu'une douce sensation de légèreté reconforta mon corps qui avait bien souffert durant le voyage. Je ne pus réprimer le sourire de contentement qui grandit sur mes lèvres. Martin me fixait, amusé par mon air niais. Mes muscles se décontractaient un à un. Bon sang que c'était bon ! L'avion à peine immobilisé sur le tarmac, je bousculai tout le monde comme une désinvolte pour sortir la première de cette carcasse de malheur. Je perçus la voix de mon acolyte qui galopait derrière moi en s'excusant auprès des autres passagers de mon comportement. Je ne ralentis pas pour autant.

— Hey ! Hope ! Tu vas t'arrêter, non ? cria mon voisin de galère à quelques mètres derrière moi.

Haletante, je m'autorisai à stopper ma course lorsque je fus suffisamment éloignée. Martin arriva à ma hauteur. Mince, il paraissait terriblement agacé et me plaqua mon bagage à main dans les bras.

— Tu ne croyais quand même pas que j'allais porter ton sac à travers tout l'aéroport ?

— Ah, désolée, marmonnai-je. Je n'en pouvais plus. J'avais besoin de revenir sur la terre ferme. Enfin ! m'exclamai-je les paumes levées vers le plafond.

Les voyageurs de notre vol passèrent devant nous en secouant la tête. Martin et moi les suivîmes pour récupérer nos bagages. Il hallucina lorsqu'il découvrit la taille du mien à la descente du tapis roulant.

— Mais qu'est-ce que tu as bien pu fourrer là-dedans ? pesta-t-il lorsqu'il tenta de m'aider à soulever ma malle.

Après quelques mètres, il m'abandonna sur place, sans un mot. Il partit furieux en gesticulant pendant que je restai ahurie avec mon bon quintal de bagage. Je maugréai : quelle galanterie ! Je ne l'imaginais pas me laisser en plan comme ça, après tout ce que nous avions vécu... Je haussai les épaules, puis je tentai une ultime fois de décoller ma malle. Impossible, rien ne bougea. Aux grands maux les grands remèdes, je n'avais guère le choix. Du bout de l'index, je touchai la surface métallique et soulevai ensuite, sans peine, ma cantine. Soulagée, je rejoignis rapidement le terminal et rencontrai Martin qui poussait un chariot dans ma direction. Sa mâchoire s'ouvrit en grand quand il constata que je m'étais occupée seule de mon bagage.

— Eh bien ! On peut dire que t'as une sacrée force, conclut-il, impressionné.

— Oui, c'est ça... Je pratique la musculation.

— Ah... hésita-t-il, incrédule. Bon, je crois que c'est maintenant

que nos chemins se séparent. Tiens, je te donne mes coordonnées. Au cas où tu aurais besoin, lors de ton séjour...

Surprise de son attention, je m'emparai de son morceau de papier que je fourrai aussitôt dans la poche de ma veste. Afin de ne pas laisser le trouble m'envahir, je le remerciai pour l'aide précieuse qu'il m'avait apportée lors de ce satané trajet, et le quittai promptement en lui promettant de l'appeler. Je rêvais ou un homme venait de me donner son numéro de téléphone ?

Une vive douleur dans les cervicales me remit en mémoire mon voyage exténuant passé cramponnée à mon siège. Trouver mon chauffeur devenait urgent, car je n'avais qu'une hâte : gagner ma chambre d'hôtel. Je me dirigeai vers un groupe de personnes qui patientaient à l'entrée principale, munis de petites pancartes en carton. Je croyais que l'on ne faisait ça que dans les films... Quand je constatai l'absence de panneau à mon intention, je réprimai un sentiment de déception. Je m'éloignai de ces gens trop bruyants qui parlaient français avec un accent très prononcé, si bien que j'eus du mal à comprendre ce qu'il se disait. Scrutant tous azimuts, je lâchai un soupir. Toujours pas de chauffeur à l'horizon, quand les portes automatiques s'ouvrirent sur une femme au gabarit assez imposant, qui retint mon regard. Elle portait une longue robe entièrement fleurie qui l'enveloppait comme une papillote en chocolat. Sa peau dorée et son immense sourire lui conféraient un côté sympathique qui m'interpella. La dame plaqua sa main le long de sa bouche :

— HOPE MILLER ? beugla-t-elle sans raffinement, en provoquant un écho qui résonna à travers tout le terminal.

Je fus soulagée par l'arrivée de mon « chauffeur » à l'aspect surprenant, mais ne pus masquer ma curiosité. Mal assurée, je lui adressai un petit geste pour lui signaler ma présence.

— Salut ma poule ! Moi, c'est Guylène. Je suis enchantée de faire ta connaissance. Excuse-moi pour mon retard, mais « Titine » m'a encore fait des siennes.

Je plissai les yeux pour réaligner les bases de mon français ; l'accent local ne me faciliterait pas les choses.

— Bonjour, balbutiai-je. Monsieur Thomas avait évoqué un chauffeur pour m'accompagner à l'hôtel...

— Quel hôtel ? Hors de question que tu ailles à l'hôtel ! Je tiens La Maison Orré, la meilleure maison d'hôtes de l'île de La Réunion. Tu vas y passer la meilleure semaine de ta vie.

Sans même me proposer d'aide, elle tourna les talons puis s'engagea dans un monologue sans s'apercevoir que j'avais du mal à la suivre. J'usai une nouvelle fois de ma magie. Si je ne voulais pas rester sur le carreau, je n'avais pas vraiment le choix. Enfin à l'extérieur, je fus surprise par la douceur du climat. Quelques brises chaudes me

caressèrent les cheveux que je devinais en bataille. Mon chauffeur improvisé s'avança jusqu'à une toute petite voiture aussi atypique que la femme que j'avais devant moi. Alors, ce fut un vent de panique qui se souleva.

— Hors de question que je monte là-dedans ! m'insurgeai-je.

— Bah, que lui reproches-tu à mon auto ? Ma Titine ne te plait pas ?

— Ce n'est pas le problème... Et puis, je ne vois pas comment je pourrais bien y rentrer mon bagage...

— Que nenni ! Regarde, j'ai la solution.

Guylène gonfla le torse, fière de me présenter un système de toit ouvrant intégral. Ce fut donc après une bataille acharnée que nous partîmes à bord de la Renault Twingo. Nous étions comprimés à l'avant. Quant à ma malle qui s'apparentait plutôt à un cercueil, elle dépassait du coffre, bien évidemment trop petit pour l'accueillir. Nous progressâmes sur la route pour rejoindre la maison de mon hôte avec un toit et un hayon grands ouverts. J'inspirai profondément pour tenter de ne pas penser qu'en cas de freinage urgent, Titine ne pourrait jamais s'arrêter. Nom d'un gobelin ! Si j'étais arrivée à mon dernier voyage ? Tout ça pour ça...

Une odeur sucrée me chatouilla les narines. Je n'avais aucune

idée de l'heure qu'il pouvait être, mais mon estomac, quant à lui, me rappela qu'il tournait à vide depuis la veille. J'avançai vers la fenêtre avec des membres encore endoloris par mon voyage. Avec précaution, j'écartai les petits volets en bois quand un puissant halo lumineux envahit l'espace de ma chambre. Étais-je morte ? J'étais au paradis. Après quelques instants, mes yeux s'habituerent à tant de clarté. Le bleu du ciel qui se dévoilait, m'impressionna. L'astre solaire semait partout ses paillettes dorées. Aucun nuage ne ternissait le tableau. Ça faisait bien longtemps que je n'avais plus apprécié une atmosphère aussi radieuse. En Écosse, c'était l'automne avec ses journées courtes et grises, alors qu'ici le soleil printanier brillait, rendant les températures agréables. Signe du renouveau, aux coins des jardins, j'aperçus une végétation luxuriante qui apportait sa touche de verdure et de couleurs exotiques au paysage.

Toute cette lumière ainsi que cette couverture végétale m'avaient redonné le sourire. Regonflée d'une énergie inattendue, je descendis les marches de l'escalier et me dirigeai jusqu'à la cuisine, attirée par une odeur succulente. Guylène m'accueillit avec son immense bouche étendue jusqu'aux oreilles.

— Bonzour ma poule !

À la moue que j'affichai, la mama créole comprit que je n'avais pas tout saisi.

— Oui, désolée. Ici, on parle principalement le français, mais mélangé à beaucoup de mots ou expressions en créole réunionnais. N'hésite pas à m'arrêter si tu ne comprends pas. Quoique juste à voir ta tête, ça suffit à me l'indiquer, pouffa-t-elle.

Mes yeux pétillèrent d'envie, à la vue de tous les mets étalés sur la table. Je humai l'odeur fruitée qui se dégageait de cette cuisine. Était-ce le soleil qui y déposait sa touche douceuse en traversant la pièce ? En tout cas, il influait sur mon humeur.

— Il est bientôt midi, mais je t'ai préparé des gâteaux banane et des macatias réunionnais au chocolat. Café, thé, chocolat ? me proposa

la maitresse de maison tout en continuant de fouiller dans ses placards.

— Un chocolat, ce serait parfait. Merci Madame...

— Comment ça, Madame ? Appelle-moi Guylène !

— Guylène...

Bien que peu conventionnelle, elle savait mettre à l'aise. La mama m'accueillait dans son foyer comme un membre à part entière alors qu'elle ne me connaissait que depuis quelques heures. Elle me déposa une tasse de chocolat chaud fumante qui dégageait une odeur exquise, saisit une assiette colorée puis y glissa un exemplaire de chaque gâteau. Mes papilles s'émoustillaient à l'idée de déguster ce qu'elle avait apparemment mis du cœur à cuisiner. Avec de grands yeux pétillants, elle se posta devant moi et attendit que je goûte. J'engloutis le fameux gâteau banane et m'arrêtai net. À la seconde où ma langue le toucha, ce fut une explosion de saveurs sur mon palais.

— Humm, ch'est trop bon, marmonnai-je la bouche pleine.

Elle frappa alors dans ses mains en sautillant. Son attitude m'arracha un petit rire.

— Comment est-ce possible de confectionner des gâteaux aussi délicieux ?

Mon compliment sembla l'atteindre droit au cœur, car elle fondit sur moi et me plaqua une grosse bise au milieu de la joue.

Moi qui pensais me morfondre dans un hôtel durant cette semaine, je devais bien me rendre à l'évidence que cette entrée en matière me promettait tout l'inverse.

Je finis mon repas, en écoutant distraitement Guylène dont le débit de parole étourdissait. Les déboires des voisins n'avaient déjà plus aucun secret pour moi. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il me restait une bonne heure avant mon rendez-vous avec Monsieur Thomas. Je remerciai mon hôtesse pour ses efforts culinaires, puis remontai jusqu'à ma chambre. Le temps m'était compté pour me préparer et appeler Nany.

La tonalité eut à peine retenti que la voix de ma grand-mère se fit entendre.

— John ! Nom d'une citrouille, elle est vivante ! hurla-t-elle à travers le combiné.

Le sourire aux lèvres, je décalai mon oreille de l'écouteur ; elle venait de m'exploser le tympan.

— Bonjour Nany. Comment vas-tu ?

— Comment je vais ? Mais comment veux-tu que ça aille ? Avec John, nous avons failli mourir d'inquiétude. J'ai même appelé la compagnie aérienne pour vérifier que ton avion avait bien atterri.

— Oui, désolée. Je suis arrivée tard, et je t'avoue que j'étais exténuée. Je n'avais qu'une idée, c'était de me coucher.

— Tu es bien installée ? Est-ce que l'on te traite bien ? débita Abigaïl sans même reprendre sa respiration.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Je te dis que tout va bien. Je suis très bien installée et même surprise de l'accueil que l'on m'a réservé.

— Ah, tu vois, je le savais !

— Mais non ! C'est tout le contraire. Je suis logée chez l'habitant et pour autant, on ne peut mieux !

L'heure suivante, je me présentai devant l'entrepôt Kervéguen.

Plantée face au bâtiment occupé désormais par le siège de l'administration des Terres australes et antarctiques françaises, je détaillai la structure de l'édifice classé aux monuments historiques. Je ne pus réprimer une moue dubitative, peu convaincue par l'esthétisme de la construction. Une simple bâtisse massive sur quatre niveaux avec une toiture en quatre pans, s'élevait en bordure d'une rivière. C'était plutôt son passé singulier remontant au 18^e siècle qui lui avait valu une telle consécration, car je ne remarquai aucun caractère d'exception à son apparence. Ma prévoyance démesurée m'avait conduite à enquêter sur chaque endroit où je risquais de mettre les pieds. Pourtant, je dus bien reconnaître que le cadre enchanteur du bord de l'eau donnait un certain charme à l'endroit.

Je sursautai quand j'entendis quelqu'un se racler la gorge dans mon dos.

— Je vous prie de m'excuser. J'espère que je ne vous ai pas effrayée ?

— Euh... non. Bonjour, bredouillai-je.

— Ah oui... J'en oublie la politesse. Je suis Monsieur Thomas, Alexandre Thomas, déclara l'homme en me tendant la main.

J'hésitai. Comment savait-il qui j'étais ? Si j'avais une idée des lieux, l'image erronée échafaudée à propos de mon interlocuteur me destabilisa. Monsieur Thomas était grand, sa silhouette longiligne et son nez aquilin lui conféraient un aspect sévère qui détonnait avec le ton aimable qu'il employait lors de nos échanges. Il dut percevoir mon léger malaise puisqu'il afficha immédiatement un sourire, crispé. Enfin, il me guida par le bras pour m'encourager à me diriger vers le bâtiment.

— Mademoiselle Miller, je vous en prie. Entrons. Nous serons bien mieux à l'intérieur, chantonna-t-il.

Les sourcils arqués, je le suivis dans un couloir désert à l'odeur aseptisée. Nos pas résonnèrent dans le lieu apparemment vidé de ses employés le dimanche. Nous pénétrâmes dans un petit bureau décoré

avec goût. Quelques aquarelles accrochées au mur égayaient l'espace de travail et le mobilier en bois donnait un côté chaleureux à l'endroit. Le scientifique n'était peut-être pas si austère que ce que son image laissait présager...

— Mademoiselle Miller, puis-je vous offrir un rafraîchissement ?

— Non, merci, mais appelez-moi Hope.

— Hope... Encore une fois, je tiens à vous remercier pour votre présence.

Je gesticulai sur ma chaise avant d'aborder, enfin, le sujet qui me brûlait les lèvres.

— Pourriez-vous m'expliquer un peu plus en détail la mission qui m'incombera ?

— Oui, oui, bien sûr, je comprends votre impatience.

Mon interlocuteur s'agita puis fouilla dans un tas de papperasse complètement désorganisé. Après quelques interminables minutes, il parut trouver ce qu'il cherchait. Deux auréoles s'étaient formées en dessous de ses aisselles. Comment pouvait-il endurer une chemise à manches longues avec une température si clémente ? Un dossier entre les mains, il me détailla. Mes yeux s'ancrèrent à la couverture orangée, vieillie par le temps. La possibilité que ces documents soient tout simplement ceux de ma mère, m'effleura l'esprit. Cette réflexion me rendit fière tout autant que nostalgique. Je gonflai mes poumons, satisfaite de considérer que, moi aussi, je servais peut-être à quelque chose. Impatiente d'en savoir enfin davantage, je m'installai au fond de mon fauteuil, pour signifier à mon interlocuteur d'amorcer ses explications. Son hésitation m'agaça. Il paraissait nerveux. Ou était-ce une idée ? Lui qui était si pressé que j'arrive. Résolue, je le fixai droit dans les yeux. Leur aspect laiteux me perturba. Ses globes vitreux contrastaient aussi avec ses pupilles complètement rétrécies. Leur blanc paraissait terne, presque gris. Étrange...

Puis il se reprit et étala quelques feuilles sur son bureau. Le scientifique commença par me présenter une carte de l'océan Indien. D'un doigt tremblant, il me pointa l'île de La Réunion, où nous nous trouvions, puis le dirigea vers un cercle tracé au crayon de papier. Une mention figurait à côté : îles australes. Ledit cercle était ensuite divisé en trois. Il m'indiqua l'un des secteurs.

— C'est l'archipel de Crozet. Les problèmes qui nécessitent notre intervention ou plutôt la vôtre, me précisa l'homme, la lèvre inférieure flageolante, se concentrent là.

Avec le cœur qui palpitait un peu plus fort dans ma poitrine, je m'avançai pour distinguer les petites taches qui représentaient d'infimes morceaux de terre.

— Le navire *Marion Dufresne* vous débarquera sur l'île de la Possession. Vous prendrez vos quartiers sur la base Alfred Faure...

Je l'interrompis, n'en pouvant plus de le sentir tourner autour du pot.

— Et ma mission ? le coupai-je brutalement.

— Oui, venons-en au fait. Cette petite île rocheuse découverte au 19^e siècle ne représente que cent-cinquante kilomètres carrés. C'est donc à pied que vous pourrez vous rendre de la base jusqu'à la Baie du Marin. Oh, je vous rassure, vingt minutes suffiront. Une colonie de manchots royaux y est établie. On l'appelle la Grande Manchotière. Une grande population d'éléphants de mer évolue parmi elle.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Les hivernants des précédentes missions nous ont fait part de constats assez affligeants. Au début, cela concernait quelques individus, puis assez rapidement cela s'est élargi à plusieurs dizaines. Les cadavres de nombreux gros phoques à trompe sont retrouvés échoués sur le sable de la baie. Les quelques scientifiques sur place n'ont jusque-là pas réussi à déterminer la cause de leur mort. J'ai fait appel à vous, car si nous ne trouvons pas vite la raison de cette hécatombe, nous risquons une aggravation d'ordre sanitaire de la situation. La putréfaction favorise la prolifération des bactéries. Les corps doivent être évacués régulièrement.

Les faits enfin exposés, Monsieur Thomas m'étala une série de clichés qui corroboraient ses propos. Je tendis le bras pour récupérer le dossier, mais il l'écarta invoquant l'insignifiance du reste des données. Je plissai les yeux. Le challenge me piquait à vif, mais une impression étrange se dégageait de notre entretien : je ne possédais pas toutes les données nécessaires pour mener à bien une telle mission. Monsieur Thomas semblait sur la retenue. Pourquoi ne m'avait-il pas remis les documents ? Tandis que je m'égarai dans mes pensées, l'homme se racla la gorge pour me ramener à l'organisation de la mission qui se profilait. Je relevai les yeux vers lui en gardant pour moi mes questionnements.

— Le mouillage est prévu lundi 2 novembre. Cela vous laisse exactement huit jours pour préparer votre séjour. Vous aurez carte blanche pour le matériel.

— Pourrais-je avoir un assistant ?

Sur l'instant, il hésita, mais finit par acquiescer.

Pour conclure notre entretien, Alexandre Thomas me remit une liste de potentiels assistants : principalement des étudiants. Il me laissa son numéro de téléphone en cas de besoin puis contourna son bureau pour me raccompagner. Pendant qu'il tournait le dos, je jetai un dernier coup d'œil vers le dossier et récupérai mon sac sur le fauteuil. Le scientifique me reconduisit jusqu'à l'entrée. Après avoir essuyé une larme à l'aide d'un mouchoir, il me salua et verrouilla la porte derrière moi. Sans me retourner, je filai aussi vite que possible.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Arrivée à l'angle de la rue, je ralentis pour reprendre mon souffle. J'écartai les lanières de mon sac pour observer le dossier que je venais de dérober.

Le contrecoup de ce voyage d'un bout à l'autre de la terre m'était

bel et bien tombé dessus, sans même que je ne l'anticipe. J'avais passé la veille naviguant de ma chambre à la cuisine, comme si je me trouvais chez moi. Seule cliente de la maison, j'en profitais pour me laisser dorloter. Nany et Guylène ne semblaient pas si différentes. Leur tempérament ardent, elles le mettaient au service des autres. La bienveillance excessive qui les caractérisait reléguait leurs propres désirs en second plan. Mais cela ne semblait n'en chagriner aucune, puisque le bien-être d'autrui, et en l'occurrence le mien, paraissait être leur unique préoccupation. De la part de mon hôtesse, cela m'étonnait d'autant plus, car nous n'avions aucun lien de parenté. Je connaissais cette femme depuis trois jours ! Je tombais en admiration devant l'altruisme dont toutes deux faisaient preuve, quand moi je demeurais tournée vers ma petite personne et les effets de mes comportements phobiques. Comment avais-je pu devenir aussi égocentrique ? Allongée sur mon lit, je soupirai en constatant qu'à force de manœuvres de protection, les relations sociales et la sollicitude me demandaient de plus en plus d'efforts.

Je claquai mes deux mains sur mes cuisses et décidai de réagir. Il était temps que je me remue ! Nous étions déjà mardi, et j'avais une mission australe à organiser. Je me relevai et me dirigeai vers une petite table spartiate qui me servirait de bureau. J'extrayais de mon sac mon ordinateur portable, une tablette numérique, quelques stylos, quand mes yeux se posèrent sur le dernier objet. Un dossier orangé dont le temps avait terni la couleur. L'hésitation me gagna. J'ouvris la porte et n'entendis aucun bruit. Aussi, avec une extrême douceur, je la refermai en retenant la gâche, et donnai de surcroît un tour de clé pour garantir ma tranquillité. À l'image d'une voleuse, que j'étais, je me cloitrai avec un sentiment peu flatteur. Mon cœur, le traître, battait bien trop fort à cet instant pour que je paraisse détendue. Que m'avait-il pris de subtiliser ces documents ? Si seulement ce cher Monsieur Thomas ne m'avait pas semblé si suspicieux et sur la réserve... En somme, je tentais de me trouver des excuses, en vain.

Les doigts tremblants, j'ouvris le dossier. La surprise me piqua. Il comportait si peu de données... Mis à part les clichés des corps d'animaux que Monsieur Thomas m'avait présentés, seul un rapport de trois pages y figurait, ainsi que d'autres papiers en vrac. Les sourcils froncés, je me penchai sur l'écrit : un simple exposé circonstancié de faits. Le document était daté du 30 août 2010. Les similitudes avec les données actuelles étaient frappantes, à un détail près, une décennie s'était écoulée. S'agissait-il d'une bactérie restée en veille ? Les coudes plantés sur la table, j'effectuai de petites rotations circulaires sur mes tempes. Comme si ce massage allait attirer vers moi des pistes de solution. Saisie d'une soudaine frénésie, je fouillai le reste du dossier. Je ne dénichai que des documents administratifs insignifiants. Les autorisations nécessaires au bateau pour naviguer dans les eaux des territoires australs protégés, pour l'ancrage du navire dans le district de Crozet... L'organisation d'une telle mission ne se cantonnait donc pas au simple fait d'obtenir du matériel ou des moyens humains. J'étais abasourdie par la charge bureaucratique. Une moue dubitative se peignit sur mon visage en constatant que le dossier ne comportait rien de plus intéressant. Je réunis toutes les feuilles afin de les replacer dans l'ordre dans lequel je les avais trouvées. En tapotant le tas pour réaligner les pages, mes yeux furent attirés par une enveloppe en papier kraft collée dans le fond de la pochette. Je jetai un œil au-dessus de mon épaule en direction de la porte. Avec une extrême délicatesse, j'ouvris le pli. Une dizaine de clichés y étaient insérés. Les photos étalées sur ma table, des larmes se mirent à danser au bord de mes yeux sans que je ne puisse plus rien contrôler. Je portai mes doigts sur ma bouche comme pour retenir les émotions qui me submergeaient. Les prises de vue étaient extraites d'un univers irréel. Des coins de terre vierge, indemne des activités humaines. Elle était là, au beau milieu de chacun de ces décors enchantés par une faune et une flore à couper le souffle. Maman... Les paupières closes, j'inspirai, puis j'expirai toute la douleur qui me ramenait à son absence. Je devais garder le contrôle, lutter pour ne pas me laisser emporter par la vague déferlante de mes sentiments confus. Lorsque je recouvris un semblant de self-control, je rouvris les yeux. Les mains tremblantes, je passai d'une image à l'autre. Toutes avaient un point commun. Elles semblaient avoir été prises à l'insu de ma mère. Elle était presque toujours de dos et ne devait sûrement pas savoir qu'elle était photographiée. À moins que les clichés aient été pris sous ces perspectives avec son accord ? Je relevai les yeux et perdis mon regard dans le magnifique jardin de la propriété. Découvrir maman sous un angle nouveau me retournait et remettait à sac tous mes efforts. Pour la première fois, je la voyais sur le terrain de sa passion. Cette dernière lui permettait de se sentir vivante, mais malheureusement ce

fut aussi ce qui l'avait emportée. Prise de colère, je frappai la table de mes deux mains. Dix ans après, je demeurais toujours incapable de contrôler ma peine; cette noirceur gangrénante que je haïssais. Si seulement j'avais la foi de ma grand-mère...

— Hope! tonitrua Guylène au bas de l'escalier. Je te prépare un chocolat ?

D'un revers de bras, je balayai une larme échappée sur ma joue.

— Euh, oui, oui, je veux bien, me repris-je aussitôt pour donner illusion.

Je remplaçai vite les clichés à leur place.

Je soupçonnais Guylène d'avoir concocté ma boisson avant même de me la proposer, puisqu'elle tournait déjà la poignée de la porte. Mais elle fut arrêtée par le verrou.

— Tout va bien, Hope ?

Je m'empressai d'ouvrir et lançai mon poing dans les airs. Nom d'un petit gobelin ! Quelle sottise !

Guylène pénétra dans ma chambre en m'adressant un léger sourire. Elle ne feignit pas de se cacher et chercha ouvertement ce que je fichais enfermée. La curiosité était un vilain défaut, pourtant je n'arrivai pas à le lui reprocher, car cet aspect caractérisait sa personnalité.

— Je vois que tu travaillais, me lança-t-elle pour briser le malaise.

— Euh, oui...

Elle ne sembla pas s'offusquer de ma réponse approximative, et ne se gêna pas non plus pour m'interroger sur mon activité. L'excuse du dépôt de ma tasse fumante sur le bord du bureau lui permit de laisser fureter ses yeux. Elle eut même le culot de s'emparer de la liste remise par Monsieur Thomas.

— Qu'est-ce que c'est ? m'interrogea-t-elle avec un naturel déconcertant.

— Une liste d'assistants potentiels.

— Tu as besoin d'un assistant ? Pourquoi donc ?

— Comme vous...

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? gronda-t-elle, avec les poings sur les hanches.

— Pardon, comme tu le sais je prends le bateau lundi pour l'île de la Possession. Là-bas, je vais mener des recherches pour lesquelles j'aurai besoin de quelqu'un pour m'aider. Les relevés ne seront pas aussi simples à faire que dans un laboratoire et je suis sûre que nous ne serons pas trop de deux.

— Je peux te recommander quelqu'un si tu le souhaites.

— C'est gentil, mais j'en doute. Il me faut quelqu'un qui a un minimum d'expérience, souris-je.

— Un voyage sur une île des Terres australes, ça compte ?

Mes yeux s'ouvrirent en grand.

— Mais bien sûr que ça compte !

Satisfaite de son effet, elle fit demi-tour et partit en quête des coordonnées de la personne.

Cette femme était un vrai médicament. Son passage changea complètement mon humeur. Ragaillardie, je me penchai de nouveau sur ma paperasse quand par mégarde, mon coude bouscula la tasse. Elle vacilla. Avec un instinct de sauvegarde, j'écartai mes doigts de part et d'autre du dossier et fis apparaître un dôme protecteur au-dessus. Le liquide glissa sur la bulle scintillante et inonda le sol, alors que la tasse restait renversée sur le bord du bureau. Nom d'un gobelin ! J'avais eu chaud.

Le lendemain matin, j'avais un rendez-vous professionnel dans un

des lieux les plus atypiques au monde. Pourtant, cela ne me gêna pas. Au contraire, le changement qui me forçait à sortir de mes retranchements, me procurait plus de bien que je n'aurais pu l'imaginer. La sensation de légèreté qui m'entourait en fut le témoin.

De mauvaise grâce, j'acceptai que Guylène me conduise avec « Titine » jusqu'à l'entrée du marché. Je ne pus m'empêcher de songer à John. Tous deux entretenaient une relation particulière avec leur voiture. Comment un tas de tôles pouvait-il procurer une quelconque émotion ? Mon chauffeur improvisé me déposa sur le front de mer. Ce que j'y découvris en descendant m'arracha un sourire de satisfaction. Quel endroit enchanteur pour un marché ! Rien que le lieu s'avérait déjà la promesse d'un agréable moment.

Armée de mon panier en osier prêté par Guylène, je m'engageai dans l'artère principale et me faufilai parmi la foule. La musique, les éclats de voix des vendeurs et le brouhaha ambiant m'assourdirent, mais pour une fois cela ne m'ennuya point. Des badauds naviguaient d'un étalage à l'autre où des fruits exotiques, gousses de vanille et préparations pour rhums arrangés côtoyaient la récolte encore vivante d'un petit pêcheur. Les effluves qui s'élevaient étaient enivrants. Décidément, ces odeurs sucrées et épicées me redonnaient à coup sûr le sourire. J'avais abandonné les tons monochromes de la vie écossaise pour une île aux nuances de l'arc-en-ciel. Ici, tout était varié ; les teintes des tissus, les mets au goût intense, les couleurs de peau des gens aux origines ethniques diverses. La population locale, issue des premiers colons et esclaves, avait reçu un formidable héritage culturel des plus éclectiques.

Encouragée par Guylène, j'avais enfilé une robe courte, légère et fleurie à souhait. Elle avait eu raison d'insister face à ma stupide réticence, car je me sentais bien. Je fermai les yeux et appréciai la caresse du tissu, soulevé par les brises océanes, sur ma peau. Tous mes sens et bien plus s'éveillaient. Le bout de mes doigts picotait. Ma magie se ranimait sous toutes ces sollicitations sensorielles. Le temps

en suspension, je savourai le moment. Comme ce fut agréable de ne pas m'imposer de contraintes. Je flânai et profitai, sans rien devoir à personne.

D'un bref regard, je localisai le vieux camion jaune dont m'avait parlé mon interlocutrice. Je m'approchai. Juste devant était installé un stand de la largeur du véhicule. Son emplacement s'avérait idéal, car il profitait de l'ombre d'un immense palmier qui faisait office de parasol naturel. Une dizaine de personnes faisaient la queue face à la table recouverte d'un tissu rouge et jaune. Des pots aux couvercles vichy étaient alignés sur l'espace de vente. Une belle jeune femme à la peau couleur chocolat s'affairait seule et faisait des allers-retours entre la table, les clients et un stock de marchandises resté dans le véhicule. Sa robe à volants aux motifs madras dont les carreaux et les rayures de couleurs vives, lui donnait une image fraîche et pétillante. Au-dessus de ses vêtements, elle portait un petit tablier. Ses cheveux crêpés étaient relevés par une pièce de tissu identique à sa tenue et noués au sommet de sa tête. Malgré le succès apparent de ses produits, elle prenait le temps d'échanger quelques mots avec chaque client, or contre toute attente, je n'entendis aucun soupir dans la file d'attente. Puis la jeune femme s'arrêta soudain pour héler quelqu'un dans ma direction. Je scrutai autour de moi sans que personne ne réagisse. Alors elle se mit à faire de grands signes.

— Hey ! Hope ! cria-t-elle comme si elle me connaissait.

Hébétée, je m'approchai sous le regard des clients qui avaient tout le loisir de me détailler. Mes joues rosirent.

— Salut Hope ! Moi, c'est Marie, se présenta la jeune femme. Je t'avoue qu'un coup de main ne serait pas de refus.

Sans attendre ma réponse, elle me claqua un tablier dans les bras et m'indiqua l'arrière du camion pour y laisser mes affaires. Je soupirai, mais l'enfilai. Les bains de foule n'étaient pas pour moi, de plus je ne savais pas faire ça. De mauvaise grâce, je la rejoignis.

— Merci, souffla-t-elle. J'te revaudrai ça ! Tu dois juste servir les gens, mais ne t'inquiète pas, me rassura la jeune femme en souriant. Ce sont presque tous des habitués. Ils viennent depuis toujours pour les confitures de maman. Tu leur donnes ce qu'ils veulent et tu encaisses.

— Oh... en ce qui concerne la confiture, je peux dire que je m'y connais. Je baigne dans celles de ma grand-mère depuis toute petite.

— C'est vrai ? ! s'exclama-t-elle. Quelle coïncidence !

Ainsi, je servis ses clients sans me rendre compte du temps qui défilait. Il était déjà midi lorsque j'encaissai le dernier.

— Je te dois une fière chandelle ! Sans toi, j'aurais eu du mal à tout gérer. Et nous avons vendu la quasi-totalité du stock, constata ma nouvelle consœur.

— Je t'en prie... même si je ne voyais pas bien ce que je faisais ici. Pour finir, j'avoue avoir passé un bon moment. J'ai papoté avec des personnes qui pour certaines connaissaient mon prénom. Tu ne trouves pas ça bizarre ? l'interrogeai-je.

— Oui, les gens sont comme ça ici, pouffa-t-elle. Entre ma mère et Guylène, c'est un vrai téléphone arabe. Tout le monde est au courant de tout et parfois avant même les premiers concernés.

— Je vois ça...

Tout en l'aidant à remballer son matériel, j'abordai enfin le sujet qui était la raison de ma venue.

— J'ai appris de « source sûre », insistai-je avec un large sourire, que tu avais déjà participé à une mission sur une île des Terres australes.

— Oui, c'est bien ça, avoua Marie en rigolant. On ne peut rien cacher à personne. C'était juste après mes études. En fait, cette mission s'est imposée à moi. J'ai accepté sans trop savoir où ça allait me mener. En fin de compte, ce fut la plus belle expérience de ma vie, conclut-elle d'un air nostalgique. Et toi ? Ma tante m'a dit que tu étais scientifique et que tu logeais chez elle avant ton grand départ.

— Euh oui, c'est ça.

— Que fais-tu exactement ? s'intéressa la nièce de Guylène.

— Je suis éthologue. Je pars pour l'île de la Possession. La population des éléphants de mer y est en danger. Par quoi ? Pourquoi ? Je ne sais pas, mais je compte bien le découvrir ! Mais revenons à toi, quel cursus as-tu suivi ?

— Je suis allée en métropole pour passer un master en biodiversité. L'écologie et l'évolution, c'est mon dada !

— Et les mammifères marins ?

Elle éclata d'un rire franc et fort.

— Je te l'ai dit, la biodiversité c'est mon truc. Toutes les espèces vivantes d'un milieu m'intéressent. Et cela va des simples micro-organismes aux végétaux et aux animaux.

— Eh bien, je constate que tu adores ce que tu fais !

— Oh que oui !

— Qu'as-tu de prévu pour les trois prochains mois ?

— Bienvenue au pique-nique dominical de la famille Rivière ! s'écria ma future assistante lorsqu'elle me vit m'extirper de la voiture.

Un sourire timide aux lèvres, je la rejoignis, bien contente de trouver une tête connue ; je considérai nos quelques jours depuis notre rencontre faisant l'affaire.

— Bonjour, Marie, marmonnai-je.

— Oh, ma vieille ! Dérise-toi un peu, éclata-t-elle. C'est l'une des traditions les plus importantes de l'île. Si tu croyais que tu allais y échapper tout ça parce qu'on embarque demain, tu te fourrais le doigt dans l'œil.

Sa simplicité m'arracha un sourire plus honnête et mon manque de spontanéité évident un soupir... Les instincts protecteurs qui me guidaient m'avaient volé aussi mon droit à l'insouciance. Pour anticiper tous les risques : aucune entorse possible ! C'était mathématique. Pas d'insouciance ; pas de risque. Le prix s'avérait cher payé ! Désormais, je n'avais plus le choix, bien que mes freins intérieurs soient enfoncés au maximum, je n'étais plus maitresse de rien. Ma zone de confort volait en mille éclats. Même si je fus à l'initiative de ce périple, j'entrais dans un tunnel dans lequel je perdais toute initiative. Dès lors, j'identifiais le danger provenant des autres, bien que je doive reconnaître que ces prises de risque finissaient par me faire apprécier certaines choses.

Sur le parking du front de mer, la cohue régnait. De nombreuses familles déchargeaient des coffres pleins à craquer de victuailles et de casseroles. Guylène se campa devant moi, chargée d'une énorme marmite qu'elle me mit dans les bras sans aucun consentement préalable. Décidément.

— Tu ne sais pas ce que m'a proposé Hope ce matin ? interrogea Guylène, en s'adressant à sa nièce directement sous mes yeux.

— Non, mais je crains d'entendre ta réponse, se marra-t-elle par avance.

— De m'aider à faire les sandwiches ! C'est trop mignon...

Toutes deux se mirent à hurler de rire devant mon air médusé. Je haussai les épaules, ne voyant toujours pas où se trouvait le problème. Les règles de bienséance étaient peut-être inconnues à leurs yeux... Marie me déchargea de l'une des poignées de l'énorme faitout.

Notre joyeuse bande composée de la famille Rivière, et moi, s'engagea sur un chemin sablonneux bordé de barrières en bois. Tandis que j'affichais encore une mine boudeuse, victime des railleries de mon hôtesse, sa nièce décida de me venir en aide :

— À La Réunion, le pique-nique dominical est plus qu'un divertissement. Il est comme une institution ! Peu importe le temps ou la saison, nous ne manquons que rarement ce moment pour nous retrouver, et certainement pas autour d'un sandwich ou d'une salade ! Oh non ! Nous cuisinons ensemble des plats typiques de chez nous. Aujourd'hui, c'est rougail saucisses ! déclara-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres.

— Effectivement, je comprends vos moqueries. En Écosse, ce serait impossible. Même si je suis proche de ma famille, la météo ne nous permettrait jamais ces sorties.

— Oui, j'imagine, concéda la jeune femme en riant.

Mes yeux furent détournés de mon interlocutrice, attirés par une oasis végétale. La quantité de verdure sur ce bord de mer m'impressionna. Une délicieuse odeur iodée m'emplit les poumons d'énergie et réveilla au passage quelques picotements aux extrémités de mes doigts. Chacun de mes sens s'activèrent pour me permettre d'apprécier tous les traits de ce paysage d'exception. bercée par l'ambiance, je fermai les paupières pour me concentrer sur le roulement des vagues qui se jetaient sur le rivage. Lorsque je rouvris les yeux, je découvris de petits kiosques en bambou insérés parmi les arbres et les grandes étendues. Les familles se dirigeaient autour.

J'adressai un regard pétillant à Marie qui m'attendait.

— Merci... lui soufflai-je. Merci d'avoir insisté... J'aurais raté ça.

Comme seule réponse, elle me tapota l'épaule avec un large sourire.

À peine arrivé, tout le monde s'activa et se commit d'office à une tâche. Moi, un peu en retrait, j'observai cette famille dans laquelle chacun semblait à sa place. Le fils de Guylène allumait un feu dans un emplacement prévu à cet effet, pendant que les autres épluchaient des légumes en jacassant. Les potins constituaient le principal sujet de conversation. Mal à l'aise, je n'osai m'approcher de peur de briser les liens familiaux très soudés que les Rivière avaient tissé entre eux.

— Tu vas continuer à nous observer longtemps ? lâcha Guylène, sans relever les yeux des tomates qu'elle réduisait en cubes.

Je me retournai pour vérifier à qui elle s'adressait.

— Oui, toi Hope !

Dès lors, je me retrouvai un couteau entre les mains à éplucher des carottes. Tout en pelant mes légumes, mon esprit divagua vers le voyage qui nous attendait le lendemain. Comment pouvions-nous badiner ainsi à quelques heures du départ ? Quoi que... Ce n'était peut-

être pas une si mauvaise idée de me vider la tête. Je soupirais rien qu'à l'idée du bateau.

Un peu plus tard, les grondements de mon estomac me rappelèrent à l'ordre. J'écarquillai les yeux quand je constatai l'heure avancée. Nous avons passé le midi et déjà une partie de l'après-midi, à cuisiner. L'odeur qui se dégageait des marmites était la promesse d'un délicieux moment. L'art de faire ensemble et de prendre son temps faisait certainement partie du processus ; le secret, la petite touche finale qui apportait toute sa vraie saveur au plat.

— Ne regarde pas ta montre ! me réprimanda Guylène. C'est la règle. Ici, on dit qu'on pète la gueule au temps !

— Assieds-toi Hope ! m'ordonna alors la mère de Marie.

— Je vais chercher les assiettes, bredouillai-je, en me sentant manipulée comme un pantin.

Un éclat de rire tonitruant retentit.

— Pas besoin d'assiettes, rétorqua-t-elle en me faisant un grand geste pour me rappeler.

— Des fourchettes ? insistai-je.

— Viens !

L'air penaud, je revins m'asseoir autour de la table, prise en étau entre Guylène et sa nièce.

Moi qui adorais la cuisine indienne, je fus en extase devant les spécialités créoles. Leur odeur épicée parfumait mon palais de même que le lieu à plusieurs dizaines de mètres alentour. Timide au début, je finis par relâcher mes brides intérieures et plonger tout comme eux les doigts dans mon plat. Tous rirent quand ils me virent racler ma feuille de bananier, qui faisait office d'assiette, pour ne rien laisser de ce repas méritant largement les cinq étoiles. Repue, je me reculai sur mon siège.

Alors, mon hôtesse se tourna vers moi. Hésitante.

— Oui, Guylène... l'incitai-je à poursuivre.

— Connais-tu une certaine Joanne ?

Mon visage se décomposa en même temps que mon sourire s'évanouit. Je saisis mon verre de rhum arrangé et le vidai d'une traite avant d'ancrer mes yeux à ceux de Guylène qui sembla tout à coup mal à l'aise.

— Oui, déglutis-je. C'était... ma mère.

— Je me disais bien que tu lui ressemblais...

Elle me caressa le dos de la main en pinçant ses lèvres.

— Comment l'as-tu connue ?

— De la même manière que toi, je l'ai accueillie avant son départ pour les TAAF¹. C'était aussi le petit gros qui m'avait réservé une chambre. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Ah ! Oui, Alexandre. Alexandre Thomas.

— Euh... Je crois que c'est l'inverse, non ? Enfin, je veux dire que Monsieur Thomas est physiquement tout le contraire. Lorsque je l'ai rencontré dimanche dernier, il m'a paru plutôt grand. Je qualifierais plutôt sa silhouette de longiligne, mais en aucun cas petite ou bien portante.

— Ah bon... réfléchit-elle. Il a peut-être fait un régime...

Quelle coïncidence ! Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Je marchais sur les traces de ma mère dans tous les sens du terme. Comment était-ce possible que j'emprunte le même chemin qu'elle dix ans plus tôt ? Ce ne pouvait être un hasard... J'inspirai et gonflai mes poumons de motivation. J'étais convaincue qu'au-delà de la mission, il y avait une raison à ma présence, ici et maintenant avec la famille Rivière. Pour toi maman, je m'en irai finir ce que tu avais commencé...

Le chargement du navire nécessita que Marie et moi arrivions plus de deux heures avant le départ. Le *Marion Dufresne* ravitaillait les cinq districts des Terres australes et antarctiques françaises. L'équipe affectée à la base Alfred Faure serait la première à arriver à bon port ; les îles de Crozet tenaient lieu d'escale initiale. Je soupirai de soulagement à cette idée.

Je fixai les manœuvres pour ne pas croiser le regard de Monsieur Thomas. Le malaise que je ressentais quant au dossier subtilisé, en était la raison principale. Je m'imposai des œillères invisibles, peut-être suffisantes à faire illusion... Sans détourner le regard, je le sentis s'approcher. Mon cœur battit un peu plus vite dans ma poitrine.

— Chère Hope... Comment allez-vous ?

— Autant que faire se puisse, lui rétorquai-je de but en blanc.

Étonnée par les mots qui sortirent de ma bouche, je nuançai aussitôt mes propos.

— Le voyage en bateau n'est pas le mode de transport que je préfère...

En fait, aucun.

— J'en conviens, opina-t-il, d'un air soulagé.

Avait-il eu peur que je renonce ?

Nous restâmes quelques instants à observer les dockers et les grues s'activer. Marie garda ses distances ; elle pensait sûrement nous laisser échanger les dernières consignes. Il n'en fut rien. Le silence pesait, aussi je me raclai la gorge. Cet instant de flottement permit au vieux scientifique d'aborder le sujet sur lequel je redoutais de devoir m'expliquer.

— J'espère que vous avez trouvé ce que vous cherchiez... déclara-t-il d'une voix nasillarde.

Je me décomposai à ses paroles. Nom d'un gobelin ! Il s'en était rendu compte. Je pinçai les lèvres sans savoir quoi dire, et me mordis l'intérieur de la joue comme pour me punir de ma stupidité.

— Vous conviendrez que les éléments transmis pour m'aventurer dans une telle mission étaient bien minces, cinglai-je.

— Je comprends que ce puisse paraître déroutant, mais à quoi bon vous remettre un dossier qui ne comporte aucune donnée scientifique exploitable ?

— Je croyais que des chercheurs s'étaient penchés sur le sujet, répliquai-je les sourcils froncés. Et les études de ma mère ?

Cette fois, ce fut lui qui se racla la gorge. Des gouttes de sueur perlèrent le long de ses tempes, puis il desserra le nœud de sa cravate pour se donner un peu d'air frais.

— Malheureusement, avec les événements... Nous n'avons pas retrouvé ces informations, avoua-t-il avec un œil larmoyant.

Je décidai de ne pas répliquer et de garder mes doutes pour moi. Comment était-ce possible de ne récupérer aucune donnée informatique ? Je me rappelais très bien que ma mère était prévoyante, aussi je ne suis guère convaincue par ses réponses. Elle avait pris l'habitude de conserver des sauvegardes de tout son travail. Je fus donc soulagée lorsque le vieux scientifique nous souhaita bon voyage et prit congé. Notre conversation me laissa un goût amer, et je me demandai pourquoi j'avais accepté cette mission avec autant de facilité.

Les jambes flageolantes, je demeurai plantée sur le quai. À l'approche du départ, une boule qui m'empêchait de déglutir, s'immisça dans le fond de ma gorge. Enfin, des éclats de voix enjoués retentirent quand un arrimeur ouvrit la barrière qui bloquait l'accès au navire. Je ne voyais absolument pas ce qu'il y avait de joyeux à embarquer sur ce tas de tôles gigantesques. Au contraire. Les premiers passagers entamèrent l'ascension de la coupée¹ menant au pont du bateau. Je regardai ces petits bonshommes la gravir. Ils me parurent minuscules en comparaison de l'énorme bâtiment flottant. Cent-vingt mètres de long ça faisait tourner la tête. Mon palpitant s'emballa alors que je peinaï à avancer un pied en direction du chemin de croix qui m'attendait. La panique me guettait, prête à m'engloutir. Dans un élan de désespoir, je tentai des exercices de respiration. J'inspirai, j'expirai. J'inspirai, j'expirai. Peine perdue, j'hyperventilai et amplifiai ma peur.

— Tu te sens bien ? s'inquiéta Marie à mes côtés.

Je sursautai d'un air pitoyable, ne pensant même plus à sa présence.

— Pffff, expirai-je une nouvelle fois.

Obnubilée par l'objet de ma terreur, je n'arrivais pas à aligner les mots pour la rassurer, ou me rassurer... Tant pis pour les apparences. Impossible de faire semblant.

— Tu as peur ? demanda Marie, dont les yeux s'étaient posés sur mes mains tremblantes.

J'opinai du chef, honteuse.

— O.K. ! Je ne vais pas te mentir. La mer sur laquelle nous allons

naviguer n'est pas la plus calme du globe. Mais je peux te garantir une chose, tu auras le loisir de t'acclimater avant que ça ne remue, m'encouragea-t-elle avec une bienveillance probablement héritée de sa famille.

— Ça doit me rassurer ? repris-je incrédule.

Devais-je être soulagée par cette information ou paniquer ? Marie ne me laissa pas le temps de cogiter. Elle agrippa mon bras et m'escorta jusqu'à la passerelle. Voilà, j'y étais : le couloir de la mort.

— Pense à ta mère ! me houspilla mon assistante.

J'ouvris un œil circonspect. Marie me dévisageait avec un air sévère. J'étais abasourdie. Quel culot avait-elle d'évoquer maman ! D'ailleurs, qu'en savait-elle ? Pourtant, je dus reconnaître qu'elle me piqua au vif, car j'arrivai déjà sur le pont. Nous tentâmes de nous frayer un chemin parmi la cohue à l'image de celle d'un paquebot de croisière. J'observai les gens qui se bousculaient pour se faire une petite place le long des garde-corps. Tous voulaient garder un contact visuel, quelques dernières minutes, avec les proches venus leur dire au revoir. De précieux instants contre une longue absence, d'une année pour certains. C'était long un an. J'eus une pensée pour celle pour qui le manque durerait une éternité. Je versai une larme, ébranlée par cette prise de conscience. Dans mon cœur, les paroles de Nany résonnèrent : « Elle sera toujours avec nous... » Quand la corne de brume retentit, je souris. Je souris à ma mère.

Bras dessus, bras dessous. Marie m'entraîna dans des allers-retours sur le pont. Je suspectai une tentative de diversion pour me faire prendre mes marques sur ma nouvelle bête noire flottante. Enfin, elle ne possédait rien de noir puisqu'elle arborait les couleurs bleu, blanc, rouge du drapeau français.

Une amorce de décontraction se profila, quand je constatai une mer calme, un ciel bleu et aucun mouvement sous mes pieds. Le bateau ne tanguait pas, il semblait un roc insubmersible.

Alors le commandant du navire proposa aux passagers de s'installer dans leurs cabines. Marie et moi décidâmes néanmoins de laisser se dissiper l'affluence dans les couloirs et d'attendre sur le pont. Je me sentis idiote de m'être mise dans un tel état pour si peu. Cela dit, j'espérais bien que le voyage resterait paisible...

À l'heure du dîner, je marquai un temps d'arrêt à l'entrée de la salle commune pour m'accommoder de la luminosité dégagée par de multiples ampoules halogènes. Des essaims de paroles bourdonnaient de toutes parts. Partant du bar où l'employé me sourit, je scrutai l'ensemble de la pièce à la recherche de mon assistante. Des groupes s'étaient déjà formés autour des tables. J'aperçus avec soulagement, le nœud-nœud multicolore de Marie qui s'agitait de gauche à droite. Elle riait à gorge déployée tandis que j'approchai à pas de loup.

— Hope, enfin ! me héla mon assistante.

Tous les regards se portèrent sur moi. Une bouffée de chaleur m'envahit et la brûlure que je ressentis sur mes joues me confirma que je devais piquer un fard.

— Hope, je te présente la relève de la base Alfred Faure. Les membres de la mission 58, déclara-t-elle satisfaite, en écartant un bras vers les personnes autour de la table.

Un léger sourire et un pauvre hochement de tête furent ma piètre manière de les saluer. J'arrivais comme un cheveu sur la soupe dans le groupe à l'ambiance joviale.

— Allez, je commence, lança un jeune homme blond qui transpirait l'assurance et la prétention. Moi, c'est Jonathan, Jonathan Lamarre. Je serai le prochain officier chargé des postes de la base.

Sa coupe de cheveux très courte, coiffée au millimètre ainsi que le treillis bleu marine qu'il arborait me confirma ses dires. Alors que je le détaillai une seconde de trop, ses yeux d'un bleu intense se posèrent sur moi. L'air mutin et le sourire en coin qu'il afficha me fit aussitôt relâcher mon analyse.

Il jaugea ensuite son voisin pour lui passer le témoin invisible du relais des présentations.

— Moi, c'est Bob, beugla ce dernier d'une voix caverneuse. Bob tout court, le cuistot, pour vous servir !

Malgré ses airs bourrus, le grand *black* me parut sympathique.

— Je suis Rémi Bianci. Le médecin de la base pour l'année à venir, déclara un autre homme à l'allure décontractée, le sourire aux lèvres.

Des éclats de voix enjouées nous interrompirent, à l'annonce du buffet. La nourriture demeurerait partout et en tout temps, le nerf de la guerre. Point à garder en tête ; les Hommes et les animaux sont bien égaux face à ce besoin primaire. L'arrêt brutal de nos présentations m'arrangeait bien, car malgré les apparences, je les trouvais fort cérémonieuses à mon goût. La suite se ferait au cours du repas de manière plus discrète. Je m'en réjouis.

Des regroupements s'opéraient ainsi naturellement, en fonction des districts d'affectation. Chacun semblait anticiper les liens particuliers qui se noueraient grâce à l'aventure en perspective. J'en affichai une moue empreinte de scepticisme. La promiscuité favorisait les tensions qui envenimeraient les échanges... Puis je secouai la tête pour stopper ces pensées. Comment pouvais-je me laisser envahir par une telle morosité ? Ce n'était pas moi. Si ? Qu'étais-je devenue à force de m'emmurier ? Aigrie. Je détestais cette nouvelle facette de moi. La crainte d'une transformation en une sorte de monstre sans émotion m'encouragea à prendre le dessus. Hors de question que je me laisse sombrer un peu plus dans les eaux tourmentées de mes propres phobies. Ce voyage s'avérerait une sacrée redécouverte intérieure. Il me confrontait à moi-même et me poussait dans mes retranchements alors même que ma mission n'avait pas encore commencé. Mes nouveaux camarades avaient peut-être raison. Dans la mesure où on ne ressortait pas indemne de ce périple, le chemin serait différent pour tout un chacun. Je leur souris pour les convaincre, eux comme moi, de mon nouvel optimisme. À vrai dire, je ne manquais pas d'intérêt pour l'objet de ma venue, mais plutôt pour tout ce qui gravitait autour : le voyage, les relations sociales. De toute évidence, je devrais faire un effort à ce sujet.

Sur cette conclusion, je gonflai mes poumons et saisis mon verre de soda édulcoré. Je le levai bien haut vers tous les visages.

— À la mission 58 !

— À la mission 58 ! répondirent-ils tous en cœur.

Les dernières présentations m'apprirent que Delphine Petitpas, future cheffe de district, dirigerait la base. Je fus satisfaite qu'un petit bout de femme à l'apparence fragile occupe ces fonctions. Quant à Jessica et Denis, ils comptaient parmi les scientifiques du groupe avec pour spécialité l'ornithologie. Restait les deux ouvriers polyvalents qui travailleraient à la réparation et au développement des infrastructures : Philippe et Connor Anderson. Connor Anderson... Je fronçai les sourcils. Pourquoi son nom aux sonorités anglophones me disait-il quelque chose ? Ma mémoire me faisait défaut. Je pinçai les lèvres pour tenter de raviver les souvenirs. Mais si... Son nom ne figurait-il pas sur la liste d'assistants potentiels de Monsieur Thomas ?

L'officier Jonathan me sortit soudain de mes réflexions :

— Hum, maintenant que chacun s'est présenté. Tu pourrais peut-être en faire de même, lança-t-il d'une voix trainante. Attends, ne dis rien... Tu es la dame de services, la femme de ménage, quoi...

Tout le monde se tourna vers moi hilare, et une nouvelle fois, je sentis ma peau adopter la couleur de mes cheveux. Mi-rouge, mi-jaune. L'orangé semblait le plus approprié pour dépeindre le mélange d'émotions qui me gagnait. Pour qui se prenait-il, celui-là ? Et quelle considération vouait-il aux femmes ? Probablement très méprisante. Mes narines se dilatèrent quand j'inspirai pour oublier son commentaire désobligeant.

— Euh, oui pardon, balbutiai-je néanmoins. Je suis Hope, Hope Miller. Éthologue. Monsieur Thomas m'a missionnée.

— Miller ? Ça vient d'où ça ?

— Je suis écossaise, déclarai-je en le foudroyant du regard.

— Ton accent ne sonne pourtant pas écossais.

Mes yeux se plissèrent. Nom d'un gobelin ! Le petit... Il ne perdait rien pour attendre. Je me mordis la langue pour ne pas répliquer.

Après deux nuits dans une cabine exiguë, j'arrivai dans la salle

commune, les jambes lourdes. Je plissai les yeux, éblouie par une luminosité blanchâtre et opaque qui provenait des fenêtres donnant sur la mer. On ne distinguait rien, pas plus les flots que le ciel. Juste une brume épaisse enveloppait le navire. Mon humeur s'accordait parfaitement au temps. L'inquiétude et l'angoisse m'étreignaient comme le brouillard entourait le bateau.

Marie me rejoignit devant les baies vitrées où je m'attardais rarement.

— Ça va ce matin ? s'enquit-elle.

— Oui, très bien, répondis-je aussitôt pour donner l'illusion.

— Il ne nous reste que trois jours de mer. Alors le commandant nous propose une visite de la cabine de navigation. C'est génial, non ?

— Euh... Oui, oui bien sûr.

— Il nous attend sur le pont pour dix heures précises !

Je regardai ma montre pour masquer une nouvelle vague d'anxiété. Mince, il était bientôt l'heure. Je n'allais pas pouvoir esquiver l'offre.

— Quand tu dis « nous », tu parles de qui ? vérifiai-je.

— L'équipe de notre mission, bien entendu. Tu verras, la vue est géniale. Quoique je ne sais pas si aujourd'hui on apercevra quelque chose, déclara-t-elle avec une moue non feinte.

— Je doute de me sentir très à l'aise, maugréai-je.

— Tu plaisantes ? Impossible que tu loupes un truc pareil. Ne t'inquiète pas, je resterai près de toi.

Le soupir qui s'échappa de ma bouche traduisit ma capitulation. Je commençais à connaître la famille Rivière, aussi je savais par avance qu'elle n'abandonnerait pas.

Un grésillement à travers les haut-parleurs me vrilla les tympans. Le commandant nous invitait déjà à le rejoindre sur la passerelle. Je remis mon masque du sourire de hamster et tentai de me donner une apparente assurance. Mon amabilité comme prétexte, je laissai passer le groupe devant moi. À l'arrière, ils ne verraient pas ma mine de

chien battu. Les pulsations de mon cœur tambourinaient bien trop fort dans ma poitrine. Je jonglai de nouveau avec mes respirations chaotiques. Encore une fois, mes peurs irraisonnées m'envahirent, échafaudées sur les seules allégations de mon esprit tordu. Je serrai les dents de colère. Chaque fois que je perdais le contrôle, cela me renvoyait en pleine figure l'étendue de ma faiblesse. Pour une fois, je décidai de ravalier mes craintes et de me ressaisir.

La température de l'air était désormais glaciale, et je me recroquevillai, parcourue d'une vague de frissons. L'épaisseur de la brume s'avérait si dense que l'humidité me transperça après quelques secondes à l'extérieur. La houle nous chahuta jusqu'à notre arrivée sur le pont, et rendit notre progression difficile. Quand nous pénétrâmes dans la salle de contrôle dans laquelle je me réfugiai volontiers, je dégageai mes cheveux collés à mon visage pour découvrir une vue panoramique à 360 degrés. Passée la première sensation de vertige, je m'accommodai de la blancheur du spectacle. L'impression de me trouver au bout du monde se révélait plus forte que jamais, j'étais comme égarée en pleine banquise.

Des hommes déambulaient dans la vaste salle remplie d'écrans de navigation, de tableaux et de voyants de contrôle des organes sensibles du bateau. Cette pièce était le lieu d'observation privilégié de tout ce qui se passait en mer et à bord. Le commandant précisa l'utilité de divers instruments et le fonctionnement des moteurs. Pendant ce temps, mon esprit voguait sur d'autres eaux, ne prêtant qu'une oreille distraite à ses explications.

Je m'approchai d'une paroi vitrée et plongeai mon regard dans l'opacité qui m'empêchait d'évaluer les dangers potentiels. Tant mieux. J'apposai la pulpe de mes doigts sur le vitrage tapissé de gouttelettes. C'était froid.

Les yeux rivés sur le brouillard, je ressentis une présence à mes côtés. Je jetai un coup d'œil pour découvrir Connor. Je saisis l'occasion de lever mes doutes quant à la fameuse liste du scientifique.

— Bonjour Connor... Je suppose que tu viens aussi de Grande-Bretagne ? me hasardai-je pour engager la conversation.

L'embarras que je déclenchai chez lui me surprit.

— Oui... reconnut-il.

Je détaillai les traits du jeune homme qui ne devait pas être beaucoup plus âgé que moi. Je lui donnai une trentaine d'années, au maximum. Son air peu avenant ne me facilitait pas les choses pour en apprendre davantage sur lui.

— Alors comme ça tu es technicien ? relançai-je.

Il ne bredouilla pas plus de mots que lors de sa première réponse. Je mis ça sur le compte du rhume qu'il devait avoir, considérant ses yeux larmoyants.

Puis mon attention fut détournée par les dernières paroles du commandant.

— Nous entrons dans les quarantièmes rugissants, je pense que beaucoup connaissent leur réputation dans le milieu maritime.

Le capitaine droit comme un I avec sa casquette vissée sur la tête scruta les visages. L'incompréhension évidente chez certains l'encouragea à poursuivre.

— La température et la visibilité ont déjà chuté. Les conditions météo sont plus difficiles, et une houle d'ouest se lève. Nous allons essayer une bonne tempête.

— Oh, non, soufflai-je en fermant les yeux.

A mon grand désespoir, les prévisions météorologiques se

confirmèrent rapidement. L'anticipation de mes réactions face à mes peurs, à la suite de l'annonce de la tempête, me provoquait désormais une nausée abominable. Cette journée promettait d'être l'une des pires de ma vie, encore une. Je me réfugiai dans ma cabine, incapable de me lever. Mon estomac reproduisait à la perfection le déchainement de la mer. Je me sentais ballotée, pendant que des grincements infernaux résonnaient dans ma tête. De surcroît, les gémissements plaintifs du *Marion Dufresne* intensifièrent un peu plus mon angoisse. J'invoquai toutes les sorcières du passé pour une accalmie. J'étais maudite. Mes supplications ne produisirent aucun effet. Pire. Mon cœur se souleva une nouvelle fois quand une vague monstrueuse déferla sur le bateau. Des éclaboussures vinrent fouetter la paroi vitrée avec une violence inouïe. Je reculai et fourrai mon visage dans l'oreiller que je torturai entre mes mains. En réaction au calvaire subi, je ne pouvais m'empêcher de gémir.

Je sursautai au bruit de la porte qui claqua et relevai la tête pour découvrir la tornade Marie au beau milieu de notre chambre commune. Je la toisai avec des yeux désabusés. Que se passait-il encore ? Nous allions sombrer comme le *Titanic* ? Finir comme ça, je ne pouvais pas le croire. Le cœur au bord des lèvres, je me sentis décoller. Mon assistante m'empoigna par mon vêtement et m'obligea à me lever.

— Bon, maintenant ça suffit, s'énerva-t-elle.

— Mais tu es folle ? rétorquai-je abasourdie.

— Je viens de te dire que ça suffisait ! Depuis notre départ, je te laisse du temps pour t'adapter. Mais à présent, tu sais ce que je crois ?

Muette, je secouai la tête.

— Que tu as besoin d'un bon coup de pied au cul ! Et si personne n'a jamais osé, eh bien, c'est moi qui vais te le coller !

— Mais... bredouillai-je pour tenter une défense.

Elle m'empoigna le bras et me scotcha sur une chaise. Comme un pantin, je me laissai faire.

— Tout d'abord, on ne va pas mourir ! Le *Mar Duf*¹ en a vu d'autres. Affronter ces mers est ce pour quoi il a été conçu, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il va sombrer. Maintenant, on va s'occuper de te remettre sur pied, grogna Marie. D'ici une heure, tu viendras avec moi rejoindre les autres.

Son autorité et sa détermination ne m'encouragèrent pas à la contredire. Elle fouilla dans mon sac lorsqu'une puissante vague gifla le hublot avec force. L'image me figea ; c'était celle de la claque au sens figuré qui me percutait. La vague Marie. Pourquoi me laissais-je faire ? Peut-être était-ce un besoin enfoui au plus profond de moi, un besoin que je n'exprimais pas, mais qui transpirait par tous les pores de ma peau. Comme un appel au secours silencieux que seule Marie avait eu la perspicacité de comprendre. Aussi, sans doute admis-je, qu'au fond, elle avait raison...

Je me concentrai sur ma respiration pour contenir mon envie de vomir. L'étreinte malaisante qui m'enveloppait m'y obligeait. Rien que songer à manger me fit grimacer. Pourtant mon assistante paraissait sûre d'elle quant aux gestes pour réduire ce satané mal de mer.

Avant de quitter la chambre, elle arrangea mes cheveux et me les retint en arrière avec l'un de ses foulards colorés. La traversée du couloir fut laborieuse tant le bâtiment tanguait. Marie me soutint pendant que je pinçai mes lèvres avec force pour intimer à mon estomac de rester tranquille.

Bras dessus, bras dessous, nous pénétrâmes dans la salle commune où de nombreux passagers s'étaient réfugiés. Des tabourets échoués sur le sol claquaient d'un mur à l'autre, en suivant le rythme des vagues. Les morceaux de verres brisés provoquaient une musique cacophonique. Mes yeux, attirés par le déchainement à l'extérieur, s'écarquillèrent quand je pris conscience de l'intensité de la tempête. Marie m'obligea à m'ancrer à ses pupilles.

— Regarde-moi ! Ce genre d'évènement météorologique est régulier dans les quarantièmes rugissants, et ce n'est pas ton passage qui va y changer quelque chose.

J'acquiesçai, incapable de répondre tandis qu'un ricanement s'éleva dans mon dos.

— Alors comme ça, on a peur d'une petite houle, se moqua Jonathan.

La fureur me déclencha des picotements au bout des doigts. Ma magie bouillonna en moi, et je fus prise en étau entre la rage et la terreur. Prête à le faire taire, je fus arrêtée dans mon élan. Dans un grincement effroyable, une oscillation bien plus importante que les autres balaya les passagers et les projeta contre les vitres. Mon visage claqua sur la paroi froide, et des cris résonnèrent à mes oreilles. Encore sonnée, je parvins à me mettre sur les genoux et rampai vers le

corps inerte de mon amie.

— Marie, Marie, l'appelai-je affolée.

Les yeux paniqués, j'implorai du secours. Personne ne nous remarqua parmi la clameur. Des gens se tenaient la tête ou un membre endolori, mais tous se relevaient. Tout le monde, sauf Marie.

Je suppliai intérieurement, les mains posées sur ma nouvelle amie. Son corps demeurerait inerte. Elle ne réagissait pas à mes appels. Avec la plus grande précaution, je la retournai et la positionnai sur le dos pour observer son visage. La couleur dorée de sa peau avait perdu de son éclat. Soudain, sa tête inanimée bascula de l'autre côté. Une frayeur incontrôlable me saisit. Du sang dégoulinait le long de sa tempe. L'urgence m'étreignit et mon cerveau tourna à cent à l'heure. Je devais vite réagir. J'essayai de me remémorer les gestes de premiers secours tandis que je levai des mains tremblantes en direction de la tête de Marie. Mais je fus interrompue par l'officier qui se précipita près de nous.

— Que s'est-il passé ? m'interrogea-t-il, d'un air grave et plein de sang-froid.

— Nous avons été projetées sur la baie, mais... elle est restée inconsciente.

Ses yeux dérivèrent sur les tressaillements de mes mains, puis il se pencha sur Marie. Il apposa deux doigts sur sa carotide alors que je gesticulai d'impatience. Après une interminable minute, il conclut :

— Son pouls est régulier.

Avec des gestes assurés, il se dirigea vers sa bouche, lui entrouvrit le menton avec précaution et approcha son oreille. Il cligna des yeux.

— Comment va-t-elle ? m'inquiétai-je.

— Elle respire, il y a un pouls, je pense qu'elle est juste évanouie. Reste près d'elle, m'ordonna-t-il. Je vais chercher un médecin.

Je soupirai. Malgré ces éléments rassurants, je ne supportais pas de voir mon amie inconsciente. Je lui saisis la main.

— Marie, Marie, réveille-toi... lui soufflai-je en lui administrant quelques tapes sur la joue.

Nom d'un gobelin ! Je fulminai de ne rien pouvoir faire. Et puis, mince, je ne pouvais pas rester les bras croisés. Tant pis pour les

recommandations de John. Je n'avais pas le choix. Sans même un regard autour, je fermai les yeux et inspirai pour emplir mes poumons d'autant d'énergie que possible. Une boule de chaleur intense irradiait mon corps de l'intérieur et les picotements se ranimèrent sur la pulpe de mes doigts. Je rouvris les yeux sur une lueur scintillante qui s'en dégageait. Mes paumes en direction du sol afin de ne pas attirer l'attention, je les rapprochai du visage de Marie. Le fluide énergétique l'enveloppa et ses paupières frémirent.

— C'est bon, Rémi est là ! m'avisa Jonathan, essoufflé.

Aussitôt, j'ôtai mes mains, comme prise en faute, et soupirai qu'il n'ait rien remarqué.

Jonathan laissa place au médecin qui se précipita près de Marie au moment où elle revenait à elle. Le soulagement me submergea, et laissa un sourire béat sur mon visage.

Étonnamment, je ne ressentais plus les effets de la tempête. La peur, le stress et l'angoisse liés à ma phobie s'étaient évanouis dès lors que mon centre d'intérêt s'était complètement métamorphosé. Aussi, Marie et moi échangeâmes nos rôles. Ce fut désormais moi qui pris soin de mon amie.

Le soir même, la houle perdit de son intensité, et le monstre rugissant, de sa superbe. Sa colère noyée dans ses flots qui désormais nous berçaient. Le *Marion Dufresne* enfin toléré à voguer dans l'empire des ondes, se rapprochait des Terres australes.

— Terre ! Terre !

Les doux mots qui résonnèrent à mes oreilles annoncèrent enfin la nouvelle tant attendue. Tous les passagers se précipitèrent de part et d'autre des baies vitrées pour admirer le spectacle. Au loin, apparut un morceau de terre émergeant dans la brume de ce samedi matin. Ce morceau de terre irréel oublié au milieu d'un océan. J'avais l'impression d'être une privilégiée qui accédait à un trésor préservé depuis le temps du Jurassique. J'inspirai une grande goulée d'air. Qu'avait ressenti maman à cet instant précis ? Comme moi, avait-elle la sensation d'être arrivée au bout du monde ? Une main se posa sur mon épaule.

— Ça fait toujours ça la première fois, me souffla Marie les yeux rivés à l'île qui serait notre demeure pour les mois à venir.

J'essayai d'un revers de la manche, la larme qui perla le long de ma joue. La traîtresse. Noyée par cette ambiance particulière, l'émotion m'avait prise par surprise.

— Regardez ! s'extasia un groupe près de nous.

Nous pénétrâmes dans la Baie du Marin où des orques nous accueillirent dans un ballet en noir et blanc extraordinaire. Si l'émotion était déjà intense, que dire de ce moment ? Ces animaux marins nous faisaient une haie d'honneur de sauts et de pirouettes. Ils nous ouvraient les portes de leur domaine sans aucune animosité. Ce fut la première fois que j'assistai à un tel spectacle. Comment avais-je pu me fermer à toutes ces choses ? Des brumes vaporeuses enveloppaient les terres les rendant presque chimériques. Je me sentis accueillie comme une reine par ces insulaires si particuliers. Aucun mot ne fut assez fort pour décrire l'émotion intense qui m'enveloppait. L'univers qui se dévoilait sous mes yeux m'électrisait, les extrémités de mes doigts s'échauffèrent et la chaleur se propagea dans tout mon corps.

Quand le *Marion Dufresne* effectua son mouillage dans la baie, l'agitation dans le navire était palpable. Tous trépignaient à l'idée de débarquer. Simple escale pour certains ou point d'arrivée pour d'autres.

— Ça va aller ? m'inquiétai-je pour mon amie qui se remettait de son accident trois jours plus tôt.

Les mains collées à la vitre, elle se détourna vers moi et arqua un sourcil si bien qu'elle me livra une grimace peu harmonieuse.

— Hope ! Arrête un peu de te tracasser. Je vais parfaitement bien. Depuis l'accident, j'ai suivi toutes tes indications. Tout va désormais pour le mieux. Ne t'inquiète plus !

Je bougonnai.

— Le sujet est clos. C'est plutôt moi qui devrais te demander si ça va !

— Et pourquoi ça ?!

— Tu le sais très bien !

Ses paroles me remirent le nez dans mes angoisses qui s'étaient effacées derrière l'évènement tempétueux qui avait retenu toute mon attention durant quelque temps. Désormais, mes peurs reprenaient place avec la perspective peu réjouissante de passer de la mer à la terre, car accoster un tel navire le long d'une île sauvage était impossible. Le passage par les airs s'avérait inévitable.

— Allez, c'est le dernier effort. Après ça, tu seras tranquille pendant les trois mois du séjour. Je vais rester près de toi, et tu pourras m'écraser les phalanges aussi fort que tu le souhaites. Je te dois bien ça, me sourit Marie avec tendresse.

Après deux longues heures d'attente, nous montâmes dans l'engin de malheur. Mes jambes flageolèrent tant que mon amie dut me soutenir le bras pour m'aider à monter. Une fois installée, je fermai les yeux, serrai fort sa main, et me concentrai sur d'autres pensées. Je songeai à Igmarr qui devait se prélasser sur mon fauteuil à La tasse dorée. Mon départ ne l'affectait peut-être pas autant que je le pensais, après tout... Mon cœur se souleva, mais je fermai les paupières de plus belle au moment où l'hélicoptère se posa sur la petite piste de la base Alfred Faure, à mon grand soulagement. J'ouvris la porte de l'engin de malheur, et étourdie par le bruit de turbine, je fus happée par l'odeur des embruns. La brise iodée me piqua les joues. Je posai un pied tremblant sur la terre ferme, quand des éclats de voix me firent relever les yeux vers un groupe de personnes qui exposait une banderole.

— Bienvenue ! crièrent-ils tous en cœur, en applaudissant.

Une nouvelle fois, je fus surprise de l'accueil réservé. La promiscuité avait certainement d'autres effets que ce que je m'étais imaginé...

Avec son bandeau fleuri noué au-dessus de son bonnet, Marie me décocha un large sourire. Elle rayonnait. Nous nous laissâmes guider à travers un rite qui semblait traditionnel. Chaque passage du *Mar Duf* rythmait la vie sur l'île, et j'en découvris l'organisation bien huilée. Les anciens se chargeaient de l'accueil et de la transmission. L'organisation du travail et des missions reposait sur la passation des consignes, du savoir et de l'expérience de tous.

Un homme se planta devant nous avec un sourire à damner un saint. Marie me balança un coup de coude dans les côtes qui me coupa la respiration. Je lui renvoyai un regard flamboyant qui l'intima de se taire. Elle pouffa de rire.

— Bonjour, je suis Damien. Chef du district pour ma dernière journée. Elle ne sera pas des moindres puisque le travail de passation est l'une des missions les plus importantes, déclara-t-il avec fierté et peut-être une pointe de chagrin. Je vais commencer par vous faire visiter la base, et lorsque chacun saura se repérer, je vous dirigerai vers les personnes dont vous prendrez le relai.

Marie affichait toujours son sourire niais. Je ne pus m'empêcher, à mon tour, de lui balancer un coup.

Je rentrai la tête dans mon col pour me protéger du vent glacial, et nous nous laissâmes guider à travers les divers bâtiments aux couleurs bigarrées de la base. Chacun avait son utilisation bien précise.

— Sur votre droite, en bleu, vous avez l'hôpital. Qui est le nouveau Doc ?

Rémi leva la main.

— Tu pourras revenir quand nous aurons fini le tour. C'est ton nouveau chez toi, opina-t-il.

Un peu plus loin nous découvrîmes le secteur « technique ». Il comportait de grands hangars qui abritaient de nombreux engins et matériaux, ainsi qu'un magasin de fournitures diverses.

Comme un groupe de scouts égarés, nous courûmes derrière le chef pour découvrir nos futurs logements situés dans un immeuble zébré de jaune et orangé sur deux étages, qui comportait de nombreuses fenêtres. Je constatai que la moitié d'entre elles donnaient sur la mer.

— Elles sont attribuées au hasard, précisa Damien en levant les mains pour se soustraire à une question qui pourrait poindre. Delphine, note cette remarque pour l'année prochaine, elle te sera bien utile.

— Ils la font tous ! chuchota Marie qui semblait revivre chaque étape à l'identique.

— Voici le bureau de communication radio. Ici, c'est le royaume du technicien télécom et du gérant postal.

Damien chercha des yeux le préposé au courrier. Jonathan entra alors en scène. Voilà qu'il recommençait. Même si je n'étais plus à lui tordre le cou, qu'est-ce qu'il était agaçant !

— Nous finissons par votre bâtiment référence le temps que vous resterez : la VieCom. C'est le petit nom affectueux donné à la salle commune.

J'avais enchaîné les visites de terrain, des locaux, des états des lieux sans jamais aborder l'objet de ma mission. Cela commençait à me miner, mais je le gardai pour moi. Après avoir patienté jusque-là,

je pouvais encore bien attendre de nous installer dans nos chambres.

— Avec un pincement au cœur, je transmets les rênes du district après une année riche en découvertes et en souvenirs qui resteront à jamais gravés en moi. Je vous laisse aux mains de votre nouvelle cheffe de district, Delphine Petitpas.

Les yeux embués des hommes et des femmes autour de nous témoignaient de l'émotion de cette cérémonie de passation des missions. Les applaudissements sonnaient les adieux de l'ancien dirigeant de la base et accueillaient comme il se devait notre mission.

Une jeune femme à la tenue aussi bariolée que celle de Marie distribua des coupes de champagne pour trinquer à cette transmission symbolique. Alors que tous se laissaient gagner par la nostalgie d'un départ proche ou l'excitation d'une nouvelle aventure, je restai coite. Je portai un toast avec un sourire figé aux lèvres.

— Ça n'a pas l'air d'aller, s'enquit mon assistante.

— Tout dépend de quel angle on voit les choses, soufflai-je.

Marie me dévisagea pour comprendre où je voulais en venir. Je haussai les épaules.

— Oui, tu ne trouves pas étrange que nous soyons les seules à ne pas vraiment comprendre pourquoi nous sommes là ?

— C'est vrai que ça paraît un peu étrange...

— Un peu ? m'énervai-je. Personne n'a entendu parler de notre mission, de son intérêt ou de notre venue à toutes les deux et nul ne semble même au courant de morts suspectes d'éléphants de mer ou autres mammifères marins.

— Ne t'inquiète pas trop. Nous verrons bien dans les prochains jours. Tu sais cette base est connue mondialement pour ses différentes recherches. Des programmes scientifiques sont organisés du monde entier. Chacun ne peut pas avoir connaissance de tous les projets de recherche.

— Oui... Tu as peut-être raison, concédai-je enfin.

— Hey ! Salut les filles, nous héla Jonathan. Venez avec nous. Les cuistots se sont déchirés !

Je n'en revenais pas. J'avais pourtant bien affaire à la même personne. L'officier prétentieux avait mis de l'eau dans son vin depuis l'épisode de l'accident de Marie. Dire qu'il avait changé paraissait un peu poussé, mais en tout cas son arrogance avait perdu en intensité.

Heureusement pour lui, sinon je l'aurais transformé en misérable gobelin.

Les verres tintaient, les couverts s'entrechoquaient et les rires fusaient. Entre deux rires de gorge, j'essayai d'engager la conversation.

— Excuse-moi, criai-je à destination de mon voisin de table. Saurais-tu qui peut me renseigner sur l'activité dans la Baie du Marin ?

— Ça dépend. T'entends quoi par « l'activité » ?

— Les éléphants de mer, les phoques... Je cherche à obtenir des infos, finis-je en avalant une bouchée d'un succulent gâteau.

— Tu peux peut-être voir avec Roy, le gars là-bas, dit-il en me pointant du doigt un homme à l'apparence d'un bucheron.

Je plissai les yeux pour le détailler, puis il me précisa.

— Il est ornithologue. Il étudiait les skuas et les pétrels sur le site. Il part après-demain, mais je pense qu'il sera ravi de te renseigner. Il a l'air d'un ours, mais il est sympa.

Comme je commençais à le craindre, le fameux Roy ne me fut d'aucune utilité, mis à part de m'indiquer le chemin à pied de la baie. Vingt minutes de marche me ferait le plus grand bien et cela dès le lendemain. J'avais besoin de donner un sens à ma présence sur cette île et m'ôter cette étrange angoisse qui grandissait en moi à mesure des déconvenues.

Pour l'heure, je tombais de sommeil. Je saluai de la tête les quelques personnes que je croisai du regard et je m'éclipsai sans demander mon reste. Le bâtiment abritant les chambres se situait juste à côté la VieCom. Comme je le présageais, il était désert, tout le monde participant à la soirée de passage. Lorsque je pénétrai dans le couloir, le silence qui y régnait contrastait avec l'animation excessive que je quittais. Intérieurement, j'espérais que cette agitation se tarirait au départ des hivernants de la mission 57. Dans deux jours, le *Marion Dufresne* repartirait en nous laissant un peu de calme. Enfin, je l'espérais...

La clé extraite de mes poches encombrées, je m'arrêtai net.

— Qu'est-ce que tu fais là, Connor ? aboyai-je les sourcils froncés tandis qu'il sortait de ma chambre.

— Euh... Rien, bégaya-t-il en lorgnant des deux côtés du couloir. Je me suis trompé de chambre. Je n'ai pas encore l'habitude.

Je m'écartai du passage non sans le toiser d'un regard sévère.

Une fois dans ma chambre, je détaillai mes affaires avec suspicion. Pourtant, rien ne semblait avoir bougé.

Le lendemain, j'étais emplie d'un sentiment de détermination, et parée comme pour affronter le blizzard soufflant sur la banquise de la Terre Adélie. Marie pouffa de rire lorsqu'elle me vit accoutrée de mon bonnet et d'une combinaison technique pour le froid.

— Tu vas où comme ça ?

— Dois-je te rappeler que nous sommes ici pour une mission bien particulière ? Nous n'avons encore rien découvert de concret justifiant notre présence. Alors il est grand temps d'aller tirer ça au clair. Je veux comprendre pourquoi nous sommes là !

— O.K., donne-moi cinq minutes, je vais me changer. Au fait, une bonne parka devrait suffire.

Je maugréai. J'avais lu quelque part que nous pouvions subir les quatre saisons en l'espace d'une seule journée. Je préférais prévoir et faire mon expérience par moi-même.

Roy n'avait pas menti. Après vingt minutes de marche, nous arrivâmes dans la baie. Mon assistante se remémorait chaque détail de son passage sur l'île. Cela nous donnait l'avantage de gagner en indépendance d'autant que personne ne nous aurait accompagnées ce matin, puisque le bateau repartait cet après-midi même. Autre aspect non négligeable, cela gommait un peu mes appréhensions. Certes je n'avais plus d'horribles moyens de transport à emprunter, mais pour autant, un moment d'adaptation m'était nécessaire dans ce nouvel environnement dont je ne connaissais pas encore les rouages.

Les effluves de poisson pourri nous guidaient. Je restais persuadée que les quelques panneaux ou le tracé du chemin qui semblait emprunté régulièrement, n'étaient pas utiles. De loin j'entendis un bruit monstre. J'arrêtai net ma progression quand je découvris de visu l'immense plage recouverte d'animaux. La bouche entrouverte, je me tournai vers Marie.

— Nom d'un gobelin ! Mais combien sont-ils ? Tous les manchots et les éléphants de mer de la planète sont-ils réunis ici ?

— Oh non, mais c'est une très belle manchotière. C'est pour ça que ce lieu est bien connu des scientifiques. Néanmoins, ce n'est pas ici

que nous trouverons la plus grande concentration d'éléphants de mer de l'île. La Baie Américaine serait plus appropriée, mais pour quelques premiers repérages, ici nous avons l'avantage de la proximité.

Nous avançâmes le plus près possible de la plage. J'étais abasourdie. J'avais l'impression de me trouver sur le plus grand marché au poisson du monde. À leur couleur particulière et leur duvet, je repérai une vague de poussins. Ils étaient rassemblés en crèche pour augmenter leurs chances de survie, et diminuer les risques encourus liés aux prédateurs et au froid.

Marie me signala un point d'observation. J'acquiesçai et la rejoignis. Je ne pus m'empêcher de fourrer mon nez dans le creux de ma manche : l'odeur était infecte. J'espérais que j'allais m'y habituer... Un peu plus en hauteur, je sortis ma paire de jumelles et la braquai sur les animaux. Manchots royaux et éléphants de mer se partageaient l'espace, surveillés de près par les pétrels qui survolaient la plage à la recherche de quelques miettes de repas.

— Tu vois quelque chose ? interrogeai-je.

— Attends je regarde.

Marie concentrée balayait à son tour l'espace de ses jumelles à la recherche d'un petit détail.

— Je m'inquiète, je me demande vraiment s'il y avait une raison à notre présence...

— Ne parle pas trop vite... Je crois que j'ai quelque chose.

— Où ça ?

Elle décolla sa tête des lentilles pour m'indiquer des taches plus claires dans la nuée de manchots.

— Ah ça y est, je les vois ! Oui, j'en vois deux... non trois. Penses-tu qu'ils sont morts ?

— Je ne sais pas... Par contre, as-tu vu cet éléphant de mer là-bas ? me pointa-t-elle du doigt.

Je reposai mes yeux dans la direction indiquée. L'animal ne bougeait pas et il paraissait évident que sa couleur ne présageait rien de bon.

— Humm... bredouillai-je en fronçant les sourcils.

— L'épidémie n'aurait touché que les éléphants de mer ?

— On dirait bien... À la base, nous sommes là que pour ces animaux. En aucun cas Monsieur Thomas ne m'avait parlé d'autres espèces.

— Et ta mère, elle étudiait quoi ?

— Les éléphants de mer, décrétai-je le visage rembruni.

— En tout cas une chose est sûre, c'est que si ce qui se passe touchait plusieurs espèces, nous aurions plus de mal à en déterminer la cause.

— J'ai besoin des recherches de ma mère ! décrétai-je à brûle-

pourpoint.

— Effectivement, cela nous permettrait de faire des comparaisons au moins sur une espèce.

Marie me balança un coup de coude.

— Maintenant que tu as la preuve que nous ne sommes pas là pour rien, chose que je n'aurais pu imaginer, d'ailleurs... Il est temps de remonter. Le *Mar Duf* lève l'ancre dans quelques heures. J'entends déjà l'hélico qui fait ses rotations, ils ont sûrement besoin de main d'œuvre.

J'acquiesçai sans prononcer un mot, et la suivis non sans jeter un dernier coup d'œil sur la marée d'animaux.

Maintenant démarraient les investigations. En ce lundi 9 novembre, nous venions de trouver la preuve de l'intérêt de notre expédition.

T andis que j'imaginai que le départ de la mission 57 nous soulagerait de ce trop-plein d'agitation, je commençai à ressentir le poids d'une angoisse sur le cœur. Les plus gros chargements étaient déjà embarqués dans le navire qui patientait toujours à l'embouchure de la baie. Chacun aidait comme il le pouvait les derniers retardataires à convoyer leurs sacs jusqu'à la plateforme de l'hélico.

Peu concernée dans un premier temps, j'avancai près de la porte du bâtiment des chambres, et saisis un sac à la portée de mes capacités. Marie en fit de même derrière moi. Sans piper mot, nous les transportâmes jusqu'au lieu d'embarquement. Roy, qui m'avait fourni quelques renseignements trois jours plus tôt, nous remercia d'un simple hochement de tête. L'expression de son visage figé en disait long sur son ressenti au moment de quitter l'endroit qui avait été sa maison durant toute une année. Une expérience aussi insolite devait laisser des traces indélébiles dans les souvenirs d'une personne. À l'aube de mon séjour, et malgré mes craintes exacerbées, je fus certaine que je ne pourrais jamais oublier mon passage dans ce sanctuaire de biodiversité, perdu à l'extrémité inférieure du globe. Quel serait mon ressenti d'ici trois mois ? Quand je considérais la longue durée de mon séjour, en réalité elle paraissait même inférieure à celle de bien d'autres missions scientifiques. La plupart se déroulaient sur une année complète. Je saluais la logique d'une observation sur les quatre saisons. Monsieur Thomas n'avait peut-être pas jugé nécessaire de la prolonger d'autant...

Pour l'heure, le départ des précédents hivernants laisserait de toute évidence un grand vide. Le flot des conversations au plus bas, le silence prit le pas sur la joie qui planait à notre arrivée. Ces quelques jours de partage d'expérience avaient été très enrichissants pour la plupart d'entre eux.

Avant de monter à bord de l'oiseau à hélice, Damien fit le tour de toute l'équipe présente pour le départ. En dépit des remous d'air provoqués par les énormes pales de l'engin, il gratifia chacun d'une accolade. Les dents serrées, je réprimai la boule qui se formait au fond

de ma gorge. Pourquoi me sentais-je aussi perplexe ? Nous repartirions dès la prochaine rotation. Lorsqu'il claqua enfin la porte de l'engin, nous agitâmes nos mains jusqu'à perte de vue. Le bruit assourdissant des turbines s'éloignait en laissant place à une vague silencieuse ô combien perturbante. Les cheveux encore virevoltants, je jetai un coup d'œil à mon amie dont les lèvres restaient scellées. Elle plissa les yeux en guise de sourire qui se voulait probablement rassurant. Néanmoins, ce départ laissait un vide abyssal autour de nous. Sans échanger un mot, nous repartîmes bras ballants en direction des bâtiments de la base.

De retour le lendemain dans la Baie du Marin, mon cœur battait

la chamade à l'approche des animaux. Encore cette trouille qui me collait à la peau. La taille de certains éléphants de mer devait bien avoisiner les six mètres, et leur proximité me stressait un peu. Pourtant, nous n'avions guère le choix ; faire des prélèvements sur les cadavres échoués sur la plage était la première étape pour nos recherches des causes de ces morts subites.

Munies de longues perches, Marie et moi abordions l'une des plus grandes manchotières au monde telles des prédatrices humaines, et cela peu après le sevrage des jeunes manchots de l'année.

— Tu es sûre que nous n'aurions pas dû appeler quelqu'un pour nous aider, s'enquit Marie avec un visage empreint de scepticisme quant à mon projet.

— Si un énorme mâle traîne dans le coin, nous attendrons qu'il s'éloigne ou bien nous ferons un relevé sur un autre cadavre.

Marie produisit un hochement de tête pour convenir que la prudence resterait de mise.

La cacophonie de la colonie de manchots royaux semblable à des moteurs à turbine peinant au démarrage, mêlés aux cris aigus des volatiles marins, était abrutissante.

Nous descendîmes la large passerelle de béton, atroce saignée dans ce paysage virginal qui marquait le lieu de l'empreinte des hommes. Arrivée à mi-chemin, mon assistante enjamba le muret de béton qui délimitait de part et d'autre les nappes d'animaux, à hauteur des corps repérés la veille. Une fois de l'autre côté, elle me débarrassa de mon sac à dos empli du matériel nécessaire aux recueils d'échantillons, pour que je puisse la rejoindre à mon tour. Dès lors que je posai un pied sur le rebord, une énorme bourrasque me balaya de côté, et me fit vaciller. Il ne fallait jamais relâcher sa vigilance avec de telles conditions climatiques. Traversée d'une onde de froid, j'enfonçai mon bonnet sur ma tête pour placer mes oreilles à l'abri de ces coups de vent imprévisibles, et remontai la fermeture de ma parka. Après avoir déchargé Marie d'une partie du matériel, nous nous engageâmes sur la

plage, munies de nos perches pour éloigner un individu trop avenant en cas de besoin. Les manchots royaux quant à eux s'écartèrent naturellement sur notre passage.

— C'est magnifique ! s'époumona Marie pour se faire entendre à travers le brouhaha ambiant.

— C'est aussi splendide que l'odeur est insupportable ! rétorquai-je avec une moue écœurée.

— Tu verras, après quelques semaines tu te feras à l'odeur.

— J'en doute, ris-je de bon cœur.

À l'instar des rochers échoués ci et là sur la plage, quelques otaries se doraient la pilule. Notre passage ne les fit même pas ouvrir un œil. Leur comportement me rassura autant pour notre sécurité que pour éviter de perturber l'écosystème animal dans lequel nous ne devrions pas intervenir. Cela dit, je me dédouanais de cette intrusion en considérant sa cause.

— Regarde, m'interpella Marie, en m'attrapant le bras. Il y en a un là-bas.

Nous obliquâmes dans la direction tandis qu'une nouvelle bourrasque nous bouscula. À ma droite un groupe de poussins manchots se resserrèrent les uns contre les autres pour se protéger. Leur duvet marron s'agitait en formant des farandoles avec leurs plumes qui paraissaient inadaptées à l'environnement humide.

— À vue d'œil, le corps du mammifère marin ne doit pas mesurer beaucoup plus de deux mètres. Il s'agit d'une petite femelle, conclus-je.

Je survolai la plage du regard à la recherche d'un pacha, un mâle pouvant atteindre aisément cinq à six mètres pour les plus opulents. Plus loin sur ma droite, je distinguai alors une silhouette bien plus imposante entourée d'une dizaine de femelles. En fin de compte, ce surnom lui seyait à merveille. Il releva la tête et fit apparaître son profil. Son allure massive et la forme de trompe à l'extrémité de son museau me confirma mes suppositions.

— Les gros mâles sont de l'autre côté, indiquai-je à ma collaboratrice. Nous devrions être tranquilles.

Plus nous approchâmes et plus l'odeur pestilentielle me prenait aux tripes. Mon visage tordu de dégoût, je bloquai ma respiration pour limiter les haut-le-cœur que me provoquait l'odeur de putréfaction mélangée à celle de poisson pourri. Nom d'un gobelin ! C'était infect, et je semblais définitivement la seule à être affectée de ces effluves nauséabondes.

Excédée, je laissai monter en moi les picotements caractéristiques de ma magie. La pulpe de mon index incandescente, je la frottai avec discrétion sur le bout de mon nez. Quelques secondes plus tard, les commissures de ma bouche remontèrent grâce au soulagement que me

procura cette protection olfactive.

Une autre femelle se prélassait près du corps inerte à l'aspect verdâtre. À notre approche, l'animal se cambra. Nous reculâmes d'un pas, surprises par les cris inattendus de l'éléphant de mer. Il émit une série de longs sons étranges et rythmés, prenant par moments des allures de croassements graves et gras. Cette femelle néanmoins pas moins impressionnante nous mettait en garde. Notre intrusion dans son cercle rapproché ne lui plaisait guère.

— Méfie-toi, me prévint Marie en me retenant par le bras.

Par précaution, elle tendit sa perche en direction de l'animal pour le garder éloigné. Son geste n'eut pas l'effet escompté puisque les mises en garde de la femelle s'intensifièrent. Des menaces efficaces puisque nous fûmes obligées d'obtempérer et reculer.

— Mieux vaut contourner la zone en espérant que cette charmante demoiselle ne s'en offusque pas, me proposa Marie.

De l'autre côté, j'approchai, cette fois, avec plus de précautions. Rester accroupie pour me faire discrète s'avéra une meilleure option, car l'éléphant de garde sembla se rendormir paisiblement.

Marie extrayait de sa sacoche un scalpel ainsi qu'un contenant stérile pour recueillir l'échantillon. De mon côté, j'enfilai des gants en plastique aussi bien pour garantir la qualité de mes prélèvements que pour moi-même.

Malgré ma protection contre les odeurs, par toutes les sorcières, disséquer une charogne en décomposition n'était pas la tâche la plus agréable à faire !

— Dépêche-toi, je n'en peux plus ! s'impatienta Marie en gesticulant dans mon dos. Toi qui étais gênée par les odeurs dès notre arrivée, j'avoue que je n'avais encore jamais vu personne s'acclimater aussi vite ! Hope, tu m'épates, mais je t'en supplie, grouille-toi ou je rends mon petit déjeuner d'ici peu.

— C'est bon, j'ai presque fini. J'ai prélevé une partie de la couche superficielle de l'épiderme, de la chair profonde, et je crois que j'ai une partie du contenu de son estomac. Son analyse révélera rapidement s'il peut s'agir de l'ingestion d'un produit toxique.

Tandis que je refermai mon sac, je distinguai une silhouette humaine qui s'éloignait sur l'allée en béton. Marie suivit mon regard et s'enquit :

— Ce n'est pas Connor qui s'éloigne ?

— Moi je dirais plutôt qu'il s'agit de Bob...

Dès notre repas englouti, nous quittâmes la VieCom dont

l'ambiance différait du tout au tout depuis la veille. L'exaltation provoquée par la présence du bateau, les arrivées et les départs, retomba comme un soufflé dès son retour en mer. Les affres liées à la prise de conscience de l'isolement, et du caractère inéluctable de notre exil dissipées, le climat se voulait désormais studieux, chacun ayant dans l'optique de s'acclimater à son nouvel univers et ses nouvelles fonctions au plus vite.

— Ça fait bizarre, tu ne trouves pas ? je sondai l'avis de mon assistante.

Elle balaya l'air du plat de la main comme pour minimiser ma remarque.

— Les changements de mission se déroulent toujours comme ça. À l'arrivée, c'est l'euphorie totale pour des raisons différentes pour chacun, et puis au départ du *Mar Duf*, plus rien. Tous ressentent un vide pendant quelques jours, car ils prennent aussi conscience que nous sommes maintenant seuls au monde. Ça va leur passer. Tu verras dans deux, trois jours, la VieCom sera déjà beaucoup plus animée. Ne t'inquiète pas.

J'opinaï du chef en songeant à l'analyse très rationnelle de Marie.

— J'admire ta sagesse ! lui balançai-je de but en blanc.

Étonnée, elle arquait un sourcil pour m'inviter à approfondir mes pensées.

— Oui, sous tes airs allègres, tu possèdes tant de ressources. J'apprécie la qualité de tes réflexions. Tu prends la vie comme elle vient, et tu arrives toujours à voir le bon côté des choses. Comme dit ta tante, tu pètes la gueule au temps... J'envie cette légèreté. Pour moi, lâcher prise est extrêmement difficile, alors tu égaies mon quotidien.

Mes paroles lui déclenchèrent un immense sourire. Elle passa son bras sur mes épaules pour m'attirer à elle et y posa la tête.

— Je suis heureuse que ta tante t'ait recommandée à moi, souris-je en apposant à mon tour ma joue sur son turban coloré.

— Allez, direction le labo avant que tu me fasses pleurer !

Bras dessus, bras dessous, nous bifurquâmes vers nos logements, le sourire aux lèvres. Les locaux des laboratoires scientifiques se trouvaient dans le prolongement de ce bâtiment aux couleurs de feu.

Avant le repas, j'avais pris soin d'y déposer nos prélèvements, et de bien refermer à clé notre local attitré. Je sortis mon trousseau de ma poche, et ouvris la porte de mon antre. Mon labo paraissait certes tout petit, mais il comportait tout le nécessaire pour mener à bien mes recherches. À notre arrivée, nous y avions installé le matériel que M. Thomas m'avait autorisé à apporter. Des tables bordaient chaque mur de la pièce. Ainsi s'y succédaient deux ordinateurs, un microscope, un petit réfrigérateur pour la conservation des échantillons, un stérilisateur, un chromatographe et autres machines nécessaires aux analyses de compositions. Pour finir nous avons rempli une petite armoire de toutes les fournitures consommables. Malgré la modeste surface de cette pièce, elle était l'espace de travail le plus sensationnel que j'avais jamais eu, car tout un pan était agrémenté d'une double fenêtre coulissante avec une vue époustouflante sur la mer. Je ne pus éviter la comparaison avec mon laboratoire de Glasgow.

Sans concertation, Marie et moi accordâmes de concert nos gestes assurés pour lancer les analyses. Il me tardait d'obtenir les résultats de nos prélèvements.

— Tu as déjà une idée de ce que nous allons trouver ? s'enquit Marie.

Avec une grimace empreinte de toute l'indécision à laquelle je faisais face, je répondis d'un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas... Tout d'abord, il me semble improbable que les recherches de ma mère dix ans plus tôt n'aient rien donné. Je me rappelle très bien sa manière de travailler, et penser qu'elle n'ait rien découvert m'est impossible. Si seulement on avait pu récupérer son travail !

— Oui, je te l'accorde ! Il nous aurait permis de comparer nos données.

Puis elle se tourna franchement dans ma direction.

— Tu crois donc que la cause de ces morts ne sera pas si évidente que ça à trouver...

J'acquiesçai.

— Je te laisse le soin de finir de lancer la machine. Moi je vais consulter ma boîte mail pour voir si Monsieur Thomas aurait donné de ses nouvelles, soupirai-je.

Les notifications sonores à l'ouverture de ma boîte de réception m'indiquèrent l'arrivée de douze nouveaux messages. Aussitôt, je supprimai tous ceux d'origine commerciale pour y voir plus clair. Quand je découvris les autres expéditeurs, un sourire s'afficha sur mon

visage. Huit messages d'Abigaïl Miller et deux de John Williams. Autant dire que les deux allaient de pair. Pour le moment occupée, je décidai de réserver leurs ouvertures pour plus tard, mais rédigeai un mail express afin de rassurer les troupes.

A *Abigaïl M. et John W. :*

Tout va bien ici, je démarre mes recherches, je vous appelle juste après. Je vous aime.

Faites une caresse à Igmarr pour moi.

Après réflexion, dans la foulée, je cliquai sur l'icône nouveau message, et en adressai un second.

A *Alexandre T. :*

Cher M. Thomas,

J'avoue être surprise par votre silence. J'avais cru comprendre l'importance de cette mission, mais depuis l'embarquement sur le Marion Dufresne, je n'ai plus de vos nouvelles. Je vous informe néanmoins que mon assistante et moi-même avons débuté nos recherches. Afin de les faciliter, je reviens vers vous pour obtenir la copie des recherches de ma mère. Je suis persuadée qu'elle avait gardé trace de quelque chose avant son décès, et je vous saurais gré de me les transmettre au plus vite. Ces données sont capitales pour rendre des conclusions les plus fiables possibles. En espérant vous lire au plus vite.

Je vous prie d'agréer mes salutations,

Hope Miller,

Docteur en éthologie.

— **C'**est prêt, tu peux lancer le logiciel, me confirma Marie.

— Déjà ! Tu es la meilleure assistante que j'aie jamais eue. Tu maîtrises l'utilisation de toutes les machines, tu es rapide, tu connais le terrain parfaitement, je ne pouvais pas rêver mieux, énumérai-je en activant l'application.

Comme le programme moulinait encore, Marie vint caler ses avant-bras sur mes épaules. Nous scrutâmes l'écran dans l'attente de la liste des compositions.

— Alors, on parie ? Moi, je pencherais pour un empoisonnement... pollution aquatique ou quelque chose dans le genre...

— Je ne suis pas sûre, dans ce cas, il y aurait plus de décès. À moins que l'origine soit concentrée à un endroit précis...

— Ça y est !

L'excitation à son comble, nous arrachâmes la feuille de résultats dès sa sortie de l'imprimante. Agrippées chacune d'un côté, nous passâmes en revue toute la liste. À la fin de sa lecture, nos bouches s'entrouvrirent en même temps.

— Nom d'un gobelin !

— Attends, il manque une feuille, là ?

Je secouai la tête de droite à gauche.

— Non, j'ai vérifié le nombre...

— Mais alors... ça veut dire que...

— Cet animal n'avait dans son corps plus aucune goutte de sang !
finis-je.

— Mais même en cas d'hémorragie, c'est impossible !

Les battements de mon cœur s'accélérent tout à coup tandis que je réalisais l'impensable.

Le soir-même nous étions toutes deux attablées et accablées. Des groupes de discussions animées s'élevaient de toutes parts, ce qui corroborait les dires de Marie. Pourtant, ce soir j'étais bien incapable de sourire. La découverte du motif de la mort de l'animal autopsié tournait en boucle dans ma tête depuis l'après-midi.

— À moins que nous ayons un vampire présent sur l'île de la Possession, je ne vois vraiment pas comment tout cela est possible, soupira Marie.

— Nous avons pourtant refait les tests à trois reprises...

L'officier Jonathan fit irruption non loin, les mains chargées d'un plateau, il scrutait les tables à la recherche d'un groupe dans lequel s'incruster. Mon instinct m'encouragea à recroqueviller ma tête dans mes épaules tandis que ma voisine devant moi le héla sans se poser de question. Je grognai. De mon côté, je n'étais peut-être pas fort sociable, mais mon assistante quant à elle l'était définitivement trop ! Impossible d'évoquer le sujet qui nous préoccupait devant lui.

— Hey ! Ça va les filles ? Vous en faites des têtes !

Mon visage s'assombrit, hors de question de lui donner du grain à moudre.

— Si tu savais ce qu'on a découvert ! lui balança Marie sans crier gare, d'une manière tout à fait naturelle.

Ma magie me parcourut comme une décharge électrique. Avait-elle perdu la tête ? Lâcher une telle bombe, surtout devant lui ! Si je n'intervenais pas, dans peu de temps, toute la base serait au courant, avant même d'avoir pu tirer des conclusions.

Aussitôt, je m'immisçai dans la conversation ainsi lancée pour en reprendre le contrôle. Une personne dans la confidence était déjà bien assez, aussi je coupai la parole de mon amie qui s'apprêtait à livrer sa version sans aucun filtre.

— Es-tu capable de garder pour toi ce que nous allons te révéler, m'enquis-je en observant de manière torve mon assistante à la langue bien pendue.

Je vissai mon regard aux yeux translucides du militaire. Il les plissa

alors comme absorbé par d'intenses réflexions.

— Que se passe-t-il ? lâcha-t-il avec un sérieux soudain.

Surprise de son attitude pour une fois raisonnable, je me penchai vers lui pour préserver un peu de confidentialité.

— Paul Walker ne serait pas mort ? annonça-t-il, les sourcils froncés doublés d'un doigt posé sur le menton.

— Qui ça ?!

Ma voisine de devant se bidonna sur ses paroles.

— Quoi ?! m'énervai-je. Je ne vois pas ce qui est drôle !

— Tu ne sais pas qui est Paul Walker ?

— C'est un acteur de *Fast and Furious*, s'indigna Jonathan avec les paumes orientées vers le ciel et un visage qui affichait toute l'horreur de mon ignorance.

— Tu ne vois pas ma ressemblance avec Vin Diesel, renchérit l'officier en sortant une énorme chaîne agrémentée d'une lourde croix de sous ses vêtements. Paul était mon meilleur ami !

Cette fois Marie riait tellement, qu'elle avait les larmes aux yeux, et je dus attendre qu'elle reprenne contenance et son sérieux.

Incrédule, je dévisageai les deux énergumènes avec scepticisme. Étaient-ils suffisamment responsables ? Je commençais à en douter.

— C'est bon ? Vous avez fini ? m'agaçai-je. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte !

— Mais nous rendre compte de quoi ? s'arrêta soudain Jonathan.

— Nous avons découvert la cause de la mort des éléphants de mer, expliquai-je.

— D'accord, mais où est le problème ? essaya-t-il de comprendre. C'est plutôt une bonne chose après seulement trois jours de présence sur l'île.

— Ou pas !

L'humour avait définitivement déserté l'officier qui m'écouta cette fois avec attention.

— L'exsanguination, ça te parle ?

— C'est-à-dire ? m'interrogea-t-il en fronçant les sourcils.

— Ces animaux ont été vidés de leur sang, et quelqu'un ou quelque chose en est responsable alors que nous sommes tous bloqués ici pour les trois mois à venir !

« *Ce mercredi 11 novembre à onze heures à Alfred Faure, l'ensemble des membres de la mission 58 s'est rassemblé au mât des couleurs pour célébrer le cent-deuxième anniversaire de la signature de l'armistice de la Première Guerre mondiale*¹. »

P rès de l'hôpital, tous les officiers d'État présents sur la base étaient alignés en rang d'oignons face au drapeau français. J'observais la cérémonie parmi le groupe de scientifiques réunis pour assister à l'hommage. Vêtu de son treillis militaire et d'un béret couleur bordeaux, Jonathan hissait avec des gestes lents le pavillon sur un mât semblable à celui d'un voilier, scellé sur un socle polygonal en béton blanc. Il se tenait droit comme un I. Delphine Petitpas, la cheffe de district arborait son écharpe tricolore bleu blanc rouge et patientait de manière solennelle jusqu'à ce que le drapeau soit haut dans le ciel. Une bourrasque fit claquer le tissu comme pour donner le départ de son discours, aussi Rémi lui apporta un document qu'elle lissa entre ses doigts tout en se raclant la gorge.

— Je vais vous lire le message que le ministre des Armées nous a transmis pour l'occasion.

« *Huit millions de soldats combattirent sous les couleurs de notre drapeau. Aucun d'entre eux ne revint totalement indemne. Des centaines de milliers furent blessés dans leur chair et dans leur âme. Nous ne les oublions pas*.² »

Chacun d'entre nous, des militaires aux simples civils respecta une minute de silence. Pendant ce moment suspendu dans le temps, mes yeux divaguèrent sur Jonathan. Il n'avait pas bougé d'un poil. Son regard était dur, perdu dans l'horizon. De l'endroit où je me trouvais je crus même distinguer un voile brillant sur ses yeux. Était-il gagné par l'émotion ? Comment le souvenir d'évènements datant de plus d'un siècle pouvait l'émouvoir à ce point ? En tant qu'officier, ces usages cérémoniaux résonnaient peut-être plus fort en lui... Cela dit, l'attitude qu'il dégageait aujourd'hui tranchait avec son habituelle désinvolture.

Les premières notes de l'hymne national français résonnèrent en brisant le silence respectueux qui planait. Pourtant très attachée au *Flower of Scotland* de ma patrie, je fus émue par la résonnance des paroles du chant emblématique.

— Pour conclure cet hommage, je vous invite à partager un cocktail républicain que nous a gentiment préparé Bob, déclara Delphine pour clore la célébration solennelle.

Son annonce raviva aussitôt les conversations. Pour ma part, les notes de musique encore présentes à l'esprit, je gardai le silence jusqu'à mon entrée dans la pièce commune. Immédiatement j'y repérai Marie qui m'avait devancée. Malgré le contexte, elle n'avait pas omis sa tenue bariolée grâce à laquelle je la localisai au premier coup d'œil.

— Ah te voilà ! me dit-elle tandis qu'elle discutait déjà avec Jessica.

L'ornithologue reprit aussitôt le fil de son récit.

— Dès demain, nous allons débiter le comptage des pétrels. Cela fait plusieurs mois qu'il n'a pas été actualisé. Si je ne le faisais pas, je craindrais trop de fausser mes interprétations.

Sur ces mots, la jeune femme se tourna vers moi.

— Et toi Hope ? Où en es-tu ? Tes recherches se mettent en place ?

— Euh... Oui, je crois, bredouillai-je.

— C'est quoi la suite pour vous ?

Alors que mon assistante allait ouvrir la bouche, je la devançai et pris l'initiative de répondre avant elle. Hier soir, lors du repas, elle avait livré nos premières conclusions à l'homme le plus indélicat de la base.

— Nous ne sommes qu'aux prémices de nos recherches. La phase d'observations et d'analyse demeure toujours en vigueur. Nous allons juste changer d'endroit afin de vérifier et comparer nos données actuelles.

— Sage initiative effectivement. Je vois que nous sommes un groupe de scientifiques consciencieux, se satisfit-elle avec un large sourire.

Je soupirai avec discrétion en pensant que le débat était clos, or elle reprit :

— Et où allez-vous poursuivre ? Peut-être que je pourrais me joindre à vous si nous allons dans le même secteur.

Marie qui avait compris le motif de mon intervention me jeta un coup d'œil comme pour solliciter la permission de répondre à sa question. Je clignai des yeux en guise d'accord silencieux. Que les gens s'avéraient curieux ici ! Ou était-ce un excès de bienveillance ?

— Nous remontons sur la côte est de l'île pour nous rendre à La Petite Manchotière.

— Vous dormirez à la cabane de la Baie Américaine je suppose...

— Oui, c'est ça.

La déception marqua le visage de l'ornithologue qui visiblement ne nous accompagnerait pas sur cette partie de l'île.

— C'est une manip très réjouissante, déclara une voix masculine dans mon dos.

Je me crispai au timbre que je reconnus aussitôt.

— Effectivement, approuva Marie. J'y ai déjà séjourné quelques jours, et la présence de la cabane transforme totalement les conditions de vie sur place. C'est presque comme à la maison !

— Je pourrais vous accompagner... dit-il en se grattant le menton.

Hallucinant ! Il s'immisçait carrément dans la conversation.

— Non ! cinglai-je.

Jessica, Marie et Jonathan écarquillèrent les yeux de concert à la suite de ma réponse qui se révélait plus catégorique que prévu.

— Et pourquoi non ? s'offusqua-t-il.

Une joute visuelle s'engagea entre lui et moi. Ses yeux translucides plissés de colère par le refus péremptoire que j'avais émis me scrutaient avec intensité. Je ne le lâchai pas non plus. Ma mâchoire se contracta à mesure que la tension montait entre nous.

— Tout va bien, arbitra Marie qui avait perçu l'électrification grandissante, et en nous passant chacun un bras sur l'épaule. Il n'y a aucun mal à se rendre serviable.

— Serviable ? Lui ? Laisse-moi en douter !

— Et qu'est-ce que t'en sais Madame Je-sais-tout ? s'offusqua-t-il avec une moue de gamin.

— Oh ! Ce n'est pas fini oui ! Regardez-vous, on dirait deux ados qui se déchirent pour on ne sait quoi d'ailleurs ! Arrêtez vos enfantillages ; je vous rappelle que vous n'êtes qu'au début de notre vie commune, décréta mon assistante.

— Elle a raison, rajouta Jessica pour lui prêter main-forte.

Et la solidarité féminine ? En France, les femmes ne devaient pas connaître cette notion. Néanmoins, elles n'avaient pas totalement tort. Cette prise de conscience me fit redescendre un tant soit peu.

— Et puis, Hope, avoue qu'une paire de bras supplémentaire dans nos missions est toujours bon à prendre, renchérit l'ornithologue.

Avec dépit, je jetai un regard en coin à l'officier dont les commissures des lèvres s'étirèrent comme s'il savourait déjà sa victoire. Il ne manquait plus que ça !

— Prépare ton sac, nous partons demain, mais je te préviens, l'avertis-je avec l'index pointé sur son torse. Un mot de travers et tu rentres !

— À vos ordres M'dame ! claqua-t-il avec un salut militaire.

Comment allais-je supporter ce gobelin deux jours entiers ? Si au moins il n'ouvrait pas la bouche...

Le lendemain après-midi, nous partîmes avec nos énormes sacs

vissés sur le dos, dans un silence sépulcral. Ou presque...

— Pensez-vous que l'on fera les mêmes constats que sur les premiers relevés ? interrogea Marie dès lors que nous fûmes un peu éloignés de la base.

— Vous allez peut-être dire que ça ne me regarde pas, mais une chose est sûre, c'est que vos résultats sont assez intrigants pour étendre vos recherches.

— Mouais, t'as raison. Mieux vaut vérifier en étendant notre périmètre. Ça va Hope ? On ne t'entend pas.

— Oui, oui, ça va... soufflai-je.

Nous avions quitté la base depuis une dizaine de minutes. Soit dix minutes de marche avec d'énormes chaussures pourtant prévues à cet effet, et un sac à dos chargé à bloc pour deux jours de mes affaires personnelles et de matériel scientifique nécessaire à notre mission. Avancer sur ces terres volcaniques me mettait déjà en peine, et Jonathan et Marie me distançaient d'une bonne dizaine de mètres. Comme à mon habitude, je me retrouvais à la traine. L'embonpoint accumulé par les excès de lait de poule de ma grand-mère devenait bien handicapant. Si l'officier s'en rendait compte, je ne tarderais pas à être victime de ses railleries. Aussi, avec une petite pointe de remords, et malgré les mises en garde répétées de John, j'usai quand même de ma magie afin de compenser ma faiblesse physique. Depuis ces dernières semaines, je pouvais même dire que j'en abusais. Étais-je vraiment incapable de me débrouiller sans l'utilisation de mes pouvoirs ? La réponse évidente à cette interrogation me frustrait. Si seulement j'avais pu être aussi forte que ma mère...

Le chemin sur lequel nous évoluâmes était parsemé de rochers échoués dans un paysage rabougri de toundra. Il m'évoquait les panoramas irlandais du Connemara vus dans des reportages. Quoique les vents bien plus agressifs dans les Terres australes n'épargnaient vraiment aucun recoin de végétation. Ainsi, il était rare de rencontrer des massifs hauts de plus d'un mètre. La verdure se concentrait au ras

du sol, et prenait souvent une couleur brunâtre issue des maltraitements infligés alternativement par le vent, la neige, la pluie, les embruns iodés et les températures assez basses toute l'année.

Mes épaules désormais soulagées par mon action immorale, je rattrapai mes deux compères sans rien laisser paraître.

Sur notre droite, la cacophonie qui provenait de la Baie du Marin retentissait jusqu'à nos oreilles. J'y jetai un œil, songeuse.

— Tu penses à quoi ? m'interrompit Jonathan.

— Bien que ça ne te regarde en rien, comme Marie, je me demande si nous allons faire les mêmes constats.

— J'espère bien que nous allons le découvrir rapidement ! Mais tant que nous ne sommes pas certains des causes de ces carnages, je vous interdis d'œuvrer seules !

— Oui, mon capitaine, pouffa Marie.

— Et puis quoi encore ? ! Je te rappelle que je dirige mes recherches comme bon me semble.

— Quelle tête de mule ! conclut Jonathan en secouant la tête.

Sur ces mots, je trébuchai sur une pierre et manquai de me tordre la cheville. En dépit de ses dernières paroles, il me rattrapa de justesse et stoppa ma chute.

— Mais c'est que Monsieur serait devenu galant, ajoutai-je avec une mauvaise foi évidente.

— Pourquoi ? Tu doutais que ça puisse être le cas ? s'offusqua-t-il.

— Veux-tu que je te rafraîchisse la mémoire ? La remarque dégradante que tu m'as balancée lors de nos présentations dans la salle commune du bateau...

Il haussa les épaules pour marquer la futilité de sa remarque.

— Oh ça ! C'était pour rigoler. Tu me semblais un peu tendue de prime abord, alors j'ai pensé que ça te dériderait un peu.

— As-tu une petite amie ou une femme qui t'attend au retour ? je me renseignai.

— Non, hésita Jonathan en fronçant les sourcils. Pourquoi cette question ?

— Ça ne m'étonne pas, confirma Marie. Tu n'as aucun tact avec les femmes !

Enfin, Marie se ralliait à moi. L'officier Jonathan se renfroigna, et comprit certainement qu'en tant que seul individu masculin de notre trio, il ne trouverait probablement aucun soutien de l'une de nous. Sa mine de chien battu me déclencha néanmoins un sourire amusé que je pris soin de dissimuler. Toutefois, il avait peut-être raison, j'avais sûrement mal interprété ses premiers propos. Mon état de stress était à son comble à ce moment, et puis comment pouvais-je savoir que cet homme possédait un humour aussi douteux ? D'un regard en coin, je le scrutai à son insu. Il s'imposait par sa taille et sa carrure athlétique.

Son treillis militaire mettait ses attributs en valeurs, ses cheveux blonds étaient coupés très courts sur les côtés et la petite longueur laissée sur le dessus, désordonnée avec rigueur. Il avait belle allure l'officier aux yeux bleus diaphanes tant ils étaient clairs. Son visage était presque parfait avec son sourire franc orné de dents blanches, bien alignées. Mes yeux se posèrent sur sa main où un tatouage aux motifs circulaires descendait jusque sur la tranche de sa paume. Mon regard longea son bras pour constater que le motif remontait jusqu'à la base de son cou. Que cachait-il d'autre hormis ces marques indélébiles sur son corps ? Cet homme m'exaspérait par son comportement, mais je devais lui reconnaître certaines qualités. Il semblait se soucier d'autrui, car lorsque Marie s'était évanouie dans le *Mar Duf* lors de la tempête, il était immédiatement venu à son secours. Il ne devait donc pas être si mauvais... Aujourd'hui encore, sous ses airs de vouloir s'incruster, il nous mettait en garde des dangers. En conséquence, il n'était peut-être pas le rustre que je pensais, mais cela restait encore à prouver... Pour l'heure, il était hors de question que je concède quoi que ce soit !

Après les deux heures trente de marche, comme annoncé dans les ressources sur l'île, apparut une immense plage de sable noir. À la frontière entre l'étendue sablonneuse et la terre recouverte de verdure, nous aperçûmes le toit rouge de la cabane de la Baie Américaine. Un peu en contre-haut, je remarquai une coulée d'eau sinueuse qui fendait la plage en deux. Il s'agissait probablement de la rivière Moby Dick. Quel joli nom pour une rivière qui fut le témoin des exactions à l'encontre des phoques. D'ailleurs, je constatai encore la présence d'anciens vestiges d'un campement de phoquiens datant du 19^e siècle. Le blog officiel du district de Crozet était une vraie mine d'or pour qui voulait en apprendre davantage sur l'île de la Possession, d'où ma connaissance de certains événements historiques. Je ressentis une certaine humilité devant un paysage théâtre de tant d'atrocités envers l'espèce animale. Aussi j'espérai que notre présence rachèterait un tant soit peu les actions passées des hommes.

Avec respect, je fus la première à passer le seuil de la petite cabane. Une odeur de bois humide me saisit dès l'entrée dans la modeste pièce. Le bois était le principal matériau. Table, chaises, murs et plafond en étaient recouverts. Je repérai cinq lits. C'était déjà une bonne chose ; la perspective de ne pas dormir à même le sol me rassura. Tandis que Marie s'extasiait sur l'équipement sommaire de notre logement pour la nuit, je traversai la pièce en direction de la fenêtre dont la vue panoramique donnait sur la plage. Le sol grinça sous mes pas décidés. Notre spot s'avérait parfait, car de nombreux éléphants de mer se prélassaient juste sous notre fenêtre.

Le crépuscule annonça le début d'une nuit de surveillance.

Contrairement à la Baie du Marin non loin de la base, ici tous les individus semblaient indemnes. Je n'aperçus aucun cadavre de pachyderme marin. Pourtant, leur présence était plus réputée sur ce site que celui où nous avons trouvé les dépouilles des animaux asséchés.

Jonathan prenait notre mission à cœur, car il nous imposa la plus grande discrétion au grand dam de ma collaboratrice qui ne cessait de soupirer de mécontentement.

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas utiliser cette cuisinière, s'insurgea-t-elle. Si elle a été disposée ici, c'est que nous pouvons nous en servir !

— Et ça ne t'est pas venu à l'esprit que si nous allumons quoi que ce soit, nous risquons de nous faire repérer ? cingla-t-il. Peu importe ce que nous craignons, si nous nous éclairons ou faisons un feu, nous serons immédiatement vus. Je crois que je suis le spécialiste des missions de ce genre parmi nous trois, donc je vous conseille de m'écouter. Libre à vous ne pas suivre mes indications, auquel cas nous risquons au mieux de faire fuir l'individu, peu importe de quelle espèce...

Marie haussa les épaules et ajouta :

— De toute façon, je ne suis pas persuadée que nous rencontrions quelque chose ce soir. Enfin, nous ne sommes pas dans l'un de tes foutus films. C'est vraiment de l'esclavagisme ce que vous me faites vivre. Si j'avais su ! J'ai pas signé pour ça moi, bougonna-t-elle.

— Même si normalement, il n'a pas à intervenir, il a raison, appuyai-je. Fais un petit effort. Après une nuit à observer l'activité de l'estuaire, nous serons peut-être fixés. Enfin, je l'espère. Il ne restera plus que trois autres sites à explorer. Si nous ne trouvons rien sur aucun d'entre eux, nous saurons que tout se passe exclusivement près de la base.

— Depuis quand tu te rallies à Jonathan ? D'habitude vous êtes comme chien et chat, dit-elle en nous scrutant les yeux plissés.

Bien sûr, je ne répondis pas à son commentaire porté par la rancœur. Je l'ignorai tout en jetant un coup d'œil en coin à l'officier dont je croisai le regard. Gênée, je détournai aussitôt les yeux. Certes je n'avais pas réagi aux propos de Marie, mais lui non plus.

Derrière la vitre de la fenêtre, Jonathan installa une jumelle à vision nocturne. Je ne savais pas où il avait dégoté ça étant donné le travail pour lequel il avait été appelé sur le district. Bien plus calé que moi dans les missions de surveillance, je le laissai prendre la tête de l'opération. Tandis qu'il demeurait accroupi au-dessus d'un autre appareil, je distinguai une bosse à la forme étrange dans le bas de son dos au niveau de son passage de ceinture. Avec discrétion, je m'approchai un peu pour distinguer cette fois, la crosse d'un pistolet.

— Ne me dis pas que tu es armé, lui soufflai-je avec énervement afin que Marie ne l'entende pas.

Il plissa les yeux.

— Et avec quoi crois-tu que nous pourrions nous défendre en cas de besoin ?

— Mais que veux-tu qu'il nous arrive ! Nous ne sommes pas en mission d'infiltration, mais en mission scientifique !

— Parce que quand tu évoques un décès par exsanguination, tu parles toujours de phénomène naturel ?

— Bien sûr que non, mais les causes pourraient être multiples et nous ne pouvons rien écarter. Il peut peut-être s'agir d'un animal ou que sais-je...

— Laisse-moi en douter, de mon côté, je penche plutôt pour le « je ne sais quoi », et on n'est jamais trop prudent.

— Je te rappelle que tu es avec nous, car je n'ai pas eu le choix, grinçai-je. Hors de question que tu fasses n'importe quoi !

Dans quoi je m'étais embarquée ? Quand je pense qu'il y a encore quelques semaines, j'effectuais tranquillement des recherches sur les abeilles, bien à l'abri de mon labo à l'université de Glasgow. Nom d'un gobelin, si John et Abigaïl avaient la moindre idée de ce que je fabriquais en ce moment, ils appelleraient pour sûr les forces armées britanniques pour me sortir de ce mauvais pas. Ou bien non, Abigaïl remuerait ciel et terre pour venir me chercher par ses propres moyens. Rien n'arrêtait ma grand-mère quand il s'agissait de ma sécurité, et je restais persuadée que ce n'était pas dix-mille kilomètres qui la retiendraient. Elle userait même de sa magie aux yeux du monde pour arriver à ses fins.

— C'est quoi ce truc-là ? je demandai.

— Une caméra thermique.

— Ah oui, tu ne rigoles pas ! Nul doute que ce sera plus efficace que ma simple paire de jumelles et ma lampe de poche...

Nous avançâmes deux chaises devant la fenêtre afin de nous poster

avec plus de confort. Marie resta quant à elle sur l'un des lits. Dans l'obscurité, je ne distinguais plus que sa silhouette, mais son silence m'informait sur le fait qu'elle boudait. Ça lui passerait...

Jonathan déjà installé sur l'un des deux tabourets avait les yeux vissés à son appareil qui ressemblait à une énorme paire de jumelles. Avec discrétion, je pris place sur le siège près de lui. Notre soudaine proximité me troubla et un frisson me parcourut l'échine. Impossible de me décaler, car je sortais du cadre du bâti de la fenêtre. L'avait-il fait exprès ?

Je fixai mon regard droit devant. Malgré la pénombre, je distinguais l'écume des flots révélé par la Lune à demi voilée. L'enfermement dans la cabane me privait du doux son provoqué par les vagues, mais ce tableau irréel de ce banc de sable noir qui s'illuminait sur le passage des vagues qui léchaient la plage m'enchantait. De nombreuses taches sombres se dispersaient ici et là : les majestueux éléphants de mer demeuraient paisibles, endormis sur le sable à la couleur des pierres volcaniques.

Jonathan me tapota la jambe. Il activa une veilleuse de faible intensité en prenant soin de ne pas nous rendre visibles depuis l'extérieur. Cette clarté ténue me fut suffisante pour comprendre qu'il m'indiquait la jumelle installée plus tôt.

— Je conserve la détection thermique, tu prends la vision nocturne, souffla-t-il près de mon oreille.

Une chose était sûre, il prenait notre mission très à cœur, or dans le « notre », il n'était pas censé s'inclure. C'était mon assistante qui aurait dû faire les observations à sa place. Sa présence m'avait été imposée, et surtout due à sa lourde insistance. Je me retournai pour découvrir les nœuds-nœuds multicolores de mon assistante toujours échouée sur le lit. Elle dormait, je me satisferais donc de Jonathan pour commencer à monter la garde.

Résolue, je m'emparai des énormes lentilles, et cherchai une position assez confortable pour la maintenir un long moment. J'espérai néanmoins ne pas me laisser emporter par le sommeil. Les courbatures de notre randonnée pour arriver jusqu'ici me rappelaient à leur bon souvenir. Avec un œil fermé et un ouvert, je testai l'engin. Ce fut impressionnant, car j'y vis presque comme en plein jour, mais en vert. Il me manquait les contrastes, pourtant cela me parut bien suffisant pour ce que nous avions à faire.

Je sillonnai la plage avec mon appareil pour localiser tout d'abord, les groupes d'éléphants de mer. Ils seraient nos points de vigilance. De temps à autre, l'un d'entre eux relevait la tête pour la reposer ensuite. Qu'est-ce qui pouvait bien provoquer la perte d'une telle quantité de sang chez ces animaux ? Malgré ma formation scientifique, j'avouais que j'en n'avais aucune idée. À ce stade, nous ne pouvions écarter

aucune hypothèse. À première vue, je n'avais trouvé aucun orifice non naturel. Je passai en revue tous les animaux potentiellement dangereux présents dans l'écosystème de l'île. Peu de probabilités s'ouvrirent à moi. Pas une once d'explication ne s'amorçait.

Les minutes s'égrainèrent, puis les heures, jusqu'à ne plus pouvoir contrôler mes bâillements devenus incessants. Perdue dans mes pensées, je tombais de fatigue tandis que mon voisin ne bougeait pas d'un iota, et n'avait pas prononcé un mot depuis plus de deux heures. Dans l'obscurité, je me reculai pour masser mon dos endolori par la position inconfortable sur ma chaise. Mes yeux se fermèrent tandis que je luttais contre le sommeil qui me guettait. J'avais dû somnoler quelques secondes, car je m'aperçus que j'étais affalée sur mon voisin. Les caresses qu'il administra à ma cuisse me ramenèrent à moi. Nom d'un gobelin ! Lutter contre le sommeil était une véritable torture. Une vague de gêne m'envahit quand je considérai la proximité indécente avec l'officier. Pour reprendre contenance, je me dandinai sur ma chaise comme si de rien n'était.

— Comment fais-tu pour tenir ? lui chuchotai-je.

— L'habitude.

Je fronçai les sourcils, intriguée par sa réponse.

— Tu faisais quel genre de mission avant d'être muté ici ?

— La guerre... Afghanistan.

Je restai coite. À aucun moment, je n'aurais pu l'imaginer. Son côté léger cachait en réalité plus de choses que je ne le pensais. Comment cet homme qui me semblait le pire des gredins, machiste et puéril au possible pouvait-il se révéler altruiste, consciencieux, sérieux ? La face cachée de Jonathan m'intrigua et ma perception de lui muait à chaque démonstration de ce qu'il semblait prendre soin de cacher aux yeux de tous. Adoptait-il cette attitude nonchalante pour changer sa propre perception de lui-même ? Que s'était-il passé lors de ses précédentes manœuvres pour qu'il veuille autant se voiler la face ? Ces constats affaiblirent d'un tout petit degré mon ressentiment envers lui, car comme le fit si bien remarquer Marie, nous nous entendions comme chien et chat.

Soudain, le corps de Jonathan se tendit. Il se rapprocha de la fenêtre, la respiration en suspens.

— Que se passe-t-il ? lui chuchotai-je.

Il mit quelques très longues secondes à me répondre :

— J'ai une présence en provenance de l'est de la plage.

Les battements de mon cœur tambourinèrent de manière chaotique dans ma poitrine.

— C'est bien un animal ? m'enquis-je aussitôt.

Comme mon camarade ne mouftait pas malgré mes questions, je repris ma jumelle pour essayer de voir à mon tour ce qui approchait.

Rien. Je grognai. À l'instar d'un fauve, Jonathan fixait le prédateur. La respiration bloquée, il guettait, et observait avec attention. La frustration m'envahit ; je ne voyais rien dans mes lunettes qui put m'indiquer une quelconque approche. De son côté mon voisin possédait l'avantage de la vision thermique. Il ne distinguait pas le paysage, mais visionnait les silhouettes incandescentes de tout être vivant.

L'attente me consumait, je gesticulai sur ma chaise, et me laissai envahir par le stress. Ne sachant pas à quoi m'attendre, les hypothèses tournaient dans ma tête à toute vitesse. Je devais me reprendre, et vite. Malgré le danger, je fermai les yeux et inspirai profondément. J'insufflai en moi l'oxygène nécessaire pour apaiser les petites bulles qui me mettaient en émoi. Lorsque je sentis les picotements irradier la pulpe de mes doigts, des scintillements apparurent. Mon voisin demeurait bien trop concentré pour s'en apercevoir. Puis un loquet métallique résonna dans la pièce. Oh par toutes les sorcières, l'officier chargeait son arme avec un flegme incroyable. Avec des gestes précis et assurés, il se tint prêt à faire feu tout en restant à son poste. Son profil révéla des stries sur son front. De l'inquiétude, de la concentration ? À quelles émotions faisait-il face ?

— Il approche... Ne bouge pas et empêche Marie de sortir si elle se réveille.

— Mais de quoi parles-tu ?

Afin de comprendre, je replongeai mes yeux dans ma lunette. Je sursautai quand je découvris enfin une silhouette qui approchait d'un groupe de femelles face à notre fenêtre. Aucun doute, il s'agissait de celle d'un homme. J'expirai de manière saccadée, et n'arrivai à réprimer le tremblement qui prenait possession de mes mains, mais je ne lâchai pas l'individu des yeux. Que faisait-il en plein milieu de la nuit dans le noir le plus total ? Je me demandai même comment il parvenait à se repérer.

— Il s'approche des animaux, paniquai-je.

— J'y vais !

Jonathan se leva sans aucune trace d'engourdissement dans les muscles. Alerté comme un félin, il se glissa à l'extérieur de la cabane sans émettre le moindre bruit. De mon point de vue, je n'avais plus qu'à observer la scène en invoquant toutes les sorcières pour qu'il n'arrive rien. J'oscillai entre l'homme qui se situait déjà au-dessus d'une bête qui n'avait même pas relevé la tête, et Jonathan qui apparut dans le coin gauche de mon champ de vision. Je restai en apnée devant cette scène surréaliste. L'agresseur ne sembla pas s'apercevoir de la présence de Jonathan qui avançait, arme tendue dans sa direction. Tout à coup, l'homme se figea et se redressa. Il s'immobilisa, puis tourna la tête de mon côté.

Sans plus réfléchir, je sortis en trombe de la cabane, et laissai mes émotions m'envahir. Mes mains devinrent incandescentes, tandis qu'un coup de feu déchira le silence faisant écho au bruit des vagues. Je n'avais même pas entendu de sommation. Mes yeux déjà accommodés à la pénombre, je fondis vers l'homme qui maintenait Jonathan à bout de bras. Déterminée à prendre sa défense, je reléguai mes peurs au plus profond de moi et me postai devant lui les doigts crochetés, ne maîtrisant même plus les faisceaux qui s'en échappaient. Je ne distinguais pas les traits de l'homme. Emportée par l'urgence, je fis un ultime pas dans sa direction, et relâchai tout. Je ne maîtrisais plus rien. Pas même les rayons de lumière qui jaillirent dans sa direction. L'individu valdingua à plusieurs mètres en arrière pendant que l'officier s'écroulait. En dépit de sa chute impressionnante, l'homme se releva aussitôt pour prendre la fuite.

— Jonathan ! Jonathan ! m'égosillai-je alors qu'il ne se relevait pas.

— Hope ! Jonathan !

Les cris affolés de Marie résonnèrent dans la nuit, étouffés par les bourrasques glaciales qui balayaient la plage.

Je la hélai en forçant sur ma voix, puisqu'elle n'y voyait rien dans la pénombre de la nuit. Le faisceau lumineux de sa lampe de poche sillonnait le rivage. Ainsi, elle ne tarda pas à me repérer.

— Vite Marie ! Il faut le ramener à l'intérieur.

— Que s'est-il passé ? Je dormais quand j'ai été réveillée par une détonation. Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ?!

— Pas le temps de t'expliquer, aide-moi plutôt à le transporter !

Marie coinça sa lampe d'appoint entre ses dents, et saisit les jambes inertes de l'officier. Nous le soulevâmes avec du mal, tant sa musculature imposante pesait son poids.

Empreinte d'un fort sentiment d'urgence, je priai intérieurement pour qu'il se remette. Sur les derniers mètres, nous le trainâmes sur le sol. Il fallait faire vite. Dans un ultime effort, Marie et moi le hissâmes sur l'un des lits.

— Éclaire-moi ! ordonnai-je à mon assistante sans ménagement.

— Tu crois qu'il respire ? Que lui est-il arrivé ?

Pendant qu'elle m'interrogeait, je me rappelai qu'en peu de temps, c'était la deuxième fois que je me retrouvais confrontée à une telle situation d'urgence. Garder mon sang froid s'avérait essentiel, car la vie de l'officier en dépendait.

Comme lui-même l'avait fait pour ma collaboratrice à bord du navire, je palpai son cou à la recherche de sa veine jugulaire afin de contrôler son pouls. Mon cœur s'affola à mesure que les secondes passaient sans détecter la moindre pulsation. Alors, je me penchai sur lui et lui entrouvris les lèvres. Je me rapprochai encore : pas de souffle. Ni une, ni deux, j'attrapai ses bras pour le basculer lourdement sur le sol.

— Mais tu es folle ! tonitrua Marie.

— Il ne respire plus ! aboyai-je.

Avec des gestes bien plus assurés que je ne l'étais, j'ouvris sa parka pour dégager son thorax. Au rythme d'une musique endiablée, j'entamai un message cardiaque.

— Et un, deux, trois, quatre...

Je cessai mes pressions et me dirigeai vers sa bouche. Après lui avoir pincé le nez, je gonflai l'air de mes poumons en essayant de l'amplifier de ma magie. De toutes mes forces, je lui insufflai, en plus de son oxygène vital, un fluide énergétique qui je l'espérais lui serait salubre. Avec espoir, je me décalai pour observer son visage.

— Oh non ! Il ne revient pas, paniqua Marie avec des sanglots dans la voix.

Hors de question d'abandonner si tôt. Je repris mon massage cardiaque avec une hargne que je ne me connaissais pas.

— Un, deux, trois, quatre...

Plus les geignements de mon amie parvenaient à mes oreilles, et plus je renforçais mes gestes. Une nouvelle fois, je repris ma respiration et donnai tout ce que je pouvais pour lui insuffler la vie qui ne pouvait pas le désert.

— Allez ! Allez !

Son corps restait étendu immobile, trop. Déterminée, je repris mon souffle avant de reprendre mes pulsations artificielles, quand Jonathan fut secoué de soubresauts.

— Mon Dieu, Hope, c'est bon ! Il revient à lui !

Essoufflée par cette course pour sa survie, je m'écartai pour le laisser respirer.

Une déferlante de soulagement m'envahit, et anéantit le peu de forces qu'il me restait. Je laissai ma tête basculer en arrière, vidée de ma magie et mon énergie, tandis que Marie prenait le relai auprès du blessé.

Quand la voix éraillée de l'officier retentit dans la pièce, je revins à son chevet avec un sourire de soulagement imprimé sur les lèvres. À travers ses yeux, je découvris un voile d'inquiétude. Qu'essayait-il de me dire ? Il attrapa ma main, et m'y glissa quelque chose.

Un morceau de tissu jaune...

Marie releva un visage blême en comprenant l'origine humaine de notre attaquant.

— Allô ?

Entendre le son de sa voix me fit un bien fou. Je fermai les yeux une seconde pour apprécier le réconfort qu'elle me procurait. Il ne manquait que les effluves de cannelle pour parfaire l'illusion de me sentir chez moi.

— Bonjour John. C'est Hope, prononçai-je sur un timbre monocorde en rouvrant les yeux pour revenir à la réalité du moment.

Il y eut quelques secondes de battement durant lesquelles j'imaginai bien mon protecteur les sourcils froncés.

— Que se passe-t-il ? dit-il sans plus de cérémonie. Tu as une drôle de voix.

— Nous avons subi une attaque la nuit dernière...

— Par les sorcières de tous les temps ! jura-t-il sans retenue. Que s'est-il passé ?

Je lâchai un soupir audible avant de me lancer :

— J'avais organisé une mission d'observation nocturne. Nous étions trois avec mon assistante et un officier affecté au service postal de la base.

— Pourquoi de nuit ? m'interrompit-il.

— Pour éliminer l'hypothèse qu'un animal nocturne est impliqué dans des événements liés à mes recherches, lâchai-je en pinçant les lèvres.

— Et ?...

— Et il s'avère que l'attaque n'était pas d'origine animale...

Je tentai de maîtriser les soubresauts de mon pied sur le meuble où reposaient les combinés. Par chance, je me trouvais seule dans la salle dédiée aux télécommunications.

— Hope, qu'est-ce que c'était ?

Avec les années, je connaissais suffisamment mon protecteur qui avait fait figure de seule figure paternelle.

— Un homme nous a attaqués. Je l'ai vu distinctement dans les jumelles puis dans la pénombre. Il s'en est pris à l'officier qui a voulu intervenir pour défendre ces pauvres animaux. L'individu l'a mis dans un sale état.

— Et comment vous en êtes-vous sortis ?

— Je ne sais pas trop... Malgré tes mises en garde, je n'ai pas eu le

choix. De manière anarchique, j'ai laissé exploser ma magie. Mon intervention a été efficace puisque l'homme a pris la fuite dans l'obscurité.

— Hope, m'interrompit-il.

— Non ! C'est toi qui vas m'écouter, le devançai-je. Je. Ne. Suis. Plus. Une enfant ! J'en ai assez de vos injonctions à Nany et toi. Vous prétendez vouloir me préserver, mais cette nuit, un homme a bien failli y laisser la vie. Sans mon intervention, ça aurait peut-être été le cas !

— Hope, je suis désolé... expira John qui semblait avoir pris un uppercut à longue distance. Ta grand-mère s'est absentée. Veux-tu que l'on te rappelle ?

— Non, aboyai-je. Tu vas tout me raconter sur le fonctionnement de mes pouvoirs. Tout ce que je suis censée savoir ! Sans omettre un détail. Je me retrouve isolée sur une île à plus de dix-mille kilomètres, alors si tu veux m'aider comme tu l'as toujours dit, c'est maintenant !

Ça me fendait le cœur de lui parler ainsi, mais je n'avais pas le choix. Si je voulais me sortir de cette situation, j'avais besoin des informations que ma grand-mère et lui s'évertuaient depuis toujours à me dissimuler. Je n'étais pas dupe, depuis mon enfance, ils me cachaient des choses au nom de ma protection. Je l'avais accepté, mais aujourd'hui me maintenir dans l'ignorance risquait bien de me laisser sans défense face au danger.

Un souffle de résignation se fit entendre dans mon écouteur, puis je l'entendis inspirer avant de reprendre la parole :

— La famille Miller est une très ancienne famille de sorcières.

— Oui, jusque-là je crois que je sais.

— ... originaire d'Angleterre, compléta-t-il.

— Euh, non... d'Écosse.

— Non, l'Écosse ne fut qu'un refuge. Je sais que c'est ce que tu as toujours cru... Ta famille s'y est retirée suite à de longs conflits datant à l'origine du 19^e siècle entre des familles de sorcières et des démons. De nombreuses lignées de sorcières ont été décimées pendant toutes ces années de conflits, et la vôtre demeure la dernière de Grande-Bretagne. C'est pourquoi, ton arrière-grand-mère Elizabeth Miller a décidé de quitter Londres lorsqu'elle est tombée enceinte d'Abigaïl. Elle voulait mettre son enfant à l'abri de cette vie. Tu comprends ?

Nom d'un gobelin ! Je rêvais, là ? Mes épaules s'affaissèrent avec l'affliction qui m'envahit. Comment avaient-ils pu me cacher une chose pareille ?

— Hope, dis-moi de quoi sont morts les animaux que tu étudiais ?

Encore abasourdie par sa révélation, je répondis comme une automate.

— Leur mort n'était pas naturelle. Ces animaux ne possédaient plus

une seule goutte de sang dans le corps.

Soudain, je perçus un cliquetis dans le combiné du téléphone filaire.

— Allô ? Allô, John ?

La communication avait été coupée. Je grognai de mécontentement. Il ne manquait plus que ça ! De manière frénétique, j'appuyai sur le bouton qui permettait de raccrocher, dans l'espoir de retrouver une tonalité. Rien ! Sourcils froncés, je me décalai sur le second poste juste à ma droite et retentai la manœuvre. Pas plus de résultat. Je me décalai une nouvelle fois dans l'espoir que ce troisième appareil daigne bien me laisser rappeler, mais pas plus de succès. Nom d'un goblin ! Que se passait-il ? Après ce début de révélations, je ne pouvais rester comme ça à me triturer le cerveau en essayant d'imaginer la suite ! À ce stade, ce n'était plus de la malchance ! Je méditai un instant mes propos, et soudain, je blêmis. Maman, elle aussi avait eu une série de mésaventures inhabituelles. Bien que les faits se soient déroulés dix ans plus tôt... Mêmes recherches, circonstances opaques. Et tout cela malgré sa clairvoyance... Était-elle bien décédée d'un accident ? J'hésitai en triturant le fil du dernier téléphone resté entre mes mains. Jusqu'à maintenant, j'avais toujours pensé que c'était le cas. Pourtant comment peut-on ne pas faire le lien entre nos deux situations ? Nous n'étions peut-être pas si maudites que ça... Une rage sourde et perfide se mit à gronder au plus profond de mon être. L'évidence qu'il se passait quelque chose ici était aveuglante. Je ne croyais pas aux coïncidences aussi flagrantes. Maman... Mes paupières s'abaissèrent, pour laisser place à un océan de flammes. Des crépitements incandescents irradièrent chacun de mes membres. Je perdais le contrôle. Mes doigts se crispèrent pour retenir l'explosion sous-jacente. Le raz-de-marée qui menaçait de déferler était si puissant qu'il aurait dû me faire trembler. Des flammes s'élevèrent autour de moi sans que je n'en ressente la chaleur, ce fut la première fois que je pris conscience de telles possibilités.

Ignorante du danger auquel je faisais face, je compris que j'allais devoir faire connaissance avec moi-même, mon passé, mes origines et surtout mes pouvoirs si je voulais avoir une chance de m'en sortir.

— Maman ! Maman ! Attention ! Non...

Étreinte par l'angoisse, je glissai dans un vide abyssal où se rejoignaient mes plus grandes peurs. Doute, colère, noirceur, vengeance, tous ces sentiments se mêlaient dans un tourbillon qui m'entraînait malgré moi dans les tréfonds de mon subconscient.

Je sursautai, et revins à moi haletante. Quelques secondes furent nécessaires avant de comprendre où je me trouvais. Malgré mon agitation de la veille, j'étais tombée dans un sommeil tourmenté par le début de révélations de John, ressassées en boucle depuis. Ses paroles m'avaient assez perturbée pour ne pas retourner au petit hôpital prendre des nouvelles de Jonathan.

Pendant que je me préparai, je jetai un énième coup d'œil en direction de la porte de ma chambre que j'avais pris soin de verrouiller à double tour. Le souvenir de Connor en sortant me hantant encore.

À l'extérieur, je fus saisie par un froid vif, mais qui me procura le plus grand bien. Je me campai vers l'horizon, et perdis mon regard sur l'étendue d'eau si calme aujourd'hui. J'inspirai à pleins poumons pour m'emplir de l'odeur des embruns. La communion que je ressentais avec cette nature si majestueuse me rasséréna. Cet apaisement révélait une face de ma magie qu'elle je maîtrisais. Bien que j'en sache peu de chose, je m'étais bien rendu compte au cours des années que je réagissais aux stimuli de la terre. Les sensations que je ressentais au contact de la forêt étaient les mêmes aujourd'hui dans ce décor maritime.

Cette coupure depuis la veille de tous les réseaux de télécommunication demeurait des plus inopportunes ; John s'apprêtait à me faire des révélations capitales sur mes pouvoirs. Certes je lui en voulais ainsi qu'à ma grand-mère de m'avoir caché ces aspects de moi, mais aujourd'hui ils ne pouvaient plus me maintenir dans l'ignorance. J'espérais que la connexion serait rétablie au plus vite afin d'entendre la suite, redoutée ou pas. Bien sûr je craignais le reste des révélations sur mes racines familiales, mais j'avais besoin de connaître la vérité, peu importe ce que j'apprendrais. Continuer à vivre dans l'ignorance ne s'avérait plus possible.

Après une dernière inspiration ressourçante, j'obliquai à droite en

direction de la VieCom. D'un pas décidé, j'entrai dans la pièce. Sur mon passage, les conversations se tarirent, et les visages des membres de la missions 58 se tournèrent vers moi. Je leur adressai un léger sourire accompagné d'un signe de la main, et les discussions reprirent aussitôt.

— Bonjour Bob ! lançai-je en croisant le cuisinier.

— Hope ! Ça va, rien de cassé ?

— Non, non, tout va bien...

— Jonathan l'a échappé belle, avec une chute pareille. Non, mais que vous est-il passé par la tête d'organiser une mission d'observation en pleine nuit ? poursuivit-il en levant les yeux au ciel.

Je haussai mollement les épaules. Inutile de rentrer dans des explications rocambolesques.

— Puis-je t'emprunter un plateau ? Je vais apporter le petit déjeuner du blessé directement à l'hôpital.

— Très bonne idée, s'exclama une voix dans mon dos.

Rémi Bianci était attablé non loin derrière moi.

— Prends également ce qu'il faut pour ton assistante, elle est déjà au chevet de l'incorrigible grand blessé. Par chance je n'en ai pas tous les jours des comme ça ! Et tous les jours tout court, d'ailleurs. Je finis mon petit déjeuner, ensuite je dois encore passer au bureau de la cheffe de district, et je vous rejoindrai après.

J'opinaï tandis que Bob me tendit un plateau chargé de victuailles, de thé, café et jus d'orange. Rien que ça ! Le cuisinier m'ouvrit la porte, et je me dirigeai vers le petit bâtiment couleur bleu lavande qui jouxtait la VieCom.

— Ah ! Tu tombes bien, s'exclama Marie, en m'ouvrant la porte à son tour.

L'hôpital n'était autre qu'une pièce carrelée au sol et aux murs, pourvue de tout l'équipement médical nécessaire. L'ensemble apparaissait vieillot, mais cette unique pièce couvrait tous les besoins des occupants de l'île.

Avec entrain, mon amie me débarrassa du plateau, qu'elle posa sur la petite table prévue à cet effet. Aussitôt, elle servit deux bonnes tasses de café fumant dont les effluves d'arabica embaumèrent l'espace, couvrant l'odeur de désinfectant du lieu.

— Je te préviens, tu prends le relai ou je vais le tuer de mes propres mains. Je n'en peux plus d'essayer de faire entendre raison à ce phénomène de rester au lit ! dit-elle en lui faisant de gros yeux.

— Si vous pensez que je vais passer quatre jours ici, vous rêvez ! Ça va déjà mieux !

Les traits tirés de l'officier témoignaient d'une légère fatigue, toutefois il était vrai qu'il semblait se remettre bien plus vite que je ne l'aurais imaginé. Son attitude nonchalante ne laissait même pas

paraître les événements de la veille.

Jonathan dans son lit médicalisé et Marie et moi installées chacune sur une chaise plongeâmes en silence les lèvres dans nos boissons chaudes. Je maintins mon regard dans ma tasse, éprouvant une réelle gêne d'évoquer ce qui s'était passé.

L'officier reposa son mug sur la tablette, et se racla la gorge.

— Avant le retour du doc, il faut qu'on parle ! lança-t-il sans préambule. Je suis un militaire surentraîné, j'ai fait l'une des guerres les plus dégueulasses de ces derniers temps. Je me suis toujours sorti des pires situations. Pourtant, je me suis fait étaler comme une crêpe par un type seul non armé ! Je me demande bien de qui il s'agit ! déclara-t-il en nous scrutant mon assistante et moi.

Marie haussa les épaules.

— Que veux-tu que j'en sache, baragouina-t-elle avec une viennoiserie coincée dans la bouche. Je dormais, et je n'ai rien vu ni entendu, si ce n'est le coup de feu qui m'a réveillée.

Son regard dérivait alors sur moi. Je me pinçai l'arête du nez tout en inspirant. Comment ne pas révéler les doutes qui commençaient à murir en moi ? Les coïncidences entre le vécu de ma mère et le mien une décennie plus tard ne pouvaient être le fruit du hasard, mais je ne pouvais me permettre les mêler à cette histoire. Aussi je me tus.

— J'ai juste vu la silhouette d'un homme. Je suppose qu'il était plus fort que toi. Tout s'est passé si vite... En tous les cas, je ne m'attendais vraiment pas à ça ! J'avais pensé à des animaux débarqués sur l'île par mégarde. Comment imaginer une seconde qu'un homme puisse commettre de telles atrocités ?

— Oui, je suis d'accord avec toi, m'appuya Marie. En outre, une autre question se profile : pourquoi ?

— Il faut être sacrément tordu ! s'exclama Jonathan. Mais de mon côté, j'ai une autre crainte.

— Laquelle ? l'invitai-je à développer.

— Si l'on considère que les seules présences humaines sur l'île de la Possession sont les membres présents sur la base, mesdames j'ai le regret de vous annoncer qu'il s'agit de l'un d'entre nous.

Marie et moi écarquillâmes les yeux en nous regardant quand nous saisîmes les propos de l'officier.

— Et à mon avis, une chose est sûre...

— Laquelle ? dis-je grimaçante, en commençant à redouter la réponse.

— Il recommencera ! ajouta Marie très perspicace à sa place.

Nous nous scrutâmes sans piper mot tandis que la porte de l'hôpital s'ouvrit en grand sur le docteur.

Le lendemain matin, assise au ras d'une falaise avec les bras enlacés autour de mes genoux, je scrutai le terrain abrupt, écorché par les assauts de la mer. Des roches volcaniques étaient échouées au bord de l'eau. Elles offraient des refuges idéaux à quelques mammifères marins au retour d'une chasse pour se nourrir au fond des eaux froides de l'océan Indien.

Un vent d'ouest se leva et balaya mes cheveux flamboyants. À l'instar d'un étendard, ma toison s'imposait sur ces terres tel le symbole du courage qu'il m'avait fallu pour arriver jusqu'ici. La teinte de mes cheveux étonnamment intense depuis quelques jours, reflétait, malgré mes craintes persistantes, la détermination de mener au bout le chemin de ma quête intérieure, et peut-être d'une vérité redoutée.

Les évènements de ces trois derniers jours avaient remis en cause les fondements de mon existence. De mes origines, à ma famille, jusqu'à tout ce dont je n'avais pas encore connaissance. En voulant me maintenir sous cloche, sous prétexte de me préserver, mes proches m'avaient trahie. Le peu de confiance en moi qu'ils témoignaient me blessait bien plus que je ne me l'avouais. Comment avaient-ils pu faire une chose pareille ? Me cacher ma propre histoire familiale.

À cause de leurs secrets, aujourd'hui, je me retrouvais seule face à un danger qui ne tarderait pas à réapparaître, alors que je ne maîtrisais pas mes pouvoirs pour l'affronter. Depuis mon enfance, John me servait à toutes les sauces, des histoires tragiques entre les sorcières et les hommes. D'après lui, nous devions vivre cachés d'eux, car ils n'avaient pas la capacité de nous accepter. La peur à l'origine de leurs craintes demeurait trop forte. Même maman et Nany s'étaient rangées de son côté puisqu'aucune d'elles ne m'avait enseigné, ni évoqué l'ampleur de mes capacités. D'accord, j'avais bien conscience de quelques-unes dont j'usais parfois pour me faciliter la vie, mais rien de plus. Je m'en voulais de ne pas avoir cherché à comprendre, de ne pas avoir tenté d'explorer les ressources transmises par mes ancêtres.

Aujourd'hui, il fallait que je fasse connaissance avec moi-même, ma magie. Découvrir les pouvoirs dont je disposais revenait à fouiller

au fond de moi, et à ressasser des choses que j'avais pris soin d'oublier. Je devais entamer ce voyage intérieur qui me terrifiait. En arrivant jusqu'ici, j'étais déjà sortie de ma zone de confort, mais le chemin ne faisait que commencer. Qu'allais-je découvrir encore ? Je ne pouvais plus rester dans l'ignorance. Même si l'on ne vivait pas dans le passé, les fondements d'une personne s'avéraient essentiels pour sa construction. Alors, je pris conscience que je ne pouvais plus y échapper.

Une transformation s'était déjà opérée en moi. Tout d'abord, je ressentais une force intérieure bien au-delà de mes pouvoirs magiques, peut-être plus puissante encore. Il ne me manquait plus qu'à avoir foi en moi. Développer cette confiance qui me faisait tant défaut. Si j'avais pu arriver jusqu'ici aux confins du monde, je pouvais y croire. Peu importait le chemin pour y parvenir, je devais combattre mes phobies qui me pourrissaient la vie.

Aussi, une autre opportunité s'ouvrait à moi : la possibilité de connaître la vérité sur la mort de ma mère. J'avais débarqué sur l'île de la Possession huit jours plus tôt afin de participer à un programme scientifique. Désormais, cette mission prenait des allures d'enquête policière. Tant de questions tournaient en boucle dans ma tête. Qui s'en prenait aux animaux ? Pourquoi ? Et surtout quels liens reliaient mes recherches avec celles de maman plus tôt ?

Depuis l'attaque orchestrée par cet homme sur la plage de la Baie Américaine trois jours plus tôt, personne ne manquait à l'appel. Alors, il déambulait probablement parmi nous comme si de rien n'était. Cette conclusion me glaça le sang.

— Je te cherchais, prononça une voix masculine derrière moi.

Avec étonnement, je découvris Jonathan qui me surplombait.

— Rémi t'a enfin libéré ? m'enquis-je.

— Oui, je l'ai tellement fait chier, qu'il m'a presque foutu dehors à coups de pied !

— T'es dur quand même, ris-je.

De nouveau, je rivai mes yeux à l'horizon. L'incurvation de mes sourcils trahit certainement mon état d'esprit, car Jonathan tout en s'asseyant, reprit :

— Comment allons-nous l'empêcher de recommencer ?

Avec un regard circonspect, je le sondai.

— Comment ça nous ? l'interrogeai-je.

— Parce que tu penses vraiment que je vais te laisser gérer ça seule ?

— Pourquoi n'allons-nous pas tout raconter à Delphine ?

— Une vipère évolue au sein de la base, et nous n'avons aucune idée de qui il s'agit. Mieux vaut ne pas lui exposer nos doutes. Je vais mener mon enquête de mon côté, fourrer mon nez partout l'air de

rien. Si je révélais quoi que ce soit, je perdrais aussitôt ma marge de manœuvre.

Je grognai. Sa logique me tapait sur le système.

— Nous allons élaborer un plan, renchérit l'officier.

La manière intense avec laquelle ses yeux brillèrent révéla toute sa ténacité quant à ce projet.

D'accord, je mourais d'envie de comprendre certaines choses, mais je commençais à douter de la méthode dont Jonathan voulait user. Moi la froussarde de service, comment pouvais-je envisager une seconde me lancer dans une chasse à l'homme afin de retrouver un dangereux déséquilibré ?

— Tu es sûr que ce soit notre rôle ?

J'avais plutôt envisagé de me référer aux autorités, mais Jonathan avait peut-être raison : on ne pouvait se fier à personne.

— Ma vocation première est de défendre les gens ! Et je sais que le gars que j'ai rencontré l'autre jour est dangereux. Ses techniques de combat sont imparables vu comment il m'a rétamé. Hors de question de le laisser évoluer avec nous ! Peut-être aussi que je n'ai rien à perdre... Et puis, je n'envisage pas non plus de te laisser régler ça toute seule. De son côté, Marie a la trouille, mais elle se range à mon avis. Mieux vaut anticiper une nouvelle attaque plutôt que de laisser crever tous ces animaux. Nous devons reprendre l'avantage ! Et puis, qui sait s'il ne s'en prendrait pas à autre chose qu'à des animaux...

Je hochai la tête et plissai les yeux. L'officier était définitivement moins bourru que je le pensais. Il amorçait des conclusions que j'aurais préféré garder pour moi.

— Marie m'a raconté pour ta mère, rajouta-t-il en pinçant ses lèvres sur un côté de sa bouche.

— Quelle grande langue elle a ! m'énervai-je les sourcils froncés de contrariété.

Cette histoire ne le concernait pas.

— Elle a bien fait Hope, car cet élément pourrait changer la donne. Peut-être qu'il y a un lien entre ces deux affaires, ou pas ? Mais on n'est jamais trop prudent. Je préfère connaître tous les risques. Il n'y a que nous qui pouvons arrêter ce détraqué. Si nous ameutons tout le monde, il se méfiera, ou pire, il se mêlera à l'équipe de recherche.

— Nom d'un gobelin ! Dans quoi je me retrouve embarquée ? !

— Ne t'inquiète pas, ça va aller... Et si tu savais tout ce qui se passe sur cette planète, que nous ne savons pas...

— Eh bien, parfois il est bon de ne rien savoir ! Enfin, je ne sais plus... Il n'y pas plus tard qu'un mois, je traînassais devant un bon feu de cheminée dans le salon de thé de ma grand-mère avec Igmar sur mes genoux ! Et je m'en portais bien mieux !

Un vent de panique souffla sur moi. En quelques instants, je venais

de perdre toutes les bonnes ondes qui m'avaient laissé croire un tant soit peu à mes capacités. Qu'est-ce que je croyais ? J'étais toujours la Hope rondouillette, timorée et incapable de se débrouiller seule. Comment pouvais-je penser que j'allais résoudre cette affaire ?

— T'as fini ? s'enquit-il.

— Avant de me faire confiance aveuglément pour t'aider, je dois te révéler quelques petites choses à mon sujet, d'ailleurs qui te feront peut-être changer d'avis. Non ! l'interrompis-je avant qu'il ne me coupe, en interposant entre nous le plat de ma main. Tout d'abord, je n'ai jamais pris le moindre risque dans ma vie. J'ai vingt-huit ans, et je poursuis encore des études. Ça m'arrange, car je reste encore dans un petit cocoon protecteur. C'est la première fois que je pars à plus de cent kilomètres de chez moi ! Le peu de famille que j'ai m'a élevée, comme je l'ai découvert durant les derniers jours, en me préservant de tout. De plus, j'ai développé plein de phobies, et c'est avec bien du mal que j'ai réussi à venir jusqu'ici...

— Cette fois c'est bon ?

J'acquiesçai, tandis que lui ne releva même pas ma tirade. Mes arguments ne semblèrent pas l'atteindre, car il reprit :

— Il est grand temps d'élaborer un plan pour piéger ce salopard.

L'après-midi même, je pénétrai dans la salle déserte de la VieCom. Je jetai un œil à la pendule qui ornait un mur décrépi. Bientôt seize heures, Marie et Jonathan ne devraient pas tarder à me rejoindre. La couche nuageuse à l'extérieur assombrissait l'espace commun, mais je préférais rester dans la pénombre relative. À cette heure, la plupart des travailleurs de la base vauaient à leurs occupations professionnelles. La salle commune ne se repeuplerait qu'en début de soirée. Indécise, j'optai pour m'installer dans le sofa.

J'eus à peine le loisir de m'appuyer sur le dossier, que la porte s'ouvrit avec fracas sur Jonathan et Marie qui discutaient avec entrain. Comment pouvaient-ils être d'humeur si légère avec ce qui nous attendait ? Bien malgré moi en ce qui concernait Jonathan, mes nouveaux alliés vinrent s'asseoir auprès de moi. Tous trois savions pertinemment pourquoi nous étions là.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, déclara Jonathan en allant droit au but. Nous devons agir avant que ce taré ne retente ses expériences. D'ailleurs, il ne vous fait pas penser au Docteur Frankenstein ? interrogea-t-il avec un doigt posé sur la joue.

Encore une fois, l'officier recommençait son cirque, et sa remarque me fit lever les yeux au ciel. Cet homme pouvait traiter de sujets sérieux, et l'instant d'après s'amuser avec des propos badins. Je reconnaissais bien là le personnage qui s'était présenté à moi dans le navire.

— Que savons-nous exactement sur lui ? questionna tout d'abord Marie.

Mes compagnons se tournèrent dans ma direction.

— Avec la pénombre, je n'ai pas grand-chose à dire malheureusement. Je confirme juste qu'il s'agit d'un homme, plutôt grand.

— Et fort, quand je considère comment il m'a empoigné... confirma Jonathan.

— Tu t'es peut-être un peu surévalué, non ? pouffa Marie qui se moqua ouvertement de l'officier.

Sans même tenter de se défendre, il croisa les bras sur sa poitrine avec un air puéril.

— Si je résume, nous savons que c'est un homme, plutôt de grande taille, assez costaud, insistai-je en esquissant un sourire railleur à Jonathan pour enfoncer le clou.

Hors de question que je loupe une occasion pareille de lui renvoyer la balle. Ça ne lui ferait pas de mal de se faire charrier à son tour.

— Quel pourrait être le lien avec ta mère ? chercha à comprendre mon assistante.

Nous glissâmes sur un terrain sur lequel je ne me sentis pas à l'aise. Dans un premier temps, je décidai de rester succincte et de n'aborder que ce qui relevait de l'évidence.

— Ma mère Joanne avait en charge une mission similaire à la nôtre. Tout comme moi elle avait été envoyée pour expliquer la raison d'une vague de morts inexpliquées chez les *mirounga leonina*, les éléphants de mer quoi.

— Tu penses que ça a continué entre ces deux périodes ?

Je haussai les épaules, incapable de répondre moi-même à ses interrogations.

— Comme tu le sais, j'ai contacté Alexandre Thomas afin d'obtenir plus de renseignements, mais malheureusement les réseaux sont toujours coupés. Je ne peux donc pas consulter mes mails, ni même savoir s'il m'a répondu.

— Avouez que toute cette histoire n'est pas très claire, commenta l'officier qui reprit part à la conversation. Nous avons peut-être affaire au même individu. Essayons de savoir qui a participé à de précédentes missions !

— De mon côté, je vais recenser tous les hommes présents sur la base, et recouper avec le profil que nous recherchons, proposa mon assistante. Ainsi, nous obtiendrons la liste des personnes dont nous devons nous méfier en priorité.

Nous acquiesçâmes de concert, même si ces mesures me semblaient un peu légères.

— Et si nous l'attirions dans un piège, suggéra Jonathan.

— Comment cela ? demandai-je avec une certaine appréhension.

Les sourcils froncés, nous restâmes quelques longues secondes silencieux. Puis l'officier se leva d'un bond, et se dirigea au fond de la salle. Il se posta devant une énorme carte de l'île, jaunie par le temps. Marie et moi le rejoignîmes afin de comprendre son soudain intérêt. Sans se préoccuper de notre présence à ses côtés, il plissa les yeux pour observer les indications sur le plan.

— Il y a des grottes par ici ? questionna-t-il en pointa une zone du doigt.

Je secouai la tête pour marquer mon ignorance, mais un large

sourire se dessina sur le visage de la jeune femme à mes côtés.

— Mais oui, il y en a même plusieurs sur l'île. Lors de ma dernière mission, j'ai participé à une expédition lors de laquelle nous en avons exploré quelques-unes.

Elle se positionna à la droite de l'officier en indiquant avec son index un espace côtier sur la carte.

— Entre la Pointe Max Douguet et la Baie du Marin. Ici !

Nous plissâmes les yeux pour apercevoir une petite mention inscrite en italique : « grottes ».

— Putain, je t'adore ! sourit Jonathan en plaquant un baiser amical sur le front de mon amie.

Avec peu de discrétion, je toussotai dans mon poing pour leur rappeler ma présence.

— Les filles, préparez vos affaires, nous partons dès demain matin pour explorer les lieux, après quoi nous pourrions réellement envisager un plan.

Tandis que mes deux compères semblaient satisfaits de ces conclusions, cette proposition fit naître au fond de mon estomac une boule d'angoisse qui me fit perdre mon sourire. Comment pouvais-je me sentir sereine ? Je ne maîtrisais pas mes pouvoirs. Ils étaient de l'ordre de petits sorts juste suffisants pour me faciliter la vie par moments. J'agissais sur mes propres sens, mettais en mouvement un vieux squelette de dinosaure au musée, je puisais dans les ressources naturelles, juste pour mon plaisir. Rien que d'imaginer de devoir les utiliser pour me défendre me fichait la trouille. Voilà, c'était ça, j'étais une trouillardes ! Quand je pense que mes acolytes dénués de capacités ne se posaient même pas la question, j'avais honte.

Le lendemain matin, nous prîmes notre petit déjeuner dans la salle commune. Bob tenta de me vendre sa corbeille de viennoiseries que je refusai avec un sourire forcé. J'aurais été incapable d'avaler quoi que ce soit ce matin-là. Un thé brûlant serait l'unique substance qui franchirait la barrière de mon estomac contracté.

— Tant pis ! déclara-t-il avec une moue contrite.

Puis il passa à la table suivante alors que Delphine Petitpas, la cheffe de district conversait à voix basse avec Rémi le doc. Leurs coups d'œil insistants autour d'eux ainsi que l'arrêt brutal de leurs échanges lorsque Bob les aborda, m'interpella. Qu'évoquaient-ils de si confidentiel qui nécessite de se taire lorsque le cuisinier s'approcha ? D'un regard en coin, je vis que Jonathan tirait probablement les mêmes conclusions que moi. Quant à Marie, elle trempait ses tartines dans son bol de café, sans même prêter attention à ce qui se déroulait autour de nous.

— Décidément, personne n'a faim ce matin ! conclut le cuisinier toujours avec sa corbeille dans les mains, en feignant de boudier.

Un autre gars le héla, bien content de récupérer le surplus de ration.

— Hey ! J'prends la part de Connor, il pionce encore ce matin, déclara Philippe son collègue ouvrier polyvalent.

À ces paroles nous nous jetâmes un regard furtif, et finîmes nos tasses d'une traite.

Jonathan fut le premier à se lever. Trois secondes plus tard, Marie et moi prîmes sa suite, quand Delphine nous lança :

— Cette fois, soyez prudents...

D'après la lueur qui brillait au fond de ses yeux, son conseil sembla lourd de sous-entendus. Incapable de déterminer le sens de cette mise en garde, je hochai la tête, lui servis un maigre sourire et tournai les talons.

Lorsque nous franchîmes le seuil de la porte de la VieCom, je lâchai un soupir audible qui montra toute la pression accumulée au contact des autres.

— Vous croyez qu'elle se doute de quelque chose ? s'enquit Marie qui n'était pas dupe non plus.

Nous haussâmes les épaules. Même si cette hypothèse ne m'enchantait guère, autre chose me préoccupait.

Chaudement vêtus, nous chargeâmes nos petits sacs à dos remplis du nécessaire pour la journée, et obliquâmes en direction de la Baie du Marin. Les grottes se trouvaient un peu plus loin en direction de la Pointe Max Douguet. Quarante minutes de marche devraient suffire pour arriver à destination. Je restai silencieuse pendant les premières centaines de mètres, les yeux rivés au sol.

— Ça va aller ! déclara Jonathan.

Je relevai la tête, incrédule.

— Ne te mets pas de pression inutile.

Sans desserrer les dents, je lui répondis par un geste d'acquiescement peu convaincant, mais il n'insista pas.

Rapidement, nous atteignîmes l'endroit indiqué sur la carte. Perchée au sommet d'une falaise abrupte, je plaçai une main en visière pour me prémunir de la brise de mer et de la bruine qui sévissaient depuis notre départ. L'humidité ambiante rendait glissants les morceaux de roches répandus ici et là.

Marie nous montra du doigt le pied d'une falaise de roche volcanique particulièrement accidentée.

— Nous allons devoir contourner toute cette zone. Un peu plus loin, nous trouverons un petit accès pour descendre. Suivez-moi, et surtout faites bien attention ! Les conditions ne sont pas idéales aujourd'hui. J'espère que le ciel se dégagera un peu.

Mon assistante affublée de son bonnet orné de son fameux bandana coloré en tête, et l'officier Jonathan à sa suite, je leur emboitai le pas avec des jambes fébriles. J'espérais qu'ils ne se rendraient pas compte de mon manque d'assurance, car là, j'avais du mal à donner le change. Les jambes coupées par la peur de l'échec, et le ventre qui tournait à vide, je suivis tant bien que mal le convoi qui nous menait au bord de l'eau. Absorbée par mes craintes permanentes, lorsque je revins au moment présent, nous découvrîmes la cavité sur la paroi brune. De nombreux rochers parsemaient le sol rendant l'accès à la grotte délicat.

— Faites attention, les pierres sont glissantes ! insista Marie qui progressait avec l'agilité d'un chat.

À l'entrée de la grotte, je fus impressionnée par l'ambiance qui y régnait. Le mouvement des vagues qui se fracassaient sur la roche résonnait en son sein donnant l'impression qu'un dragon grondait au fond de la cavité. L'odeur des embruns prenait toute sa puissance.

— Wouah ! s'exclama Jonathan en admirant le panorama à trois-cent-soixante degrés. Nous sommes dans l'antre de la Terre !

— J'aurais plutôt dit dans l'ancre d'un dragon, maugréai-je.

— Rien de tout ça, reprit Marie en ricanant. Il s'agit d'une grotte naturelle. Elle a été creusée par l'érosion de l'eau au fil des années. D'ailleurs, elle n'est pas très profonde. Une vingtaine de mètres tout au plus. Vous voyez la partie plus foncée là-bas, nous ne pourrions pas aller plus loin. Le fond est inaccessible depuis un énorme éboulement datant des premières missions sur la base. Ça remonte à près de soixante ans. Il ne reste qu'une petite fissure dans cet amas de gravats qui permet d'accéder à une galerie qui rejoint la mer. Mais elle est impraticable, si ce n'est pour un serpent ou en rampant comme lui pendant des dizaines de mètres.

Nous nous arrê tâmes sur une surface plane, une sorte de plateforme naturelle. Jonathan déposa son sac sur le sol pour libérer ses mouvements et observer chaque recoin. J'en fis de même. Les parois luisaient d'humidité. Je m'approchai pour y apposer la pulpe de mes doigts. La roche paraissait à la fois dure et poreuse. Alors que j'anticipais la froideur de la surface minérale, je fus surprise par sa tiédeur. Ni chaude, ni froide alors que l'eau de la mer ne dépassait pas les quatre degrés. Mieux valait d'ailleurs ne pas y tomber.

— Cet endroit est idéal, conclut Jonathan.

Sa voix nous revint en écho, nous rendant bien petits dans le lieu. La voute s'élevait à une bonne dizaine de mètres au-dessus de nos têtes.

— Excuse-moi, mais c'est idéal pour faire quoi ? essayai-je encore de comprendre.

— Si nous attirons le gars jusqu'ici, nous ne devrions pas avoir trop de problème à l'arrêter.

Sans piper mot, j'écarré quillai les yeux. Nom d'un gobelin ! Il était sérieux ? Furtivement, je jetai un œil vers Marie qui ne semblait relever aucune anomalie. Rien de plus normal, après tout, nous parlements dans l'objectif de capturer un homme a priori dangereux sur une île sauvage, et ça ne choquait que moi !

Jonathan reprit son observation, il considérait chaque interstice. Qu'avait-il dans la tête ? Marie déambulait derrière lui, tandis que moi, bouffée par l'angoisse de la situation, je perdais pied en me laissant rattraper par mes démons de la peur.

— Je vais étudier les abords de la grotte, déclara Jonathan.

Sans même le formuler, Marie le suivit d'office.

— Allez-y, je reste encore un peu ici, les avertis-je à mon grand étonnement.

Mes compagnons s'arrê tèrent quelques secondes pour me sonder.

— Si, si, je vous assure, je vais en profiter pour faire quelques relevés géologiques, affirmai-je en balayant l'air de la main pour les encourager à partir.

Marie arqua un sourcil, d'accord, elle ne croyait pas un seul instant à mon excuse.

— Et puis, si j'ai un souci, je crierai. Je suppose que vous n'allez pas vous éloigner à plusieurs kilomètres...

À bout d'arguments fallacieux, je clignai des yeux pour l'intimer d'accepter. Puis elle tourna les talons et entraîna avec elle l'officier qui grommelait. Je soupirai ; elle avait compris.

Avec tout le courage dont je disposais, je récitai des mantras d'autopersuasion et luttai contre moi-même pour me contrôler. Je n'avais aucune raison d'avoir peur. Mes camarades restaient à proximité, et mis à part quelques vieux mollusques desséchés, il n'y avait pas âme qui vive ici.

Encore un instant, je tendis l'oreille pour vérifier l'éloignement de mes compagnons.

Je ne pouvais plus rester ignorante de mes capacités. La connaissance de ces dernières me rassurerait certainement quant à la situation dans laquelle je me trouvais. Si j'usais de ma magie, cela resterait discret et uniquement pour me protéger en cas de danger immédiat.

Devant moi, je tendis les mains. Je scrutai mes doigts écartés. Le souvenir des rayons lumineux qui en avaient jailli me revint en mémoire. J'avais fait fuir l'homme en le projetant en arrière, mais je ne savais absolument pas comment. Dans une maigre tentative, je serrai les dents. Rien. Les pouvoirs dont j'usais agissaient sur mes propres sens. Je les amplifiais ou les réduisais à ma guise. Mais comment pouvais-je faire pour agir sur les autres ? Certes, j'avais déjà transféré mon fluide à Marie et Jonathan, mais le cas s'avérait bien différent.

Toujours sur la plateforme naturelle de pierre, je demeurai campée sur mes pieds. Mes réflexions m'assaillaient et bourdonnaient dans mon esprit. Étourdie par cette cacophonie intérieure, je fermai les yeux. Afin de faire le vide, je me laissai envouter par l'écho des vagues, les clapotis et les cris des pétrels qui survolaient la plage rocheuse. Je chargeai mes poumons d'une bouffée d'air iodée. Ma poitrine se souleva pour m'emplir d'oxygène. Des milliers de petites bulles pétillèrent en moi, et se diffusèrent à travers mes veines. Les sourcils froncés, je concentrai toute mon énergie vers de la pulpe de mes doigts qui se contractèrent pour libérer l'accumulation dans mes extrémités. Mais rien ne s'échappa. Seuls quelques maigres scintillements parsemèrent mes mains.

Emportée par la colère provoquée par le constat de mon impuissance, je lâchai un cri de rage qui revint en écho du fond de la cavité. Ce fut alors que je ressentis une vague de chaleur qui déferla en moi. Des éclats lumineux s'entortillèrent autour de mes doigts

comme des lianes autour d'un arbre. J'écartai les lèvres de stupeur. Comment avais-je fait ça ? Mais l'enchantement se dissipa aussitôt. Je contractai mes poings, car j'étais très loin de maîtriser mes pouvoirs. À mon grand désespoir, la magie ne se gérait pas avec n'importe quel mode d'emploi. Une maîtrise de moi et de mes émotions apparaissait le passage indispensable avant de prétendre en user.

Si seulement je pouvais appeler John. Je savais qu'il était prêt à me livrer tous les secrets à mon sujet. Me savoir en danger à l'autre bout de la planète l'avait convaincu de cesser les faux-semblants.

Tous les membres de la base Alfred Faure étaient réunis afin de

commémorer l'arrivée de la première mission scientifique le 17 novembre 1961, cinquante-neuf ans plus tôt. Malgré l'éloignement et l'isolement, le respect des traditions du souvenir demeurerait plus présent ici qu'ailleurs. Ces occasions fréquentes et diverses permettaient surtout de se donner l'illusion d'un minimum de vie sociale. Pour l'évènement, Bob et son second concoctèrent un apéritif dînatoire pour cette nouvelle occasion de célébrer et faire la fête. Sur une grande table, recouverte d'une nappe d'un blanc immaculé, et installée le long d'un mur de la VieCom, étaient alignés de nombreux mets à l'odeur alléchante. Une énorme marmite trônait au milieu, dont une bonne odeur de rhum, de sucre et de vanille se dégageait me rappelant Guylaine et les effluves de l'île de La Réunion. Jessica installait des verres à pied sur l'un des côtés, et Bob vint déposer un plat chargé de boulettes de poisson aux épices.

— Des acras de morue ! s'exclama Jonathan avec des yeux de merlan frit.

— Avec les évènements de ces derniers jours, tous ces préparatifs me donnent la nausée, grinçai-je.

— Il n'y a pas de mal à prendre un peu de bon temps, au contraire, rajouta Marie dont les yeux brillaient autant que ceux de Jonathan.

— Vous m'exaspérez ! je capitulai en chassant l'air du plat de la main.

Comment pouvaient-ils rester aussi calmes ? Tout comme moi, ils savaient bien que notre suspect déambulait parmi nous à cet instant. Les yeux plissés, je fis le tour de la salle en scrutant tous les hommes pouvant relever des critères. J'éliminai d'office le doc qui ne pouvait correspondre au profil de notre détraqué. Rémi était bien plus petit que l'homme aperçu sur la plage. Un soupir de capitulation s'échappa d'entre mes lèvres en constatant que bon nombre des individus masculins présents ici correspondaient au gabarit. Même Bob le cuistot toujours enjoué s'avérait un suspect idéal. C'était ridicule ! Cet homme ne ferait pas de mal à une mouche. En définitive, soupçonner

tout le monde en fonction de son faciès ou de sa corpulence relevait à de la ségrégation en bonne et due forme.

Plongée dans mes suspicions dans un coin de la salle, je sursautai lorsque Marie apparut près de moi et me pressa le bras.

— Ne t'inquiète pas trop. J'imagine très bien ton ressenti, mais tu ne peux t'empêcher de vivre sous prétexte qu'un gars bizarre évolue parmi nous. De toute façon, il ne s'en prend qu'aux animaux...

Pour la rassurer, je lui servis un simulacre de sourire. Mais au fond de moi, je ne cessais de faire des rapprochements avec l'accident de ma mère. Je préférais taire mes conclusions, car il m'était impossible de révéler leur bien-fondé. Impossible d'aborder le fait que ma mère possédait des pouvoirs qui lui auraient largement permis de se tirer de nombreuses situations scabreuses.

Hier, j'eus la démonstration de mes propres capacités. Partagée entre l'espoir provoqué par les bribes de possibilités entraperçues et le constat implacable de mon incapacité à les maîtriser, je compris que tant que je ne pourrais poursuivre ma conversation avec mon protecteur, j'allais devoir continuer mon exploration seule.

Jonathan, Marie et moi formions désormais un trio improbable. Par notre projet risqué de faire cesser le carnage parmi la population d'éléphants de mer, je fus surprise de constater qu'au fil des jours, mon agacement envers l'officier s'atténuait.

Néanmoins, je restais prudente. Hors de question de leur révéler quoi que ce soit de plus à mon sujet. Continuer d'explorer mes dons à l'abri de tous demeurait pour moi l'unique priorité.

Après un dernier regard sur la foule, si je pouvais qualifier de « foule » une vingtaine de personnes, je m'y intégrai avec l'intention de profiter et de me changer les idées. Dans l'immédiat, suivre les conseils de Marie me ferait le plus grand bien ; je concédai qu'il ne pouvait rien m'arriver ici au milieu de tous. De plus, qui sait si je ne pouvais pas glaner quelques informations ici et là ?

Avec une assurance peu habituelle, je m'emparai d'un plateau et me mêlai aux autres.

— Un petit four, Philippe ? lui proposai-je avec un sourire à demi forcé.

La bouche déjà pleine, il en enfourna un autre. Ses joues étant gonflées par l'excès de nourriture ingurgitée, je dus attendre qu'il avale son contenu avant de pouvoir engager la conversation.

— La campagne d'été démarre fort pour la maintenance, lançai-je de manière innocente.

— Oh oui, ici c'est la période pour nous la plus chargée. C'est ma troisième campagne d'été, alors crois-moi, j'en sais quelque chose !

Il acquiesça pendant qu'il gobait un acra. Je plaquai mes doigts sur ma bouche pour masquer le dégoût que me provoquait cet homme.

Comment pouvait-il manger autant ? J'inspirai pour me donner le courage de poursuivre l'air de rien.

— Moi je suis un novice en comparaison de Connor, rajouta-t-il.

— Et pourquoi donc ? relevai-je avec un sourcil arqué.

— Sa première campagne remonte à une dizaine d'années, précisa le glouton.

Ma mâchoire me lâcha, et mes jambes se mirent à vaciller. Tandis que je chancelais, je sentis un bras m'enserrer par la taille et me soutenir fermement. Dans un mouvement de tête mécanique, je découvris Jonathan qui venait à mon secours.

— Très intéressant, Philippe ! déclara-t-il.

De toute évidence, l'officier n'avait rien perdu de notre conversation et avait tout à fait compris la signification des propos de l'ouvrier à mes yeux.

Encore ébranlée par la confirmation de la présence de Connor ici une décennie plus tôt, je balbutiai quelques mots inaudibles. Jonathan dut me soutenir encore un instant. Il plongea ses yeux bleus dans les miens tout en resserrant son étreinte. Je fus hypnotisée par cet homme qui avait la capacité incroyable de m'irriter aussi bien que de m'apaiser. Son contact me rassura. À travers ses iris azur, je perçus sa force. Quoi qu'il arrive, je restais convaincue que cet homme s'interposerait pour me protéger. Faisait-il cela avec tout le monde ? Perdue dans son regard, j'hésitai. Je me sentais à la fois précieuse et forte. Force qu'il me communiquait grâce à son incroyable confiance en lui qui décuplait la mienne. Cet instant magique figea le temps et tout ce qu'il se passait autour de nous. J'étais incapable de m'en détacher.

— À la vôtre ! nous interrompit Marie en brisant l'enchantement, munie de deux verres de punch.

Balbutiante, je tentai de me reprendre. Je n'avais aucune envie qu'elle perçoive le trouble que Jonathan m'avait provoqué.

Je me raclai la gorge pour l'informer de mes intentions à venir.

— Je pense que demain matin, je vais retourner faire un tour à la grotte.

— Tu veux que je t'y accompagne ? me proposa-t-elle avec toute la bienveillance qu'elle incarnait.

Résolue, je secouai la tête.

— Non, non, je te remercie. Je crois que j'ai besoin d'être un peu seule...

— Tu es sûre que ça va ? s'enquit mon amie en plissant les yeux pour me sonder.

— Tout à fait, j'ai juste besoin de réfléchir et de prendre du recul. De digérer, tu comprends ?

Équipée de mes chaussures de randonnées et d'un petit sac à dos,

j'empruntai de nouveau le petit sentier longeant les falaises abruptes. Je fermai les yeux pour apprécier ce bain de soleil matinal assez rare pour ne pas manquer une occasion d'en profiter. Pourtant en comparaison d'un automne écossais, je n'y perdais pas au change.

Ce n'était pas de gaité de cœur que je me rendais seule à la grotte, mais par nécessité. Comment retenter une séance d'exploration de mes pouvoirs à la vue de tous ? Aucune autre alternative ne s'ouvrait à moi, et surmonter mes craintes irrationnelles se révélait incontournable. Tandis que Marie avait aussitôt compris le motif invoqué, je dus négocier avec Jonathan qui s'était missionné à ma protection. Son insistance me fit penser à John. Se pouvait-il qu'il l'ait payé pour ma surveillance ? Non. Tout en évitant un rocher sur mon passage, je me sortis cette idée saugrenue de la tête. En outre, la détermination de l'officier me rassurait autant qu'elle m'agaçait. J'avais d'ailleurs bien du mal à en comprendre son origine. Son extrême dévouement envers autrui surprenait. Pour quelles raisons agissait-il ainsi ? Aussi, la connexion ressentie hier, lors de notre contact rapproché me perturba, si bien que j'eus du mal à trouver le sommeil. Peut-être m'étais-je fait une idée ? Après tout, les paroles de Philippe confirmant la présence de son collègue Connor sur l'île en même temps que ma mère m'avaient suffisamment retournée pour affecter mon ressenti. C'était sûrement cela... Je n'eus qu'à me remettre en mémoire son comportement détestable pour mettre fin à mes interrogations intérieures.

Je détournai la tête pour admirer le paysage. Perdue au bout du monde, j'avais l'exclusivité d'un spectacle si beau qu'il me coupa le souffle. Je m'arrêtai quelques instants pour en profiter. Le soleil encore bas inondait la mer de paillettes dorées. Elles se posaient sur l'océan comme un voile enchanteur. De grands dauphins en robe noire et blanche en avaient fait leur terrain de jeux. Un groupe de quelques individus sautaient au-dessus des flots. On aurait dit qu'ils happaient ces vagues enchanteresses qui caressaient la surface. Mes yeux

s'humidifièrent à la vue de cette scène surréaliste. Une brise souleva mes cheveux, m'immergeant complètement dans cet univers. Mes sens s'éveillèrent enfin. Comment avais-je pu rester si longtemps à me préserver de tout ? Je me coupais de la vie. L'existence ne servait-elle pas à profiter de ce que la nature avait créé pour nous ? Cloîtrée dans mon laboratoire, je m'évertuais à l'étudier, sans rien en avoir vu. S'enfermer entre quatre murs ne suffisait pas, analyser des données n'apportait rien. Maman l'avait compris, elle éprouvait le besoin du contact de la nature, de l'explorer, d'en savourer chaque cadeau. J'inspirai une goulée d'air pur qui accéléra le flux de sang dans mes veines. Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante qu'aujourd'hui, isolée sur un bout de Terre, comme si elle m'appelait à un retour aux origines, et me rappelait ma raison d'être. Ce fut empreinte d'humilité que je parcourus les quelques centaines de mètres jusqu'à l'entrée de la grotte.

En pénétrant dans la cavité, mon cœur battit à tout rompre. L'odeur concentrée de la grande bleue me rendit fébrile et m'impressionna. Mes jambes en coton peinèrent à me porter. Je devais reprendre le contrôle de mes émotions, et vite. Ces dernières me permettaient de stimuler mes pouvoirs, mais elles ne devaient pas m'échapper au risque d'en perdre le contrôle. Garder la tête froide figurait essentiel, car je n'oubliais guère mon inexpérience flagrante à user de ma magie.

Je sursautai au bruit d'une vague un peu plus forte que les autres qui claqua sur la paroi rocheuse résonnant jusqu'au fond de la grotte. La respiration bloquée, je tendis l'oreille. Rien d'autre que les cris des skuas et des pétrels. Les yeux fermés, j'écoutai les sons provenant de la mer glaciale et impitoyable des Terres australes. Ce décor incroyable par sa beauté et sa complexité se révélait idéal pour mes tentatives. Le visage tourné vers la mer, je me campai, les pieds ancrés au sol. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais je me tins prête. Comme à chaque essai, j'inspirai pour me gorger d'oxygène, et me concentrai sur mes extrémités. Si seulement je savais comment m'y prendre, je me concentrai sur la pulpe de mes doigts. La plupart des manifestations de mes dons y étaient liées. Les mâchoires contractées, je rouvris les yeux pour voir mes empreintes devenant incandescentes. Cette manœuvre me coûtait en énergie, car je luttais pour maintenir la chaleur dans mes membres. Malgré la température glaciale, la sueur perla sur mon front. Je ne tiendrais plus bien longtemps. Puis la détermination fit place à la colère, et tout à coup des faisceaux jaillirent de mes mains éclairant jusqu'au plafond de la grotte. La surprise de ma démonstration fit cesser aussitôt le phénomène, le même que l'autre soir quand j'avais défendu Jonathan.

Tout à coup, entre deux ondulations de la mer, je perçus quelque

chose. Je suspendis ma respiration, pour me concentrer sur le tintement. Les yeux plissés, je focalisai mes pouvoirs sur mon ouïe. Une vague de colère déferla en moi quand je compris de quoi il s'agissait. Comment avaient-ils pu ? Sans bouger, je contractai la mâchoire.

Les voix se rapprochèrent un peu plus. J'avais pourtant été claire, je voulais être seule !

Malgré le roulement des vagues qui claquaient à l'entrée de la grotte, je distinguai des voix enjouées qui détonnèrent avec la situation.

— Salut, lança une voix masculine.

Nom d'un gobelin ! Mais ce n'était pas Jonathan. Je plissai les yeux, n'arrivant pas à distinguer le visage des deux visiteurs dans le contre-jour.

— Bonjour ! risquai-je hésitante à l'attention des deux individus.

Ils avancèrent d'un pas, et je reconnus cet homme bedonnant qui m'horripilait.

— Philippe... et Connor... Tiens donc, que faites-vous ici ?

Le regard inquisiteur que je leur lançai était, je l'espérais suffisamment explicite pour qu'ils décampent.

— Je t'ai entendue hier avec ton assistante... Quand j'ai parlé à Connor de cette grotte au détour d'une conversation, il m'a tout de suite proposé de te rejoindre. N'est-ce pas Connor ? reprit Philippe en lui envoyant une grande tape dans le dos. Je crois qu'il est passionné par les grottes, me chuchota de surcroît l'ouvrier avec une main plaquée sur le côté de sa bouche.

— Cette conversation était privée !

Le ton ferme que j'employai ne laissa planer aucun doute sur ce que je pensais de son indiscretion.

— Ah... Euh... Tu m'excuses, je ne pensais pas mal faire...

Alors je tournai un regard incendiaire vers Connor qui se tenait aux côtés de Philippe. Son regard figé me fit hésiter un instant, et une affreuse pensée me traversa l'esprit. Se pourrait-il que ce soit lui ? Je ne le lâchai pas des yeux et scrutai ses moindres gestes. Il ne dit mot tandis que son collègue perçut la tension qui régnait.

— Connor, je ne pensais pas déranger Hope. Peut-être que nous devrions la laisser et revenir à un autre moment.

Sans tourner la tête vers l'homme qui commençait à se sentir définitivement de trop dans cette grotte, Connor écarta ses jambes pour se camper plus solidement sur ses appuis. Je plissai les yeux et observai chacun de ses mouvements. L'apparence anodine de ce jeune homme à la stature imposante ne pouvait laisser présager quoi que ce soit. Soudain ses yeux s'arrêtèrent de ciller. Ses globes oculaires furent désertés de toute humanité, et prirent une teinte d'encre.

Oh, non ! Mes yeux s'écaraquillèrent à cette vision surnaturelle, et un frisson parcourut ma colonne vertébrale.

Témoin de ce même spectacle, Philippe pris de panique bégaya. La stupeur l'empêcha même de refermer la bouche.

— Philippe ! Va-t'en ! ordonnai-je en couplant ma parole d'un grand geste de la main.

Un claquement de langue retentit dans la bouche de Connor qui secoua la tête de droite à gauche.

— Laisse-le partir ! j'insistai. Je suppose que tu n'es pas là pour lui.

Son regard noir dénué d'humanité ne laissa transparaître aucun sentiment. Une larme de même teinte que ses yeux perla dans le creux de son œil. Ainsi, il arborait le visage de la mort.

Cette fois l'ouvrier paniqua, ses jambes flageolèrent tandis qu'il essayait de reculer, mais Connor tendit un bras et l'empoigna par le cou comme une poupée de chiffon.

— Lâche-le ! insistai-je.

Hélas, il ne desserra pas sa prise. Luttant contre ma panique, je sentis un bouillonnement frémir en moi, une vague de chaleur me submerger de l'intérieur. La colère envahit chaque parcelle de mon corps, elle s'insinua dans chaque fibre. Il me provoquait. Les extrémités de mes doigts redevinrent de braises. Des scintillements voilèrent ma vue. La peur, l'urgence, la colère, j'avais bien du mal à faire le tri dans les émotions qui m'enveloppaient.

— Pourquoi fais-tu cela ? éructai-je.

Philippe émit quelques borborygmes alors que ses pieds ne touchaient plus le sol.

Je compris à cet instant que Connor n'épargnerait pas l'ouvrier trop avenant. Il figurerait sur la longue liste des dommages collatéraux à son actif, puisque de toute évidence, il était l'homme ou je ne sais quoi à l'origine de la mort des animaux. Vite, je devais réagir. J'inspirai pour puiser toutes les forces naturelles autour de moi. Les ondes issues de notre mère Terre se rallièrent à moi pour former un tout. Mes doigts se crochèrent pour laisser se former deux boules lumineuses au creux de mes paumes. La voute de la grotte se teinta de couleurs ocres et orangées, flamboyantes. Quelques mèches de mes cheveux érubescents virevoltaient autour de mon visage. En dépit de tous les éléments qui s'élevaient autour de moi, je concentrai toute ma colère dans mes extrémités, et pris une dernière inspiration. J'expulsai vers l'être abject face à moi un concentré de toute la rancœur que je lui portais. La vague magnétique qui déferla sur lui le fit vaciller, si bien qu'il relâcha sa prise. Le corps inerte de Philippe s'écroula mollement. Je ne pouvais plus rien faire pour lui ; rien qu'à ce contact, sa corpulence avait diminué. Aussitôt, je relançai une nouvelle attaque qui eut le même effet. Je ne relâchai pas mes efforts et maintins mes

assauts pour ne pas le laisser reprendre le dessus. Après quelques secondes de lutte face à mes déferlantes, je le vis enfin faiblir. De plus en plus, il peinait à se maintenir debout. À mon tour, hors d'haleine, je marquai une pause dans mes offensives, mais ce fut à ce moment qu'il en profita pour se retourner et prendre la fuite. Pourquoi n'avait-il pas essayé de m'atteindre à son tour ?

Vidée de mes forces, je me laissai tomber à genoux. Les larmes qui dévalèrent mes joues laissèrent des sillons de tristesse sur mon visage et mon âme. Des saignées profondes dans mon cœur à vif, écorché par la mort de Philippe qui me percuta de plein fouet.

— Hope... souffla Jonathan près de mon oreille.

Mes sanglots ne se tarirent pas. Impossible de relever la tête. Je me sentais engloutie, anéantie, perdue. Comment me relever de ça ?

— Hope, tu dois m'expliquer. Après les évènements à la Baie Américaine, et aujourd'hui avec la mort de Philippe... Je ne sais pas ce que tu as vu là-bas, mais tu sais que tu peux me parler.

La tête enfoncée dans mon oreiller, mutique, je secouai la tête avec frénésie. Relever les yeux revenait à voir et assumer, ce que je ne voulais pas accepter. Et puis, comment expliquer ce qui s'était passé au fond de cette grotte ? De surcroît, un fort sentiment de culpabilité m'étreignait comme si je me trouvais coupable de quelque chose. Sans comprendre pourquoi, j'avais l'impression que Connor avait réduit à néant ce pauvre homme afin de faire pression sur moi. Un horrible chantage pour m'atteindre, moi. Mais que me voulait-il ? Qui était cet individu qui comme moi semblait doté de capacités hors du commun. Cependant, à l'inverse de ma nature, lui n'hésitait pas à les utiliser à mauvais escient.

Ma mâchoire se contracta quand je sentis une main chaude passer dans mon dos. Malgré l'intrusion dans ma zone personnelle, elle me procura une dose de réconfort suffisamment salvatrice pour que mes muscles se détendent un tant soit peu, et que je daigne relever la tête. Je découvris le visage crispé de Jonathan qui me détaillait avec une douleur qu'il semblait partager. Sa sollicitude envers moi me soulagea d'une partie de ma peine, et me permit de desserrer les dents.

— Je suis si... désolée... soupirai-je en me raccrochant à ses yeux brillants.

Assis sur le bord de mon lit, il me saisit la main, et avec une douceur extrême, comme si j'étais une petite chose fragile, il m'attira à lui. Après quelques secondes, je cédaï, je me plaquai sur le torse musclé de l'officier, et l'enserrai aussi fort que possible. Il passa ses bras autour de moi, et je me loyai contre lui. Nous restâmes enlacés un long moment. Peu à peu, je ressentis l'apaisement salulaire qu'il me prodiguait. Avec des gestes mesurés, il mit un terme à ce moment hors du temps en m'écartant de lui. De ses deux mains, il saisit les pourtours de mon visage pour m'obliger à le regarder dans les yeux.

— Hope, je suis là, je te protégerai quoi qu'il arrive. Tu peux tout

me dire, me souffla-t-il tout près de mon visage.

S'il savait... Je lâchai un soupir audible de résignation. S'il savait la vérité sur ce qui s'était passé au fond de la grotte, et que de nous deux, j'étais probablement celle qui était plus en mesure de le protéger.

Je le détaillai avec intensité, lui que j'avais si mal jugé au début, qui avait su me montrer une facette de lui si différente jour après jour, je ne pouvais le laisser dans l'ignorance totale.

Ses yeux scintillèrent. Absorbée par leur intensité, je me laissai happer. Je ne bougeai pas, tandis que Jonathan s'approcha encore. La distance entre nos bouches devint indécente, nos souffles s'intensifièrent, mais je me sentis incapable de reculer. Brusquement, je franchis les derniers centimètres qui nous séparaient. Nos lèvres fusionnèrent assoiffées, chaudes, réconfortantes. Le goût salé de mes larmes se mêla à notre baiser. Le temps se figea jusqu'à ce qu'on frappe à la porte.

La magie de notre étreinte s'envola et nous nous éloignâmes aussitôt l'un de l'autre. Jonathan évita de croiser mon regard, et se racla la gorge. Il fit mine de défroisser ses vêtements ne sachant comment réagir face à notre égarement.

L'ascenseur émotionnel que je venais d'emprunter m'avait fait grimper au ciel à une vitesse incroyable, mais le retour à la réalité me fit retomber d'aussi haut. De mon côté, je ne cherchai pas à analyser quoi que ce soit, j'en fus incapable.

L'officier se leva et entrebâilla la porte afin de découvrir le visiteur. Je décalai la tête pour apercevoir une tenue colorée devenue familière.

— Marie ! Entre, dis-je aussitôt.

Elle bouscula l'officier sans aucune gêne et fonda sur moi.

— Hope, ma chérie, comment vas-tu ? s'enquit-elle en m'enlaçant.

— Aussi bien que possible dans ces circonstances...

— Je reviens de la VieCom, nous dit-elle considérant Jonathan puis moi. Les rumeurs vont bon train. Je ne sais pas vraiment ce qu'il s'est passé, mais les gens commencent à se poser des questions.

Ses paroles me firent prendre conscience que je n'avais pas le choix. Je leur devais une explication.

— Lorsque je suis arrivée sur place, j'ai été surprise d'apercevoir quelqu'un qui sortait furtivement de la grotte, mentis-je. Quand je l'ai vu, je ne me suis pas annoncée et suis restée en retrait, puis il est parti sans se retourner. Me croyant enfin seule, j'ai avancé jusqu'à la cavité, et c'est là que je l'ai trouvé. Le corps de Philippe gisait en plein milieu.

Rien que de l'évoquer, une boule se reforma au fond de ma gorge. Même déglutir me rappelait qu'il avait tué un homme. Cette chose avait ôté une vie pour me défier. Comment ne pas ressentir une part

de responsabilité ? De plus, c'était la première fois que je voyais un homme mort.

— Et tu as eu le temps de voir quelque chose ?

J'acquiesçai d'un air grave.

— Il portait une parka jaune...

Marie et Jonathan écarquillèrent les yeux ; nous tenions la preuve que l'attaque dans la Baie Américaine avait été orchestrée par le même individu.

— Mon Dieu, souffla Marie en prenant conscience de ce fait.

— Nous savons désormais ce qu'il nous reste à faire, déclara l'officier déterminé.

— Ne prends pas cette peine, finis-je par ajouter. Je l'ai reconnu...

— Quoi ?! s'insurgea-t-il. Depuis le début tu aurais pu me le dire ?

— C'est Connor Anderson...

— Cette convocation ne présage rien de bon, déclara Jonathan avec un air grave. Je connais les pratiques militaires.

— Beaucoup de coïncidences gravitent autour de nous. Comment veux-tu ne pas attirer l'attention ? corrobora Marie en justifiant les inquiétudes de l'officier. Après notre attaque, il s'en est pris à Philippe. Connor est plus malin qu'on ne le pensait...

— Et surtout plus dangereux, trancha Jonathan.

Pour ma part, j'étais tellement submergée par les événements survenus dans la grotte deux jours plus tôt que je ne prêtai guère d'attention aux craintes de mes camarades. Pourtant, c'était bien moi qui risquais le plus si des éléments inexplicables apparaissaient au grand jour.

— En tout cas, j'espère qu'ils me croient quant au fait que j'ai trouvé le corps de Philippe à mon arrivée à la grotte, mentis-je éhontément.

— Permits-moi d'en douter...

Sans laisser poursuivre Marie, Jonathan se retourna brusquement vers moi.

— Ça va aller ? sonda-t-il.

La mâchoire contractée, je hochai la tête en guise de réponse. La noirceur qui recouvrait mon cœur m'empêchait de prendre le recul nécessaire vis-à-vis de cette situation. J'étais dans le trou, piégée comme un rat. Par ma faute un innocent avait payé de sa vie, et je ne comprenais toujours pas pourquoi. Le lien, je le connaissais : maman. Connor avait séjourné ici en même temps qu'elle, et elle n'en était pas revenue. De toute évidence, le danger planait au-dessus de ma tête comme un spectre prêt à me recouvrir.

Jonathan me pressa le bras me sortant de mes pensées funestes.

— N'oublie pas que je suis là, me glissa-t-il à l'oreille.

— Je sais, merci.

Ses paroles me ramenèrent deux jours plus tôt lorsque nous nous étions embrassés. Ma faiblesse était telle que je n'avais rien contrôlé. Que nous était-il passé par la tête ? Fort heureusement, nous n'avions pas abordé de nouveau ce sujet gênant.

— Arrête de t'en vouloir, tu n'es pas responsable, me gronda Marie. Même si nous n'avons pas livré la totalité des informations sur

Connor. D'ailleurs avant qu'il ne s'en soit pris à son collègue, nous ne savions même pas que c'était lui ! Il faisait juste partie de notre liste de suspects de par son gabarit.

— Elle a raison, renforça Jonathan.

— Dans l'immédiat, nous allons révéler à Delphine Petitpas ce que nous savons. Nous ne pouvons garder ça pour nous, me confirma Marie en attrapant mon autre bras et en baissant d'un ton le volume de sa voix.

Le soutien de mes amis me rasséréna, et je les suivis entre les constructions de la base. Un groupe de scientifiques qui discutait le long du bâtiment bleu de l'hôpital se tut sur notre passage. De toute évidence des rumeurs commençaient à se répandre. Nous étions mêlés à deux incidents dont le dernier s'avérait mortel et dans des circonstances douteuses. La promiscuité due à notre situation d'isolement sur cette île éloignée du monde accentuait pour sûr les inquiétudes. Je devais la jouer fine, car je ne pouvais me permettre de me dévoiler plus. L'ouverture d'esprit n'était pas une qualité humaine répandue, je le gardais bien en tête. Je n'avais qu'à me remémorer les tas d'exemples dont m'inondait John afin de me convaincre de garder mon secret bien gardé. Depuis des millénaires le bûcher demeurerait la sanction divine à toute forme de sorcellerie.

Dans un silence sépulcral, nous parcourûmes les derniers mètres en direction de la résidence du chef de district. Seul bâtiment de la base à posséder un toit pointu en quatre pans dont la couleur blanche tranchait avec la teinte de bois exotique foncé de ses murs. Ce fut la première fois que j'y pénétrai.

Jonathan avança le premier. Alors qu'il s'apprêta à frapper à l'imposante porte blanche, cette dernière s'ouvrit en grand sur le visage de Delphine aussi figé qu'une statue de marbre. Cela conforta malheureusement les inquiétudes de Jonathan.

— Entrez ! ordonna-t-elle d'un ton monocorde en jetant un coup d'œil aux groupes qui s'étaient formés sur notre passage.

Elle s'empressa de refermer la porte et nous guida sans piper mot dans une grande pièce agrémentée d'un imposant bureau. L'espace sobre à la décoration sommaire voire inexistante reflétait assez bien le changement régulier de personnel à cette fonction. La durée limitée en poste ne laissait guère le loisir d'investir les lieux et de la personnaliser. D'un geste rapide de la main, elle nous indiqua trois chaises disposées en ligne devant son bureau. Tout à coup, je m'aperçus de la présence du docteur Rémi Bianci qui nous tournait le dos, immobile devant une fenêtre. Son regard semblait perdu dans le paysage maritime impénétrable.

— Bonjour, je vous remercie d'être venus, finit par dire Delphine en desserrant les dents. Nous avons quelques questions à vous poser.

En parallèle de ses paroles, son regard se porta sur le docteur qui s'empressa de la rejoindre de l'autre côté du bureau. Cette frontière informelle me mit mal à l'aise. Moi qui avais toujours été si droite, pour une fois, j'avais la fâcheuse impression de me retrouver du mauvais côté de la barre.

Rémi prit la parole à l'instar d'un avocat du barreau :

— Hier, j'ai procédé à l'autopsie du corps de Philippe. Au vu de son état, je ne m'étais guère fait d'illusions quant aux conclusions que j'allais porter, mais des vérifications s'avéraient tout de même nécessaires... Je ne vous cache pas que les résultats sont éloquents.

Aucun membre de notre trio improbable ne broncha.

— Nous souhaiterions quelques informations complémentaires, renchérit Delphine.

La cheffe de district n'avait pas plus d'une trentaine d'années. Malgré sa jeunesse et ses traits délicats, elle assumait pleinement son rôle, et d'après sa dernière demande, il paraissait évident qu'elle ne lâcherait pas le morceau sans une explication valable.

Sans concertation aucune, Jonathan prit la parole.

— C'est horrible ! Que lui est-il arrivé ? s'informa le jeune officier.

Le regard de Delphine obliqua vers Rémi qui la relayait.

— Les circonstances de la mort de ce pauvre homme ne sont en aucun cas naturelles. D'après l'aspect desséché de son corps vous auriez pu vous en douter, non ?

Nous acquiesçâmes de concert. Inutile de nous faire passer pour plus bêtes que nous n'étions. De par nos professions, Rémi savait que nos connaissances nous permettaient d'envisager de nombreuses suppositions.

— Comment pouvez-vous expliquer qu'il n'y ait plus trace d'une goutte de sang dans son organisme ?

Le docteur renchérit par une question qui révéla l'incompréhension à laquelle il faisait face. Toutefois, Jonathan ne se laissa pas démonter par ses allusions.

— Et comment voulez-vous qu'on le sache ?

— Avouez que toutes les OP¹ que vous entreprenez s'achèvent par un drame ! cingla-t-il.

— Calmez-vous, intervint alors la responsable. Cependant, il est vrai que vos sorties se sont soldées soit par un blessé, et cette fois un mort. Je ne peux m'en tenir à ça ! Le préfet des TAAF est informé et me délègue sa compétence afin de mener à bien cette enquête. Il affrète un navire dès que possible et nous envoie du renfort. Le corps du malheureux sera également remis à sa famille et il est hors de question de leur servir une justification fumeuse !

— Je comprends, marmonnai-je comme pour moi-même.

— Je n'imagine même pas l'état de sa femme et de ses enfants,

ajouta-t-elle.

Nom d'un gobelin... Je fermai les yeux et inspirai pour évacuer les réminiscences liées à mon passé. Je savais trop ce qu'ils allaient endurer. Le sentiment de culpabilité qu'avait tenté d'étouffer Jonathan un peu plus tôt me revint en pleine figure. Des picotements se propagèrent déjà le long de mes doigts. Mon sang pulsait dans mes veines. Alors Jonathan glissa son bras au-dessus de mes épaules et m'attira avec délicatesse vers lui. Il avait compris à quel débat intérieur je faisais face, et tentait de m'apaiser.

— Désolé, elle est encore remuée. Imaginez-vous ce que ça fait de tomber sur un cadavre ? reprit-il pour ma défense.

Jonathan prit alors une grande goulée d'air, et soupira avec résignation.

— O.K., il n'y a plus de raison de cacher quoi que ce soit. Il se passe effectivement quelque chose. Nous avons des informations à vous livrer. Bien sûr, il nous manque des pièces du puzzle, mais vu la tournure des événements, faire cavalier seul devient trop dangereux.

Delphine et Rémi se lancèrent un regard confirmant leurs doutes.

— Nous t'écoutons, dit Rémi qui se rapprocha.

Pourquoi avais-je l'impression que les rôles étaient inversés ? Le docteur s'investissait beaucoup dans cette affaire à tel point que son rôle se confondait parfois avec celui de la cheffe de district.

— Tes doutes s'avéraient fondés, confirma l'officier au doc. Je n'ai pas fait de chute lors de notre mission de nuit à la Baie Américaine...

— Pas besoin de sortir de Saint-Cyr pour le comprendre, cingla-t-il sur un ton sarcastique.

— Nous avons été attaqués. À ce moment, nous ne savions pas de qui il s'agissait. Nous avons juste quelques éléments. C'est pourquoi nous avons gardé ça pour nous.

— Mais c'est inconscient ! s'exclama Delphine en levant les mains au ciel.

— Je suis officier, et moi aussi j'ai l'habitude des enquêtes. De plus, nous sommes détachés sur une île de cent-cinquante kilomètres carré tout au plus avec une vingtaine d'individus sur la base. C'est moi qui ai souhaité ne rien révéler afin de me laisser le temps de découvrir le responsable. À ce moment, j'avais pensé qu'il était question d'un simple déséquilibré qui s'en prenait aux animaux... mais c'était avant que Hope découvre le corps de Philippe...

— Ce n'était pas à vous d'en juger, trancha encore la cheffe de district. Je vous rappelle qu'aujourd'hui, j'ai la mort d'un homme sur les bras !

Alors, je jugeai que Jonathan s'était assez exposé sur cette affaire, et intervins à mon tour.

— Lorsque je suis arrivée à la grotte, j'ai vu quelqu'un en sortir,

lâchai-je pour calmer la tension de plus en plus palpable.

Tous les yeux se tournèrent vers moi avec la même interrogation.

— C'était Connor, le collègue de Philippe.

Delphine qui ne dit mot plissa les yeux. Elle me dévisageait avec une telle intensité que je dus détourner le regard.

Son air suspicieux ne me disait rien qui vaille...

Après une semaine de coupure, les télécommunications furent enfin rétablies. Avec regret, je dus laisser passer la vague des hivernants qui depuis la veille au soir se relayaient sans relâche pour renouer le contact avec leurs proches. La seule perspective de se savoir coupé du monde avait renforcé un peu plus le sentiment d'isolement. Également, la mort de l'un des nôtres avait amplifié le besoin de se confier et de rassurer famille et amis.

Je multipliai les allers-retours sans qu'aucun poste ne se libère. Aussi, je m'installai à un ordinateur pour patienter. Je me connectai à ma messagerie afin de vérifier les nouvelles. Sans surprise, je découvris plusieurs dizaines de messages de John et ma grand-mère. Ils s'inquiétaient des révélations que je leur avais faites avant la coupure. Depuis plus d'une semaine, j'avais été dans l'incapacité de les informer de la situation et j'imaginai bien dans quel état ils devaient se trouver. Je commençai par les aviser du retour des connexions et du fait que je doive patienter pour les appeler ; je ne pouvais me permettre d'échanger avec eux sur des sujets aussi importants aux yeux de tous. Volontairement, j'omis le drame qui s'était déroulé ici dans le laps de temps. Je découvris ensuite un message de ce cher Alexandre Thomas. Enfin !

T rès chère Hope,

Je suis sincèrement désolé de ne pouvoir accéder à votre demande aujourd'hui encore.

Comme je vous l'ai confirmé lors de notre rendez-vous, nous n'avons rien retrouvé de plus que ce que vous avez constaté par vous-même dans le fond de dossier.

Vous devez vous baser sur vos propres données, quitte à vérifier vos constats sur différents sites de l'île, ou par le biais de prélèvements échelonnés dans le temps. Vous n'êtes qu'au début de votre séjour.

Rassurez-vous, vous aurez encore tout le loisir d'en apprendre davantage.

Je crois en vos capacités.

Bien à vous.

A. Thomas.

À s'y attendre, les quelques lignes du vieux scientifique ne m'apprirent rien de plus et me mirent dans une colère noire. Les doigts crochetés sur la molette de ma souris, je déroulai avec frénésie la page de ma messagerie sécurisée fournie par l'administrateur des TAAF. D'une oreille distraite, j'écoutai l'explication rocambolesque de Jessica qui enjolivait sa dernière mission de recensement des nids d'albatros à bec jaune. Soudain, je me redressai sur ma chaise qui réagit par un grincement plaintif. Comment n'y avais-je pas pensé avant ? Aussitôt je m'empressai de couper ma session, et de revenir sur la page d'accueil du site. La connexion à l'espace de travail privé nécessitait un identifiant correspondant à la première lettre du prénom en majuscule, suivi par le nom de famille en minuscules. Tous les membres de la base avaient le même système de connexion. Je tentai : Jmiller. Il ne manquait plus que le mot de passe. Prise dans un élan d'excitation, j'agitai mes doigts au-dessus des touches de mon clavier avec les coins des lèvres qui s'étirèrent sur mon visage. J'avalai une grande goulée d'air et entrai les lettres H.O.P.E. Mon prénom. Les doigts en suspens au-dessus de la touche « entrer », j'hésitai une seconde puis appuyai en fermant les paupières. Les yeux encore clos, j'entendis la petite sonnerie caractéristique de l'ouverture de la session. Mon cœur vacilla quand je découvris le message « Bonjour Joanne Miller ». Nom d'un gobelin ! J'étais connectée à la messagerie de maman. Une nouvelle perspective pour comprendre cette affaire s'offrait à moi. Il me tardait de découvrir les informations qu'elle contenait, mais pour l'heure, je me dirigeai vers le combiné qui s'était enfin libéré. Avant de prendre place, je jetai un coup d'œil à travers la fenêtre. J'étais seule.

— Abigaïl ? C'est Hope.

— Ohhhh ! John, hurla ma grand-mère dans le combiné si bien que je dus décaler le micro de mon oreille. C'est Hope ! Elle est en ligne !

— Nany, je vais bien. Je suis désolée de vous avoir encore procuré une frayeur. J'avoue que cette coupure ne pouvait plus mal tomber...

— Oui, imagine les scénarios qui ont tourné en boucle dans la tête de ta grand-mère quand je lui ai raconté notre dernière conversation, ajouta John qui prit part à l'échange. Cela dit, j'étais bien d'accord avec elle. Nous avons été coupés juste au moment où tu allais m'expliquer comment étaient morts les animaux...

— Et toi, après avoir commencé à me révéler que mes connaissances sur le passé de ma famille n'étaient que mensonges ! cinglai-je. Bref, je n'appelle pas pour vous faire des reproches. Il y a plus urgent, mais je n'oublie pas cette affaire pour autant !

Je perçus un raclement de gorge, toutefois ni Abigaïl, ni John ne répliquèrent. Bien.

— L'homme a recommencé. Cette fois il a tué quelqu'un devant mes yeux. J'avais l'impression qu'il me défiait, et je crois qu'il était venu pour moi. J'ai réussi à le faire fuir, mais avec l'interdiction d'user de mes pouvoirs et surtout ne sachant pas comment m'en servir réellement, je me suis retrouvée comme un agneau dans la gueule d'un loup, dis-je en insistant sur ce fait. Il s'en est fallu de peu. Des yeux d'encre ça vous dit quelque chose ?

— Un Host... soupira John.

— Quoi un Host ? m'énervai-je.

— C'est bien ce que je pensais... Les démons sont revenus.

— Des démons ? Nom d'un gobelin ! On n'est pas dans un film !

Je tombais des nues. Quand les révélations allaient-elles cesser ?

— Si, Hope, malheureusement. Nous avons tout fait pour qu'ils ne puissent plus nous localiser, posé des filtres magiques sur tout ce qui pouvait vous faire repérer.

— Comment ça ? Comment nous localisent-ils ?

— Votre magie émet une sorte de fluide que les démons détectent. C'est pourquoi nous t'avons caché l'ampleur de tes pouvoirs... Si tu t'en servais, tu aurais pu les attirer. Nous savions qu'après les grands combats de Londres, il restait quelques individus et que s'ils retrouvaient notre trace, ils ne nous lâcheraient pas, m'informa-t-il tandis que je plaquai mes mains sur ma bouche en comprenant que j'avais attiré cette chose.

— Il y a de grandes chances que ce soit lui qui soit responsable de la mort de maman, soupirai-je.

— Quoi ? ! intervint Nany à son tour.

— Il était présent sur l'île il y a dix ans...

— Oh mes chéries, prononça-t-elle d'une voix étranglée. Par toutes les sorcières, Hope... Comme je regrette... Nous avons pensé te protéger, et nous t'avons exposée encore plus.

— Jamais nous n'avons pensé qu'ils réapparaîtraient, renchérit notre protecteur, en tout cas pas comme ça. Désormais, tu es seule contre ce Host. Méfie-toi, il est malin. Ne le laisse jamais t'approcher, c'est un démon parasite. Il absorbe les énergies des personnes pour nourrir l'hôte qu'il occupe, d'où les cadavres d'animaux. S'il le laisse mourir sans avoir le temps de quitter son enveloppe charnelle, il ne tiendrait pas plus de quelques minutes. Certains hôtes luttent tellement contre leurs intrusions que tu peux entrevoir certains

signes : yeux larmoyants ou encore sudation excessive.

— Mais...

Une silhouette se tenait dans l'entrebâillement de la porte. Je stoppai net ma conversation, encore la bouche grande ouverte, entraînée par l'élan de ma question restée en suspens.

— Nany, John, je dois vous laisser.

Et je raccrochai sans même attendre leur réponse.

Jonathan se tenait droit comme un I. Il me fixait avec tant d'intensité que je détournai les yeux. Son visage figé et la courbure de ses sourcils traduisaient son ressentiment, et d'après sa posture, je compris qu'il ne bougerait pas avant d'obtenir une sérieuse explication.

Comment avais-je pu être aussi stupide ?

— Tu te fous de moi, s'insurgea Jonathan en me suivant à grandes enjambées à travers les bâtiments de la base.

Agacée, je ne ralentis pas, et arrachai la porte d'accès au couloir de ma chambre. Mes pas déterminés résonnèrent dans le long corridor sombre alors que je n'avais pas pris le temps d'allumer. Jonathan s'en chargea tandis que je glissai la clé dans le barillet. J'entrai avec hâte et m'apprêtai à claquer la porte au visage de l'officier, mais je n'eus pas le temps de réagir qu'il glissa sa ranger dans l'interstice pour m'empêcher de refermer.

— Nom d'un gobelin ! Retire ton pied tout de suite, grinçai-je en le foudroyant du regard.

— Soit tu m'ouvres et tu m'expliques, soit je raconte à tout le monde ce que je viens t'entendre.

J'inspirai profondément pour calmer les palpitations qui me secouaient. Mon épiderme me picota, échauffé par l'irritation que me causa sa menace.

— Personne ne te croira !

— Tu veux voir ?

Je feulai de colère. Avec lui, je ne me trouvais jamais dans la demi-mesure. Soit je le détestais, soit il m'attirait à tel point que nous finissions par nous embrasser. Cet homme avait le don de déclencher en moi des réactions extrêmes.

Par la force des choses ou plutôt de son foutu caractère, j'ouvris la porte avec brutalité.

— Entre ! aboyai-je.

Afin de garantir la confidentialité de notre échange, je refermai d'un tour de clé.

— Tu comptes me séquestrer, maintenant ?!

— Dis pas de bêtises ! Je te rappelle que c'est toi qui me mets la pression. Je t'écoute...

— Comment ça, « je t'écoute » ? T'es gonflée ! C'est plutôt toi qui me dois des explications !

— Je ne te dois rien du tout, tranchai-je en croisant les bras sur ma poitrine. C'est très vilain d'écouter aux portes ! D'ailleurs, maintenant tu ne sais plus interpréter ce que tu as entendu et tu paniques, tentai-je.

— Mais je rêve ! Hope, tu es d'une mauvaise foi ! conclut-il en secouant la tête.

Je lui concédai que j'y allais fort. Aux grands maux les grands remèdes. Sa méthode pour me soutirer des explications ne me laissait pas le choix : je mentis sans vergogne.

— J'ai entendu une bonne partie de ta conversation. C'est quoi ces histoires de démons ?

— Désolée si je te contrarie, ris-je. Mais les sorcières et les démons, ça n'existe pas. Je crois que tu regardes trop les séries sur Netflix.

Jonathan perdit tout à coup sa ferveur. À travers ses yeux, je perçus quelque chose qui me déplut. La déception.

— Je pensais que nous étions assez proches... Laisse tomber, ajouta-t-il en chassant l'air du plat de la main. Je sais très bien ce que j'ai entendu, et je ne suis pas dupe non plus. Connor semble bien plus fort qu'il ne le devrait, et les conclusions du doc quant au décès de son collègue ne sont guère plus claires !

Sans plus de considération pour moi, Jonathan se retourna, mit un tour de clé et sortit de ma chambre. Le claquement de la porte sur son passage retentit en moi en écho, accentué par la déception que j'avais lue dans les yeux de l'officier.

De colère, j'écartai les doigts, et envoyai valser contre le mur le verre qui se trouvait sur ma table de chevet. Maitriser mes émotions devenait incontournable ; de toute évidence je réagissais à l'encontre des préconisations de John.

Le grésillement métallique des vieux néons de mon laboratoire

retentit quelques secondes avant de cesser. La lumière froide qui s'en dégagea me fit papillonner des yeux le temps de m'y habituer. Ce décor au grand air m'avait presque fait oublier les univers cloisonnés et aseptisés des bureaux écossais, dont nul doute je retrouvais le modèle ici.

Les nuages opaques et la bruine de ce lundi matin ne laissaient que peu d'espoir d'entrevoir le ciel. En quelque sorte, je n'étais pas complètement dépaycée du climat de l'hiver écossais. Pourtant ici, nous étions bel et bien au printemps. Marie qui m'emboîtait le pas subissait d'autant plus ce changement radical de luminosité. Malgré sa plus grande proximité géographique, l'île de La Réunion était réputée pour ses magnifiques journées ensoleillées et ses décors de rêve. Les plages de sable fins, le ciel dénué de cumulus et les odeurs épicées des marchés ne me laissaient que des souvenirs douxereux au goût de miel, de bonne humeur et d'amitié.

En comparaison, je soupirai à la vue de l'espace froid et austère de la pièce. La vue embrumée, guère plus avenante, voilait le ciel et la mer, et ne compensait en rien ma morosité matinale.

— Comme c'est triste, aujourd'hui, déclara Marie avec une moue semi-dégoûtée.

— Moi qui en ai pourtant plus l'habitude que toi, ça ne m'enchantait pas non plus. C'est morne, et l'ambiance induite par les derniers événements, et le décès de Philippe n'ajoute aucune touche de gaité, soupirai-je.

Afin d'éviter d'en rajouter, je gardai pour moi l'épisode de ma dispute avec Jonathan. La peur qu'il ne révèle les paroles entendues dans la salle des télécoms me rongeaient depuis deux jours, et cela me contrariait. Marie, témoin de nos échanges glacials du week-end s'était gardée de nous questionner. Sa bienveillance était exceptionnelle, et j'appréciais de plus en plus cette qualité. En comparaison, mon amie Judith se serait comportée comme un vrai rugbyman, et aurait foncé tête baissée dans la mêlée. Cette image me fit sourire.

Puis, je fronçai les sourcils quand mon regard se posa sur des documents éparpillés. Les poings sur les hanches, je plissai les yeux et scrutai la pièce sur trois-cent-soixante degrés.

— C'est toi qui as mis tout ce bazar ? interrogeai-je.

— Non, j'ai pensé que c'était justement toi, et que tu n'avais pas pris le temps de remettre en ordre les choses...

J'oscillai la tête de droite à gauche.

— Tu penses que ce peut être Connor ?

Le fracas qui retentit dans la pièce nous fit sursauter. Un tas de papier en équilibre venait de s'échouer sur le sol.

— Nom d'un gobelin ! jurai-je avec les mains plaquées sur le cœur. J'ai eu une peur bleue !

— Mais que se passe-t-il ?

— Il se passe que quelqu'un est venu se mêler de nos recherches, précisai-je.

— Connor ? s'enquit-elle en arquant un sourcil.

— Aucune idée ! conclus-je en haussant les épaules. En tout cas, je vais commencer par en prendre l'habitude. Ma chambre a subi le même sort.

— Ah bon, je n'ai rien remarqué dans la mienne. Elle se trouve pourtant à côté... Mais bon sang ! Je n'en peux plus de toute cette pression ! Première mission, on subit une attaque où Jonathan a bien failli y rester, puis tu tombes sur le corps de Philippe, probablement tué par son collègue qui déambule encore librement sur l'île ! Plus de trace de lui depuis. Nos chambres et notre bureau fouillés... Je n'ai pas envie de mourir moi ! s'insurgea Marie avec des trémolos dans la voix.

J'attirai mon amie vers moi, et la serrai dans mes bras. Sa respiration chaotique me confirma le conflit intérieur auquel elle faisait face : s'engager pour ses valeurs au péril de sa propre vie. Autant je le concevais pour Jonathan qui avait été formé dans cette optique et qui avait embrassé cette carrière en rejoignant l'armée, mais Marie, titulaire d'un Master en biodiversité et écologie n'avait jamais eu à se projeter dans un tel dilemme.

— Ne t'inquiète pas, à l'avenir nous serons plus prudents.

Elle acquiesça et renifla pour stopper les effets du trop-plein d'émotions qui visiblement avait dépassé la limite acceptable de mon amie. Je ne lui avouai pas, cependant mon état d'esprit n'était pas beaucoup plus serein que le sien. Quelle situation cocasse ! Une inversion des rôles s'opérait peu à peu, puisque c'était elle qui me réconfortait face à mes craintes permanentes depuis notre départ en bateau.

— Tu as remarqué la tension qui règne à la VieCom ? relança mon amie comme pour effacer sa faiblesse momentanée. Impossible de ne

pas s'en rendre compte ! À chaque approche, les autres rentrent leur tête comme une tortue dans sa carapace et les messes basses redoublent d'intensité.

— Ils n'ont pas de piste, mais il est clair que l'enquête est en cours, confirmai-je. Le navire dépêché par les TAAF est en route, et je suppose que Delphine va devoir livrer des conclusions. Rémi est clairement de son côté, et la méfiance qu'ils ont envers nous est indéniable. Les justifications bancales et le premier mensonge que nous leur avons livré n'ont rien fait pour les rassurer. Même si nous avons fini par rétablir la vérité, mentis-je. Leur vigilance reste de mise.

— Nous nous sommes mis en danger pour la préservation de tous, et voilà comment on nous remercie ! s'énerva Marie les mains en l'air.

— Au lieu de quoi nous nous retrouvons comme des pestiférés. Hier, Bob d'ordinaire si gentil et avenant m'a même esquivée...

Tout à coup, des coups frappés à la porte nous interrompirent. Nos visages figés, nous nous sondâmes avant que je ne me décide à ouvrir la porte.

Une immense silhouette massive se tint devant la porte. Quand on parlait du loup. Bob, le cuisinier triturait ses doigts, et mit quelques secondes avant de se lancer :

— Euh, je viens vous voir, car j'aurais besoin de votre aide...

Marie arqua un sourcil pour engager Bob à préciser sa demande.

— Mon cuisinier adjoint ne se sent pas très bien, et comme ce soir je réserve une surprise pour le repas, j'ai besoin de bras pour m'aider... Il n'y en a pas pour longtemps...

— On arrive ! s'avança mon assistante en nous impliquant toutes les deux.

— Oh non, c'est pas grand-chose... Je pensais que Hope pourrait m'aider, et ce serait l'occasion pour nous de faire plus ample connaissance. J'aime entendre parler de pays autres que le mien...

Marie fronça les sourcils et me sonda de son regard noisette. Je clignai des yeux pour lui confirmer que ça irait. De plus, ces échanges me donneraient probablement l'occasion de redorer notre image aux yeux des autres. C'était même une très bonne idée ! Je jetai un coup d'œil en direction de la pagaille et mon assistante me confirma aussitôt ne pas avoir besoin de ma présence pour remettre en ordre le labo.

Je m'armai donc de mon plus beau sourire, et acceptai de suivre Bob de bonne grâce.

Tandis que le cuisinier me avançait dans le couloir, je passai ma parka pour me prémunir du crachin. Nous ne mîmes pas longtemps à traverser la base pour rejoindre le bâtiment commun. Malgré son invitation à l'échange, Bob ne me semblait pas bien bavard. Lui qui depuis notre arrivée sur l'île illuminait l'ambiance de sa présence avait

radicalement changé. Le décès de Philippe qu'il appréciait l'avait probablement fort affecté.

— Quelle est donc cette surprise ? m'informai-je pour détendre t'atmosphère.

— Oh tu verras, je ne vais quand même pas tout de dévoiler, prononça-t-il sans même se retourner.

Son attitude ne me plaisait guère. J'espérai au moins que nos conversations le détendraient, sans quoi je craignais que ce moment à ses côtés soit peu agréable. Nous pénétrâmes dans la salle déjà débarrassée du petit déjeuner. Toutefois les effluves de café planaient encore dans la pièce. J'aimais ses senteurs qui me rappelaient celles de La tasse dorée. Mon refuge me manquait.

— Nous allons commencer par aller chercher les denrées nécessaires. Je me charge de porter les sacs de farine qui seront trop lourds pour toi. Peux-tu me rendre service et aller chercher un kilo de beurre dans la salle réfrigérée ?

— Oui, pas de souci.

— Merci, il est tout au fond !

Tandis que le grand balaise bifurqua dans la réserve, je me dirigeai vers la salle froide. J'actionnai la poignée de la lourde porte blindée, et réunis mes forces pour la tirer vers moi. En pénétrant dans le frigo, je fus saisie par la température qui y régnait. S'il faisait froid dans les Terres australes, ce n'était rien en comparaison de cet endroit. La tête rentrée dans mes épaules, je m'ébrouai avant de m'y engouffrer pour rapporter l'ingrédient demandé par le cuisinier. Sur la dernière étagère, je trouvai de la crème, une quantité astronomique de sauce tomate, mais pas de beurre. En proie au doute de m'être trompée d'endroit, je retournai sur mes pas et découvris Bob dans l'entrebâillement de la porte.

Je le regardai les yeux écarquillés.

— Que fais-tu ?

— Connor nous a tout raconté, prononça-t-il d'une voix atone alors qu'il refermait la porte.

Prise de panique, je courus dans sa direction, mais percutai la lourde porte blindée du réfrigérateur.

— Bob ! Ouvre-moi cette porte ! hurlai-je gagnée par la terreur.

Non, il ne pouvait pas faire ça ?

Aucune réponse ne parvint à mes oreilles. L'épaisseur du mur s'avérait trop importante. Je plissai les yeux pour me concentrer sur mon ouïe et tenter d'appréhender quelques bribes d'échanges à l'extérieur. Je retins ma respiration. Bob n'était pas seul, j'en étais sûre. Des discussions semblables à des bourdonnements s'élevaient de derrière la porte, mais je peinaï à en comprendre le sens. Ne saisissant pas pourquoi je me retrouvais bloquée ici, je me laissai emporter par la peur, et resserrai mes poings aussi fort que possible. Avec toutes mes forces réunies, j'abattis un premier coup sur la porte. Pas une vibration, rien ne bougea, ni ne se passa. La respiration de plus en plus courte, j'assénai de nouveaux coups avec acharnement.

— Ouvrez-moi !

Les tranches de mes poings griffées par les parois glacées commencèrent à me brûler, mais l'urgence de la situation me fit ignorer ma douleur. Je martelai la porte blindée avec une telle rage que j'en oubliai tout. Je concentrai ma colère provoquée par les événements de ces derniers jours à travers les coups que j'infligeais à cette porte. Des cris de rage s'échappèrent de ma bouche déformée par mes émotions négatives.

Au bout d'une dizaine de minutes, avec les mains en feu, je me rendis à l'évidence. Personne ne m'ouvrirait. Malgré le voile de givre blanchâtre sur la paroi métallique, je me laissai glisser dos contre le mur, et cessai mes supplications inutiles qui avaient eu raison de mes dernières forces. Envahie par le désespoir, j'encerclai mes jambes de mes bras et collai mon visage sur mes genoux pour étouffer mes sanglots. La respiration saccadée, je me sentis à la fois lasse et saturée par l'afflux de révélations, d'incompréhensions. Elles menaçaient de me submerger. Peur, attirance, défit, colère, vengeance, tous ces sentiments s'entremêlaient pour former un alliage détonnant en moi. Contrastant avec l'endroit où je me trouvais, je ressentis une boule de chaleur prendre naissance au creux de mon estomac, elle m'irradia de l'intérieur. Ma magie bouillonnait. Même si cette solution me paraissait inenvisageable aux yeux de tous, je n'avais pas le choix. Alors, je laissai évoluer cette sphère née de mes bouleversements

internes. Je me concentraï et tentai de la faire jaillir à travers la pulpe de mes doigts, mais elle restait bloquée. Mon don ne passait pas la barrière de mon enveloppe corporelle. Il restait bloqué en moi comme de la lave en fusion. À l'instar d'un volcan à explosion, je me sentais ardente à l'intérieur et glacée à l'extérieur. J'avais la sensation d'être prisonnière de mon propre corps.

Ce fut alors que je repensai aux paroles du cuisinier tandis qu'il m'enfermait lâchement dans son antre. « Connor nous a tout raconté »... J'imaginai qu'en fin stratège le démon avait manipulé les membres de la base afin de les retourner contre moi. Il s'était servi de leurs peurs pour les manier à sa guise. Malgré cela, ce qui me dérangeait le plus, c'était qu'il savait. Le Host en connaissait assez sur mes pouvoirs pour me faire tomber dans ce piège, quand moi-même je n'avais aucune idée de la réaction générée par le froid et l'enferment. Ma mâchoire et mes poings rougis par les assauts se contractèrent. Par ses connaissances accrues sur mes capacités, Connor possédait une sacrée longueur d'avance. Si j'avais su ! Si j'avais su que le grand froid et l'isolement neutralisaient mes pouvoirs, bien sûr que je me serais méfiée. Pourtant, je m'en voulais de ne pas l'avoir anticipé ; depuis toujours, je puisais dans les ressources naturelles. Chaque cellule, fibre végétale ou animale m'emplissait, ranimait mes pouvoirs. Comme de minuscules bulles, je les sentais pétiller et se diffuser dans mes veines. La privation de leur contact m'empêchait donc d'user de mes facultés.

Une affreuse pensée traversa alors mon esprit. Se pouvait-il que Jonathan soit également de ceux qui m'avaient trahie ? Non... Il n'avait entendu que des fragments d'échanges. Néanmoins, cette possibilité me glaça le sang un peu plus. Je me sentis si seule tout à coup. Fermer les yeux restait la meilleure solution pour ne pas entrevoir la déception qui se profilait face à ces réflexions.

Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais enfermée dans ce garde-manger, mais le froid mordait déjà les extrémités de mes membres. Les mains enfouies dans le fond de mes poches, je tentais de me prémunir des gelures tandis que mes dents claquaient les unes contre les autres de manière frénétique. Des spasmes parcouraient mon dos, me rappelant à chaque instant la température glaciale qui régnait ici. Une volute de fumée blanche se dégagea d'entre mes lèvres lorsque je lâchai un soupir de résignation.

Quand dans un premier temps, je l'avais pensé peu perspicace, je devais reconnaître que Connor m'avait manipulée depuis le début, mais pourquoi il ne s'en était jamais pris à moi de front ? Pour sûr, il devait craindre certaines de mes réactions. Mais lesquelles ? Depuis sa première attaque à la Baie Américaine, je n'avais pas recroisé l'ouvrier. Il avait pris soin de m'éviter, sans disparaître pour autant ;

d'après les autres membres de la base, il réapparaissait régulièrement dans des horaires décalés. Le démon me guettait depuis le début. Alors que je me sentais à l'abri, je me rendis compte en réalité, qu'il avait certainement toujours contrôlé nos allées et venues. Nom d'un gobelin ! Dans quel pétrin j'étais !

Désormais, j'étais secouée de violents soubresauts. La douleur provoquée par les gelures s'avérait plus intense à mesure que le temps s'égrenait. Une heure, deux heures, peut-être plus, je n'avais aucune idée du temps passé ici. Les vieux néons montrèrent quelques signes de défaillance et se mirent à grésiller de plus en plus fort. Inquiète, je jetai un coup d'œil au plafond. Me retrouver dans le noir serait la pire chose envisageable. Néanmoins, ce bruit métallique me berçait, et mes paupières papillonnèrent : premiers signes de la fatigue intense. L'épuisement plus fort que tout commençait à avoir raison de mes pensées lucides. Je naviguais dans une semi-conscience où j'avais du mal à distinguer la réalité. Je luttais avec force pour ne pas sombrer dans ce sommeil qui m'appelait comme une promesse de soulagement.

À travers ce brouillard, je perçus une voix. Une voix familière qui avait bercé mon enfance. Maman.

— J'arrive maman, soufflai-je dans un dernier effort.

Des bruits sourds résonnèrent en écho dans ma tête. En dépit de mon état vaporeux, je perçus des mouvements autour de moi. Impossible pour autant d'ouvrir les yeux. Une vive douleur me fendait le crâne, et m'empêchait d'émerger.

Soudain, je me sentis aussi légère qu'une plume. Je ne perçus plus le poids de mon corps qui s'éveillait peu à peu comme extirpé d'un vilain cauchemar. Les contours de ma conscience reprenaient forme, et je distinguai les voix de Jonathan et de Marie.

— Elle est salement amochée, déclara la voix féminine de mon amie.

— Tout va bien, la rassura aussitôt Jonathan. Ce ne sont que quelques lésions provoquées par le froid. Elle va s'en remettre.

— Je ne comprends toujours pas comment les autres ont pu se laisser bernier à ce point !

— La peur, Marie. C'est d'ailleurs le moyen utilisé par de nombreux dictateurs depuis toujours. Ils se servent de la peur des gens pour leur faire faire ce que bon leur semble.

— C'est triste...

— Vous allez me laisser là encore longtemps ? prononçai-je d'une voix écorchée, les yeux encore clos.

— Mademoiselle Miller est de retour parmi nous ! déclara Marie avec enjouement.

— Ouvre-moi la porte, lui ordonna Jonathan. On se barre d'ici !

J'étais sauvée. Je me relâchai dans les bras de mon sauveur et nichai mon nez sur son torse. Je humai son parfum boisé qui me renvoya des réminiscences nostalgiques de l'Écosse.

Après quelques minutes dans les bras de l'officier, ce dernier me déposa sur une surface confortable, et je trouvai enfin la force de rouvrir les paupières. Je jetai un rapide coup d'œil dans la pièce et je me rendis compte que nous nous trouvions tout simplement dans ma chambre.

Marie se précipita sur ma table de chevet. Elle saisit la bouteille et me servit un verre d'eau qu'elle me tendit aussitôt.

— Tiens ma chérie, bois un peu, ça te fera du bien.

Jonathan m'aida à m'asseoir dans mon lit et cala un oreiller dans mon dos. Je plongeai aussitôt mes lèvres encore asséchée dans le liquide et le descendis d'une traite. La sensation de soif à peine épanchée, j'en réclamai de nouveau. Ni Marie, ni Jonathan ne pipèrent mot. Ils attendirent que je boive jusqu'à plus soif. Quand enfin, je reposai mon gobelet sur la petite table, je détaillai mes amis, emplie d'une certaine gêne.

— Je vous avoue que je suis soulagée de vous voir ici.

— Que croyais-tu ? s'étonna Marie avec un sourcil arqué.

— Quand Bob m'a enfermée dans les frigos, toutes les hypothèses possibles ont défilé dans ma tête. Parmi elles, celle que vous soyez aussi contre moi... bredouillai-je honteuse de mes conclusions.

Jonathan jusqu'alors un peu en retrait, s'avança et s'assit sur le bord de mon lit en secouant la tête.

— Quand Marie m'a prévenu que tu ne revenais pas, et que des hommes te retenaient prisonnière, je suis immédiatement venu. Ne m'en veux pas, mais nous avons discuté du motif de notre dispute. O.K. ça paraît inconcevable, mais je sais qu'il se passe quelque chose d'irrationnel. Malgré cela, nous restons de ton côté...

— Oui, Hope, il est difficile pour nous de comprendre ce qu'il se passe, mais une chose est sûre. Quoi qu'il arrive, Jonathan a raison, nous restons de ton côté. La mort des animaux, celle de Philippe, il y a trop de choses inexplicables. Jamais je n'aurais imaginé m'engouffrer dans des explications aussi « improbables », mais je me rends à l'évidence que dans cette histoire, peu d'arguments scientifiques tiennent la route. Je te fais confiance, nous te faisons confiance, prononça-t-elle en relevant les yeux sur l'officier. Pourtant de ton côté, ce n'est manifestement pas le cas...

Je lâchai un long soupir en fermant les yeux.

— Si je ne vous ai rien dit, c'est que j'avais une bonne raison.

— Laquelle ? s'enquit Jonathan.

— Vous protéger ! Et puis moi-même je fais face aux plus grands questionnements de toute ma vie, m'énervai-je. C'est à peine si je sais qui je suis !

Jonathan passa sa main dans mon dos avec des yeux emplis de compassion. Son contact me déclencha une vague de picotements sur la peau. De quel altruisme il faisait preuve... Décidément cet homme que je plaçais dans un premier temps au plus bas de mes considérations recelait bien plus de noblesse en lui que je ne l'imaginai. Mes yeux brillèrent alors que je m'engouffrai dans la profondeur de ses iris. Ce que je lus à travers eux me mit en confiance.

— Mais comment avez-vous fait pour me faire sortir ?

— Eh bien, c'est simple... C'est le bordel à la base. Les récents

évènements ont envenimé les esprits. Connor a réussi à monter la tête de certains qui ont voulu se protéger par eux-mêmes. Les suspicions planent principalement sur toi et sur Connor... Cela dit, après une longue négociation avec Delphine, j'ai réussi à lui faire entendre raison. Franchement, comment imaginer une seconde avec ton gabarit et tes phobies, désolé pour ça... que tu puisses être responsable du meurtre de l'ouvrier ? Ainsi les arguments que je lui ai avancés ont fait mouche. En échange, je me suis quand même engagé à la soutenir et mettre en place des surveillances. Tu fais partie du deal, mais Connor n'est pas en reste. Ça tombe plutôt bien puisque nous l'avons dans le collimateur.

— Effectivement... admis-je.

— Cette situation reste provisoire, renchérit Jonathan.

Ma tête laissa transparaître pour sûr tout ce que je pensais de cette organisation.

— Nous n'aurons pas longtemps à tenir, car le *Marion Dufresne* prend bientôt la mer. Un rapatriement général est organisé. La situation ici est assez préoccupante. Dans huit jours tout au plus, nous serons sortis d'affaire...

— Cela veut dire une chose... marmonnai-je.

— Laquelle ? s'étonna Marie.

— Connor ne repartira pas sans tenter de finir ce pour quoi il est venu.

— Et quoi donc ? poursuivit-elle.

— Me tuer...

Nos regards lourds se croisèrent en prenant conscience de ce que ces mots signifiaient.

Cela faisait trois jours que je n'avais mis un pied en dehors de

ma chambre. Mes amis veillaient sur moi jour et nuit. Les repas incombaient à mon assistante qui avait pris cette tâche à cœur. Trois fois par jour, munie d'un grand plateau, elle se ravitaillait dans les cuisines. Par solidarité, Jonathan et elle prenaient leurs repas en ma compagnie. Notre absence calma les tensions parmi les membres de la base.

D'après Jonathan, Bob, le cuisinier faisait profil bas depuis l'épisode de mon enfermement. Je me demandais encore comment Connor avait pu le décider à s'exécuter. Comme l'avait si justement dit Jonathan, la peur motivait les pires actions, et j'en avais eu le parfait exemple.

Je tournais en rond dans mon espace exigu autant que mes idées dans ma tête pour résoudre mon épineux problème auquel, bien entendu, je ne trouvais aucune solution. Je plissai les yeux pour me remettre en mémoire tous les points révélés par John sur ce démon de malheur. Un, c'était un démon parasite, ainsi Connor Anderson ne faisait que figure d'enveloppe corporelle. Quand j'y songeai, j'eus le souvenir de quelques signes qui m'étaient apparus dans le navire déjà. Dans le poste de pilotage, alors que le commandant nous faisait visiter, j'avais échangé quelques mots avec lui. Dès lors, son regard fuyant m'avait surprise. Je me remémore aussi les symptômes d'un rhume carabiné. Ses yeux larmoyants aussi... Tous les signes de défense de l'hôte, évoqués par mon protecteur. Les yeux perdus dans le paysage marin, je suivis du regard un grand albatros à l'envergure impressionnante qui planait paisiblement dans le ciel dégagé. J'enviai sa légèreté et son flegme. Dénudé de conscience face au danger qui rode. Vivre le moment présent pour ce qu'il était et non anticiper, calculer... Je soupirai, j'étais fatiguée de réfléchir, de me débattre dans les méandres de ma vie. Ma vie qui semblait si simple et si paisible en Écosse. Peut-être que Nany et John avaient raison, ils m'avaient préservée de la réalité et en même temps des tracasseries liés à ma condition. Sorcière ou non, je faisais face à l'humanité si belle, si

grande, si dangereuse. Mon mécanisme de protection ne me servait pas. Bien consciente des cinq petits jours restant avant l'arrivée du bateau. Je devais réagir. Cinq jours, c'était à la fois long et court. Cinq jours lors desquels se jouerait probablement mon avenir et avec le mien, celui de mes amis.

Je me retournai brusquement sur l'entrée fracassante de Marie chargée de son plateau.

— Petit déjeuner ! Tu as faim ?

Afin de ne pas la contrarier, je hochai la tête et lui servis un sourire forcé.

— Un café ? J'ai pris des viennoiseries, du fromage blanc et du jus de fruit. T'aurais vu la tronche de Bob quand je suis passée. Il est temps qu'il se détende celui-là, ou bien il va finir par faire une syncope !

— Et moi avec, renchéris-je avec un léger sourire.

Elle ne tint pas compte de ma remarque et continua :

— Jonathan ne devrait pas tarder. Je l'ai envoyé chercher quelque chose.

— Quoi donc ?

— Ton ordinateur !

— Parce que tu as encore le cœur à travailler ?!

— Bien sûr que non, mais nous tenir informés serait une excellente idée. On ne sait jamais, si ta famille te dégottait quelques infos...

Puis, une chose me revint en tête.

— Je t'ai dit que j'ai retrouvé les codes d'accès de la messagerie de ma mère ?

— Non. Et tu as attendu tout ce temps pour m'en parler ?!

Je haussai les épaules pour me dédouaner de cet oubli, largement excusable.

La porte s'ouvrit de nouveau sur le bel officier apprêté. Son odeur entêtante d'after-shave envahit la pièce. Rasé de près, il me lança un sourire... Nom d'un gobelin ! J'avais de plus en plus de mal à rester dans la même pièce que lui sans repenser à notre moment d'égarement ou ressentir une chaleur intense dans mon bas-ventre. Pour me punir de ces vilaines pensées, et surtout stopper mes rêvasseries inconvenantes, je me mordis la lèvre si fort que j'en eu un léger goût métallique dans la bouche. Décidément, ce voyage devenu initiatique me retournait la tête. Après l'avoir détaillé de haut en bas de manière éhontée, je saisis mon ordinateur portable qu'il tenait serré sous son bras.

— Salut Hope ! De rien surtout, aucun souci, c'était avec plaisir, balança-t-il.

Jonathan maitrisait l'ironie à la perfection. Je m'empourprai.

— Euh, oui, pardon...

Tandis que Marie servait Jonathan, je m'empressai d'ouvrir l'écran de l'ordinateur et de me connecter à la session de maman. Assise en tailleur sur mon lit, je fis défiler la page des messages stockés dans la boîte de réception. Les derniers étaient datés d'octobre 2010. Mon cœur accéléra. En rentrant dans l'intimité de ma mère, j'avais l'impression de la ramener à la vie. Si seulement... La vie n'était pourtant pas comme dans les films ; les facilités scénaristiques n'existaient pas. Et hop, on claquait des doigts et retour en arrière. Non, maman nous avait quittés. Dix ans après, la douleur et la peine ne s'étaient pas estompées. Tous les messages de réconfort de l'époque me garantissaient pourtant un allègement des souffrances avec le temps. Eh bien non ! Non, je ne souffrais pas moins. Non, maman ne reviendrait pas, et même la magie ne résolvait rien. J'inspirai profondément pour chasser l'émoi qui me gagnait. Me concentrer était primordial, ma vie et celle de mes amis étaient en jeu. Sourcils froncés, je passai en revue les messages un à un.

— Hope, ton café va être froid, m'interrompt Marie.

— Hum, hum... murmurai-je sans même relever la tête.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Je secouai la tête en pinçant les lèvres, bien trop absorbée par ma tâche. Des rapports et des mails sans grande importance s'accumulaient dans la boîte de réception. Non satisfaite du contenu, je cliquai sur la boîte d'envoi qui indiquait la présence d'un mail en attente. Peut-être son dernier mail rédigé, mais visiblement jamais parvenu à son destinataire. Mes yeux s'écarquillèrent quand je vis le nom de ma grand-mère s'afficher. Le poing appuyé sur ma bouche pour empêcher les mots d'en sortir, je cliquai dessus et commençai ma lecture tandis que Jonathan et Marie débattaient sur la qualité des viennoiseries.

De Joanne Miller à Abigail Miller,

Le 11 octobre 2010

Maman,

Je préfère t'écrire ce message sachant pertinemment la réaction que tu auras à sa lecture. Ainsi, je préfère me préserver de tes foudres. Également, Hope n'assistera pas à une scène dramatique. Je t'écris ces mots sur le ton de l'humour, mais malheureusement le sujet n'en n'est pas moins sérieux...

Depuis mon arrivée sur l'île de la Possession, je travaille à découvrir les raisons d'une hécatombe dans le milieu animal. C'était quand même la raison qui m'a fait accepter cette mission. Les premiers constats m'ont rapidement menée sur une piste très surprenante, et une conclusion affligeante.

Maman, j'ai le regret de t'apprendre que les Hosts ont retrouvé notre trace. Je me sens coupable. Malgré vos mises en garde permanentes de John et toi, j'ai usé de ma magie. C'était plus fort que moi. Tu verrais ici, le paysage est si beau... Dès le premier pied posé sur cette Terre extraordinaire, perdue aux confins du monde, ma magie bouillonnait en moi. Elle m'appelait, je ressentais chaque fibre de ces terres majestueuses comme faisant partie de moi. Ma nature a eu raison de ma volonté et j'ai usé, voire même abusé de mes pouvoirs. Je me sentais si bien. Je suis peinée de me rendre compte que par ma faute, ils m'ont piégée. J'ose d'ailleurs espérer qu'il ne s'agit que de moi. Aussi, je t'informe que quel que soit la suite de cette histoire, je couperai contact avec vous. Rien ne pourrait m'attrister plus au monde que de vous savoir en danger. Je dois vous préserver ainsi que Hope qui a tout l'avenir devant elle. Si elle savait comme je suis fière de la jeune femme qu'elle devient. C'est une battante, je reconnais en elle toute la force des femmes de la famille. Nous transmettons nos valeurs de mère en fille, les élevons dans le respect de nos traditions. D'ailleurs, je te serai éternellement reconnaissante pour tout ça, et j'espère que Hope à son tour les perpétuera avec fierté. J'espère vous revenir, mais sache que je ne ferai rien qui puisse vous mettre en péril.

J'ai une idée, qui si elle fonctionne, pourrait me sortir de cette mauvaise passe ; être confinée sur une île de cent-cinquante kilomètres carrés tout au plus avec un démon issu de l'espèce tant redoutée par nos semblables n'est guère de bon augure. Puisque ma magie l'a attiré à moi, j'ai imaginé un stratagème pour le prendre de revers. Il est risqué, mais peut-être le seul qui puisse fonctionner. Puisqu'il s'est nourri du fluide de gros mammifères marins, je vais transférer ma magie dans le corps de l'un de ces animaux, et en garder suffisamment pour l'attaquer de dos alors qu'il tentera d'absorber le fluide énergétique de l'éléphant de mer.

Je sais, je t'entends presque d'ici ! Ce plan est scabreux, mais pourtant le seul envisageable. Seule, je ne suis pas assez puissante pour le vaincre de visu. J'ai confiance, ça peut marcher. Non, je corrige, ça va marcher !

Je t'embrasse tendrement.

Je t'aime, je vous aime, ne dis rien à Hope. Elle risque de ne pas comprendre mon besoin de la préserver.

Incapable de retenir l'émotion qui me submergeait, je laissai mes larmes dévaler le long de mes joues en feu. Même la présence de Jonathan et Marie ne put m'inciter à rester sur la retenue. La vérité m'éclatait en pleine figure. Ébranlée par toutes ces révélations, je demeurai mutique. Je peinaï même à reprendre de l'air tant les propos de maman me touchaient. En un seul mail, j'appris la vérité sur sa disparition, eus la confirmation des craintes de John et Nany, compris

comment anéantir le démon, et perçus tout ce que ma mère pensait de moi. La force de son amour était si puissante, qu'elle était prête à tous les sacrifices. Elle avait une telle confiance en moi, qu'elle me voyait même des capacités bien plus grandes qu'en réalité. Jonathan s'approcha et me pressa le bras en pinçant les lèvres. Je relevai sur lui des yeux baignés de larmes. Lorsque je battis des paupières, mes pleurs inondèrent mes joues de plus belle. Déconcerté par mon attitude, il franchit la barrière entre nous et m'attira à lui. Encore une fois, je me lovai contre lui et me laissai aller. Des années de rancœur, d'incompréhension et de tristesse s'échappèrent avec le flot d'eau salée. Je perçus ses caresses rassurantes dans mes cheveux. L'officier respecta ma peine et eut la pudeur de ne pas me poser de question. Puis je calquai ma respiration chaotique sur les battements de son cœur pour enfin commencer à m'apaiser. Je devais accepter que ce message, si j'en avais eu connaissance plus tôt, aurait pu changer ma vie. Il n'était peut-être pas trop tard...

Les cinq derniers jours furent bien plus ardues que je ne l'aurais

pensé. Tout dire et ne rien dire aux deux personnes que j'appréciais de plus en plus, et me soutenaient s'avérait une rude épreuve. Tant par la culpabilité que ces cachotteries engendraient que par le fait qu'ils n'étaient pas dupes. Même si je leur avais exposé les grands axes du stratagème, je taisais nombre de détails nébuleux pour toute personne ordinaire.

Je jetai un oeil à ma montre. Vingt-deux heures. J'inspirai une grande goulée d'air. L'heure de mettre le plan de maman, élaboré dix ans plus tôt, à exécution. Impossible de dire que je me sentais complètement sereine, mais pour une fois, un élan de confiance m'aida à me maîtriser.

— C'est l'heure... souffla Marie le visage crispé.

— Fais bien attention, dit Jonathan le regard sombre.

Mes yeux vissés aux siens, je hochai la tête et retroussai les commissures de ma bouche en un simulacre de sourire.

— Je ne comprends pas pourquoi tu refuses que nous t'accompagnions ! explosa-t-il. Qui va couvrir tes arrières ?

Bien résignée à ne pas céder, je soupirai. S'il ne faisait pas ce que je disais, il mettrait en péril mon plan déjà scabreux.

— S'il te plaît... On en reste au plan.

— O.K., vas-y Hope, j'ai confiance en toi. Tu as des ressources... m'encouragea mon amie pour couper court aux inquiétudes de Jonathan.

Je regardai à travers la fenêtre de ma chambre. La nuit était tombée, et le ciel dégagé laissait place aux rayons de lune. Un atout, car j'y verrais presque comme en plein jour. Néanmoins je devrais rester prudente, car la clarté me trahirait plus facilement.

Mes narines se dilatèrent quand je laissai monter en moi toute la détermination nécessaire pour mon entreprise. De surcroit, j'avalai le contenu de la petite fiole remise par Abigaïl lors de mon départ. La protection que cette potion me procurerait ne serait pas un luxe avec ce qui m'attendait. Sans plus attendre, je saisis ma parka et la passai

sur mon dos. Jonathan se posta devant moi, et d'autorité referma la fermeture Éclair afin de me préserver du froid.

— Je te préviens, aucune imprudence, grinça-t-il entre ses dents tandis que son visage approchait trop près du mien.

Pensait-il m'embrasser en présence de Marie ? Je piquai un fard à cette idée. Alors que je reculai, il saisit les deux pans de mon manteau pour m'attirer de nouveau à lui. Sans sommation, il plaqua ses lèvres chaudes et charnues contre les miennes. Mon envie de m'en défendre s'envola dès lors qu'une vague de chair de poule me recouvrit la peau. Le contact de cet homme me mettait en émoi, et je restai paralysée par son geste. Il bifurqua jusqu'à mon oreille pour m'ordonner une nouvelle fois d'être prudente, et je fus presque étonnée qu'il renonce aussi facilement.

En me dirigeant jusqu'à la porte, je vis les yeux pétillants de joie de mon amie qui venait de prendre conscience de l'attraction entre moi et cet homme aux antipodes de ma nature. Ne disait-on pas que les opposés s'attiraient ?

Les doigts tremblants, je posai ma main sur la poignée et me retournai une dernière fois dans leur direction.

— Si tout va bien, je serai de retour d'ici deux heures.

Mon palpitant qui tambourinait dans ma poitrine, je franchis le seuil de la porte. Lorsque je sortis du bâtiment, je fus accueillie par une vague de fraîcheur salvatrice. Campée fermement sur mes pieds, je scrutai les environs afin de m'assurer d'être seule. Des voix s'élevaient de la VieCom où se déroulait un tournoi de poker. Rien d'anormal. Je plissai les yeux avant de m'engager sur le chemin qui menait droit à la Baie du Marin.

Concentrée afin de ne pas risquer de me tordre la cheville, je progressai sur le sentier caillouteux. User de ma magie serait une pure folie. Tout le plan reposait sur ce point ; mes fluides magiques seraient immédiatement détectés par le démon. Ainsi, je préférerais marcher sur les bords du chemin recouvert d'une couche de tourbe et d'herbe brûlée constituant ainsi un tapis qui amortit mes pas. Les battements anarchiques et incessants dans ma poitrine me rendirent fébrile, aussi je me concentrai sur le roulement des vagues qui produisait une douce mélodie. Mes doigts impatients m'appelaient à me servir de ma magie. Les reflets de lune ornaient l'écume des vagues de milliers de paillettes. Malgré l'enjeu et la tension, ce spectacle m'émerveilla. D'ici, je perçus l'aileron d'un orque qui remontait à la surface paisiblement. Tant de calme autour de ce redoutable mammifère marin aux dents acérées sillonnant le rivage en quête de nourriture. Maman avait raison, cette île nous provoquait, ses éléments majestueux et naturels nous appelaient comme si nous faisions partie de leur tout. La communion avec la nature nous permettait de nous sentir entières,

sans cette connexion, nous étions bien vides. Je me concentraï pour ne pas céder à la tentation tandis que j'abordais le chemin bétonné qui accédait à la Grande Manchotière. À son approche, les odeurs maritimes se faisaient plus puissantes, mais les cris des animaux moins retentissants qu'en pleine journée. Seuls des grognements et des couinements se faisaient entendre.

Un cri strident déchira soudain le ciel juste au-dessus de ma tête. L'instinct m'encouragea à me recroqueviller. Le cœur battant la chamade, je perçus un pétrel qui s'éloignait. L'oiseau de malheur m'avait fichu une sacrée peur. Je ralentis mon rythme pour éviter d'effrayer d'autres animaux. Ainsi, j'arrivai à pas de loup aux abords de la zone prévue.

Je plaçai ma main tremblante en visière afin de repérer à distance l'animal qui accueillerait de ma magie. Malgré la clarté qui inondait la plage, je ne distinguai que des nuances de gris et disposais donc d'une vision en noir et blanc. J'enjambai le muret de béton froid pour me diriger vers les taches les plus sombres. J'évoluai parmi les animaux en prenant bien soin de les contourner. Éviter de déclencher des réactions de défense était capital. Tel un félin, je zigzaguai entre les groupes de différentes espèces. Rapidement je tombai sur une petite colonie d'éléphants de mer. Je fus soulagée de constater qu'il s'agissait de jeunes femelles ; je prendrais moins de risque à les approcher.

Un nouveau cri d'oiseau marin retentit sur la plage. Je m'accroupis pour localiser sa provenance, et plissai les yeux en scrutant les alentours. Après quelques secondes, j'expirai tout l'air resté bloqué dans mes poumons. À pas feutrés, je repris mon avancée en direction d'une petite femelle étalée non loin d'une énorme masse noire. Un rocher : l'endroit idéal pour me cacher. J'abordai l'animal par l'arrière, et perçus ses respirations lentes et régulières. Avec précaution, je plantai mes genoux à même le sol en tentant d'ignorer les galets durs et froids qui les maltraitèrent. Faisant abstraction de la douleur et de la peur, j'approchai mes mains gelées au niveau de sa queue. Si l'odeur des animaux marins m'avait dérangée dans les premiers temps, je ne m'en offusquais plus et apposai la pulpe de mes doigts, sans rechigner, sur sa peau épaisse et tiède. Après un dernier regard en arrière, j'inspirai les embruns et me concentraï sur l'énergie qui bouillonnait en moi. Comme lors de mes essais dans la grotte, je laissai les picotements envahir mon corps et se concentrer aux extrémités de mes doigts. Immédiatement, je ressentis une chaleur et constataï les lueurs qui se dégagaient de mes doigts. *Allez ma fille reste sage...* L'animal qui semblait ne pas voir en moi d'animosité se recouvrit tranquillement d'un voile brillant. Ma magie migrait en elle. La lumière devenait plus intense à mesure que je me défaisais de mes pouvoirs. Puis ma tête vacilla. Je la secouai pour reprendre mes

esprits. Me démunir de mes pouvoirs m'affaiblissait plus vite que je ne l'aurais cru. Me sentant fébrile, je ralentis le transfert. Je n'avais pas le droit à l'erreur. Si j'en conservais trop, le démon risquerait de me localiser et de se détourner de mon piège. À l'inverse si je me délestais de trop de force, je ne serais plus en mesure de le surprendre et de le vaincre. Faire le vide dans ma tête, garder ma concentration, je refoulai les pensées qui m'assaillaient. John, Abigaïl et ma mère. Je ressentais presque leur présence. Le souvenir des paroles de maman envers moi me regonflèrent de motivation. Je pouvais y arriver. Tout doucement, je relevai mes doigts de la bête qui me scrutait sans aucune agressivité. Elle demeurait scintillante, sereine. Sa couleur s'accordait aux reflets de l'astre au front d'argent. L'émotion que me provoqua ce tableau était si intense qu'elle me fit oublier quelques instants l'enjeu de mon entreprise ô combien risquée. La première partie du stratagème s'était déroulée sans embuche. Il était temps de me poster derrière ce rocher à quelques mètres de là. Encore repliée sur moi-même, je me déplaçai vers l'arrière. Non sans avoir vérifié que je ne pouvais être vue à l'endroit d'où je me trouvais, je plaquai mon dos contre la pierre humide. Ma parka étanche m'en préservait, ainsi que des bourrasques qui balayaient la plage par moments. Le menton posé sur mes genoux, je restais attentive.

Après un long moment d'attente, le doute sur la fiabilité de mon plan m'étreignit. D'après Jonathan, Connor n'avait pas donné signe de vie depuis plusieurs jours. Était-il toujours présent sur l'île ? Je secouai la tête pour me débarrasser de ma réflexion saugrenue. Comment pouvait-il en être autrement ? Le *Mar Duf* arriverait le lendemain sur la côte. Aucun autre moyen d'évasion n'était possible.

Tout à coup, je perçus les cris de jeunes manchots. Lors de mon arrivée, j'étais passée près d'une crèche de leurs petits tout juste sevrés. Quelque chose les dérangeait... Mon rythme cardiaque accéléra de nouveau. Le démon approchait. Je plaquai les mains sur la roche poreuse. La tête rentrée entre mes épaules, je restai bien en retrait. La panique me gagna, je devais réguler mes palpitations cardiaques de toute urgence. Je réprimai aussi le tremblement de mes doigts. Les rouleaux des vagues qui s'échouaient sur le rivage couvrirent les bruits provenant de la plage et m'empêchèrent de discerner quoi que ce soit. Je claquai ma langue sur mon palais de colère. Il fallait que je localise leur provenance au plus vite. Je décalai légèrement la tête et plissai les yeux du côté de la plage. Alors, je perçus une ombre qui se déplaçait de manière sinueuse entre les animaux, tel un spectre. Mon cœur tambourina de plus en plus vite dans ma poitrine. Encore quelques instants et mon sort serait joué. Les yeux figés sur la silhouette sombre, un nouveau bruit retentit sur ma gauche. Nom d'un gobelin ! Ce n'était pas une, mais deux personnes

qui évoluaient parmi les animaux. Une peur panique me traversa. Se pouvait-il qu'ils soient deux ? Dans l'affolement, je me retournai dos contre le rocher pour reprendre ma respiration. Tentée d'user de ma magie, je contrôlai mon angoisse par des exercices de respiration. Ils m'avaient aidée dans le bateau lors de la tempête, alors je tentai... Mon calme un tant soit peu retrouvé, avec la plus grande prudence, je décalai ma tête de nouveau. Je distinguai de plus en plus perceptiblement, des bruits de pas dans les cailloux. Le grognement caractéristique d'un pachyderme marin en colère s'éleva, suivi d'un juron qu'à mon grand désespoir, je reconnus aussitôt. Quel abruti ! Aussi borné que ma grand-mère ! Je serrai les dents pour contenir la colère qui m'envahit. Était-ce trop difficile d'écouter mes mises en garde ? ! L'imprudence de Jonathan risquait de nous mettre en péril tous les deux, car le démon approchait droit devant alors que l'officier déboulait de la gauche la fleur au fusil. Si j'avais pu, je l'aurais figé sur place. Les yeux plissés, j'attendais le moment fatidique où le démon tomberait sur l'officier trop téméraire. Je priai toutes les sorcières que le Host ne le repère pas, et que l'imprudent reste en retrait. Les rayons lunaires laissèrent apparaître le profil d'un homme. Je reconnus Connor qui portait son anorak jaune. Son visage était tourné vers le corps de l'animal qui diffusait mes phéromones à l'instar d'une nuée de lucioles. Comme prévu, le démon ne put résister à s'en approcher. *Allez encore un peu... Baisse-toi...* Je suppliai intérieurement pour qu'il aille dans la direction escomptée. Le Host s'accroupit enfin, et tendit son bras en direction de l'animal. Les doigts crochetés dans la roche, je me rapprochai, prête à bondir. Encore une seconde...

— Arrête ! tonna une voix masculine à gauche.

Putain le con ! Je balançai mon poing dans les airs quand je vis Connor se redresser doucement. Le plan allait fonctionner et il fallait que Jonathan s'interpose !

— Je suis étonné qu'après notre première confrontation à la Baie Américaine, tu n'aies toujours pas compris. N'as-tu donc pas peur de moi ? répliqua le démon à l'officier, en ricanant.

Je reculai la tête brusquement lorsqu'il détourna le regard pour scruter les alentours.

— Où est donc ta petite sorcière ? Je suis surpris qu'elle envoie un simple mortel à sa place. Elle ne doit pas beaucoup te considérer pour t'expédier comme chair à canon.

— Et toi ? Où est ta considération, cingla l'officier. Tuer sans vergogne hommes ou animaux. Tu ne te sens pas trop lâche ? Mais c'est vrai qu'une raclure comme toi ne doit pas trop avoir de problème de conscience !

Je rêvais, Jonathan le provoquait. S'il continuait dans cette voie, Connor s'en prendrait à lui et non à l'appât que je lui avais servi.

— Alors t'attends quoi pour me lobotomiser le cerveau ? J'te préviens, j'ai un goût dégueulasse et tu risques bien de le regretter !

Le Host feulait de colère. Obnubilé par Jonathan, il se dirigea vers lui. C'était le moment ou jamais, sans bruit, je m'extrayai de ma cachette et avançai de manière furtive dans son dos. Jonathan, qui m'avait repérée, continua sa joute verbale avec le parasite qui désormais était hors de lui. Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire à l'écoute des propos outrageux du jeune homme aux yeux bleu glacier.

— Alors p'tite bite ?! C'est tout ce que tu peux faire ! Putain Connor, tu me déçois.

Je laissai le démon franchir le dernier pas jusqu'à Jonathan. Dès qu'il posa une main sur lui, je plantai mes ongles dans sa chair et fermai les yeux. J'expulsai le reste de ma magie à travers le corps du démon avec rage. Il poussa un cri de surprise qui m'encouragea à redoubler d'efforts. Il ne lâcha pas non plus sa prise, mais je ne me laissai pas déstabiliser. Mes cheveux flamboyants se mirent à virevolter autour de moi, et je laissai échapper un rugissement. Toute ma rancœur et mes regrets du manque de ma mère explosèrent en moi. Je rouvris mes paupières tandis que des paillettes lumineuses virevoltaient autour de nous. Toute trace de peur me déserta, laissant place à une force phénoménale. De la lave en fusion circulait à travers mes veines. Ma puissance décuplée, je réduisis à néant cette vermine. Dans une dernière pression, j'envoyai ce qu'il en restait à plusieurs dizaines de mètres. Débarrassée du démon, je mis quelques secondes à reprendre mes esprits. Mes sens étaient tellement en éruption que j'eus peur de ne pas réussir à me contrôler et blesser les êtres vivants autour. Haletante, j'aperçus le corps inerte de Jonathan. Je me précipitai à ses côtés, et ressentis son flux sanguin qui continuait à irriguer les organes vitaux de son corps. Je soupirai de soulagement tandis que la prise de conscience de mes capacités m'explosa au visage. Comment avais-je pu me laisser envahir par tous ces doutes, ces phobies, avec de telles ressources intérieures ? En y songeant, j'en étais presque honteuse. Je passai une main dans les cheveux courts de mon beau Jonathan, qui avait pris tous les risques afin de me préserver. Personne n'avait encore jamais eut une telle attention à mon égard, mais son acte ne demeurait pas moins d'une extrême stupidité.

— Merci, prononça Jonathan avec une voix éraillée alors qu'il revint à lui.

— Tu es la personne la plus têtue que j'ai rencontrée, après ma grand-mère bien sûr, ajoutai-je avec une pensée pour elle.

Avant notre retour à la base, j'expédiai les traces noirâtres laissées par le corps du démon, au plus profond des eaux froides. Inutile

d'ajouter plus de soupçons à mon compte avant le grand départ.

— Tu avais raison maman... chuchotai-je les yeux rivés vers l'horizon obscurci. Ton plan a fonctionné, et j'en avais bien l'étoffe...

Jonathan qui entendit ma confession me frotta le dos pour me réconforter. Alors, nous rentrâmes vers les baraquements en nous soutenant l'un l'autre.

Mercredi 2 décembre. Précisément un mois après notre départ

de l'île de La Réunion, nous nous apprêtions à repartir. Les pales de l'hélicoptère retentirent tandis que je me tenais droite, le long de la piste, les lèvres étirées par un léger sourire. En dépit du bilan dramatique de notre séjour dans les Terres australes, mon bilan personnel et familial s'avérait ô combien positif. Bien sûr, je devais faire abstraction de nombreux points épineux.

Marie me scruta de son regard en coin.

— Quoi ?! m'exclamai-je enfin.

Sans répondre, elle me pointa du doigt l'oiseau métallique qui survolait la plateforme. Mon sourire toujours figé sur le visage, je levai les yeux dans sa direction. Mes cheveux se soulevèrent, me provoquant une drôle de sensation. J'inspirai une bouffée de liberté.

— Je pense que ça devrait aller, déclarai-je.

Elle se rapprocha et passa son bras au-dessus de mes épaules. Sans grande retenue, elle m'attira à elle et plaqua sa joue sur moi alors que son nœud-nœud multicolore se plantait dans mes narines. Son odeur de vanille se diffusa en moi. Mon amie était la bienveillance incarnée. Je n'eus pas la force de protester, et la laissai me malmener avec son câlin envahissant.

Tout le monde acclama le pilote lorsque son engin fut enfin posé. Les sifflets et les applaudissements retentirent malgré le bruit des hélices au ralenti qui les couvrait.

— J'ai l'habitude d'être bien accueilli, mais je dois avouer que cette fois, vous avez fait fort ! brailla le pilote en descendant de son engin.

Delphine Petitpas l'accueillit avec une accolade respectueuse. Elle non plus ne put cacher la joie que représentait son arrivée. Elle reçut non moins chaleureusement l'équipe militaire dépêchée par le préfet des TAAF qui resterait sur la base jusqu'à ce que Connor soit retrouvé... Sa disparition inexpliquée ajoutait un poids supplémentaire à la situation de la base Alfred Faure. Le bilan était lourd. En à peine un mois, la cheffe de district avait recensé pas moins

d'un accident avec hospitalisation, un décès et une disparition inquiétante. Inutile de démontrer le soulagement que tous éprouvaient à ce départ, même précipité.

Marie et moi toujours bras dessus, bras dessous pouffâmes de rire lorsque nous vîmes Jonathan chargé comme un âne, se débattre avec nos bagages. Cependant, lui ne rit pas et nous foudroya du regard lorsqu'il passa devant nous.

Les rotations entre terre et mer débutèrent sous nos yeux. Après une longue attente, ce fut enfin notre tour, et je lançai un dernier regard sur le rivage de l'île de la Possession. Un voile brumeux recouvrait en partie les pans rocheux des falaises qui surplombaient la côte. Je retrouvais l'aspect irréel et hors du temps que j'avais constaté en arrivant. Mes yeux dérivèrent en contrebas jusqu'à la Grande Manchotière. La nuée d'animaux en robe noire et blanche perdurerait. J'eus un pincement au cœur de quitter cet univers enchanteur, j'oserais dire magique. Certes théâtre de drames, il n'en demeurerait pas moins extraordinaire. La passion de maman y avait pris tout son sens.

Le pied sûr, je saisis la poignée pour grimper dans l'hélico. Lorsqu'il s'éleva dans le ciel, cette fois je n'en perdis pas une miette. Une dernière fois, je m'imprégnai de ces images féériques. Comme lors de notre arrivée quelques semaines plus tôt, les orques recommencèrent leur ballet. Les larmes me montèrent aux yeux en considérant le chemin parcouru. Un chemin intérieur tracé par ma mère qui m'avait ouvert la voie. Nany avait raison. En quelque sorte, elle demeurerait toujours là, en moi. Dix ans plus tard, elle me donnait encore la force d'avancer. Son puissant héritage était ancré en moi à tout jamais. Une larme perla au bord de mes cils et roula le long de ma joue, et je sentis la main réconfortante de Marie se poser sur mon épaule. Elle aussi arborait ce sourire au moment où l'engin volant amorçait son atterrissage sur le pont du grand *Marion Dufresne*. Dans un bruit assourdissant, le pilote stabilisa l'hélico, et nous laissa quelques instants pour descendre, et repartit aussitôt terminer ses rotations. Je retins mes cheveux et au lieu de courir nous mettre à l'abri, nous cherchâmes un espace libre le long des garde-corps. Sans concertation, Jonathan, Marie et moi nous accoudâmes sur les barrières métalliques pour profiter du panorama une dernière fois encore. Contrairement à d'ordinaire, je m'autorisai à croquer la vie à pleines dents et profiter des petits cadeaux qui m'étaient offerts.

— Hope ? m'interpella la jeune femme à ma droite, qui en peu de temps était devenue une amie chère.

— Oui ?

— Bravo !

J'ouvris grand les yeux, car je ne compris pas son allusion.

— Elle a raison, intervint Jonathan qui se trouvait sur ma gauche.

Je détaillai le visage de mon amie dont le sourire éblouissant m'intrigua un peu plus. Qu'insinuait-elle ?

— Je suis sûre que tu ne t'en es même pas rendu compte, lâcha Marie.

Je haussai les épaules pour confirmer ses paroles. Vraiment, je ne voyais pas de quoi ils parlaient...

— Rappelle-toi de l'état dans lequel tu te trouvais lors de notre arrivée. J'ai même dû me fâcher pour que tu réussisses à aller un peu de l'avant.

— Nom d'un gobelin ! m'exclamai-je. Vous avez raison ! Mais comment ne m'en suis-je pas aperçue plus tôt ?! Je suis montée dans l'hélico sans aucune crainte ! Si John et Nany avaient vu ça !

À l'instar d'une petite fille, je sautillai les mains jointes sous le regard amusé de mes deux compères. Jonathan me scrutait avec une telle attention que ses yeux d'eau me transpercèrent. Ce que je lus à travers son regard me toucha droit au cœur. La fierté. Mes lèvres s'ornèrent d'un large sourire qui traduisit de mon côté une grande victoire. Mes yeux de braise se lièrent aux pupilles à l'aspect de glace du jeune homme. Une boule de chaleur s'éleva au creux de mon ventre, et inonda le reste de mon corps. Mon sang pulsa dans mes tempes. La chaleur se propagea en moi comme une trainée de poudre que je ne pus arrêter. Je n'étais plus qu'une flamme ardente. Même nos tempéraments aux antipodes n'empêchèrent l'attraction de plus en plus palpable entre nous. Sans quitter ses iris couleur océan, ma main se rapprocha de lui. Lorsque la pulpe de mes doigts palpa sa peau chaude, je reçus comme une décharge électrique.

— Je vous dérange ? s'enquit Marie en se raclant la gorge.

L'enchantement retomba aussitôt laissant place à un instant de gêne. La couleur des joues de Jonathan en témoignait, et les miennes ne devaient pas se trouver en reste vu la chaleur qui en émanait.

— Au fait, ne vous en faites pas pour moi. Si vous croyez que je n'ai pas remarqué votre petit manège, rajouta-t-elle en riant.

Installée dans un fauteuil confortable, je fis place à Marie qui arrivait les mains chargées de deux tasses de thé Earl Grey. Les effluves si familiers de bergamote qui s'élevaient me mirent du baume au cœur, me rappelant John et son immanquable tradition du *tea time*. Une touche familière dans ce voyage, qui m'avait sortie de mes retranchements, adoucît un peu cette traversée des quarantièmes rugissants. Avec précaution, elle déposa les mugs sur la table basse, puis prit place face à moi. Tandis que nous portâmes nos tasses fumantes aux lèvres, nous orientâmes nos fauteuils en direction de la grande bleue. Pendant quelques secondes nous restâmes silencieuses. Observer l'écume des flots qui ornait les vagues soulevées par la houle avait pour finir quelque chose d'apaisant. Je me surpris même à sourire. Si quelqu'un m'avait dit qu'après avoir affronté un redoutable démon, mes phobies s'envoleraient, je l'aurais soupçonné d'avoir perdu la raison ! Toutefois, la sérénité que je ressentais à cet instant me donna l'impression d'avoir été délestée du poids des barrières que je m'imposais. C'est-à-dire d'un poids énorme ! Ma respiration lente et fluide se voulait apaisante. Je calquai mon rythme sur celui des mouvements du *Mar Duf*. Je lâchai prise. Après tout, avais-je vraiment besoin de tout contrôler pour me sentir en sécurité ?

Mon amie reposa sa tasse, et tout en maintenant son regard sur l'horizon, me posa la question :

— Dans deux jours déjà nous accosterons à Port-Réunion. Que comptes-tu faire ensuite ?

Son interpellation eut le mérite de me faire réfléchir. Je ne savais pas trop... Tous ces événements me laissaient désormais vide de perspectives. Nul doute que je n'étais plus la même qu'avant mon départ d'Écosse.

— Tu pourrais peut-être continuer sur cette voie...

— Qu'entends-tu par-là ?

— Eh bien, oui, maintenant que tu ne risques plus rien... Enfin, tu vois ce que je veux dire ! Tu pourrais continuer les missions de terrain. Ça ne te tenterait pas une petite expédition sur les Terres Adélie en

Antarctique ? De nombreuses expéditions y sont organisées pour étudier les manchots empereurs. Après le climat des Terres australes, je suis persuadée que la banquise ne te ferait plus peur, argua-t-elle.

— J'ai un doute... dis-je en apposant mon index sur ma joue. Ma grand-mère et John ont besoin de moi... Je les ai déjà quittés contre leur avis, et je dois reconnaître que leurs mises en garde étaient justifiées. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

Un nouveau soupir s'échappa de ma bouche.

— Alors quoi ! s'énerva Marie de but en blanc. Après tout ce que nous avons vécu ces derniers jours, tu vas me faire croire que tu rentres à Glasgow, que tu reprends ton poste auprès de ton chef tyrannique, et que tu poursuivras tes visites au Hunterian Museum !

Marie secouait la tête avec frénésie. Sur son visage, je lus une pointe de déception qui me blessa bien plus que de raison. Elle m'avait piquée au vif.

— Comment peux-tu renoncer à ta liberté ? Hope ! Aimer ta famille ne doit pas signifier de te sacrifier, de mettre de côté tout ce qui te passionne, te fait vibrer !

— Mais tu ne sais pas tout... Si j'épousais cette liberté, je pourrais peut-être les mettre en danger. John m'avait prévenue, et à juste titre...

— Et moi, je te rappelle que tu as su faire face ! Peu importe où tu te caches, tu ne pourras jamais te préserver de tout. Assume qui tu es ! S'ils t'aiment, tes proches ne peuvent pas te demander un tel sacrifice !

— Je ne peux pas leur faire ça, soufflai-je.

— Comme je suis ton amie, je vais te dire ce que je pense. Et s'il te plait, ne m'interromps pas ! Hope, tu as des capacités hors du commun dans tous les sens du terme, tu es forte, mais tu te donnes trop d'excuses. Après tout ce que tu as fait, tu fais marche arrière en te couvrant de prétextes qui ne sont valables qu'à tes yeux. Qu'as-tu ressenti quand, enfin, tu t'es laissé aller ?

Je hochai la tête. La vérité qu'elle me balançait en pleine figure sans aucun tact, s'insuffla en moi. Après les derniers événements, je fermais encore les yeux.

— Tu as raison, je ne me suis jamais sentie aussi vivante depuis longtemps, lui avouai-je. Quand je suis revenue de la plage après nous être débarrassés de Connor, chuchotai-je en vérifiant qu'aucune oreille indiscrete ne trainait autour de nous. Je me suis sentie si forte... Rien ne semblait pouvoir me résister. Cette soudaine sensation de liberté m'a grisée. Pourtant je n'avais pas envisagé qu'elle perdure... Pour la première fois de ma vie, je me suis sentie entière, accomplie. J'ai assumé ma nature, ma raison d'être. Je n'étais plus une anomalie qui ne s'insérait parmi aucun groupe ; jusqu'alors ni pleinement humaine, ni pleinement sorcière, je n'étais que l'ombre de moi-même. Ce

sentiment s'est renforcé lors du décès de maman. Sur cette plage, j'ai eu l'impression de lui rendre hommage...

— Alors continue à le faire en profitant de la vie ! Penses-tu vraiment que c'est ce qu'elle avait envisagé pour toi ?

Les paroles de Marie furent comme un électrochoc. Comment avais-je pu me fermer autant ? Une boule entrava ma gorge et m'empêcha de déglutir. Les larmes se mirent à danser au ras de mes paupières. Je luttai pour contrôler mes émotions qui débordèrent une fois encore. Dès lors que mon amie posa sa main réconfortante sur la mienne, je lâchai les vannes. Mes sanglots me secouèrent de violents spasmes si bien que j'eus du mal à reprendre ma respiration. Toute la peine que je retenais en moi depuis tout ce temps me désertait. Je ne retins plus le flot de mes larmes. Mon excès de pudeur m'avait conduite à garder au fond tant de rancœur que je m'étais égarée en chemin. Ce voyage m'avait permis de me reconnecter à moi-même.

D'un revers de la manche, j'épongeai mon visage ruisselant. Je plongeai dans les bras de mon amie, et la serrai du plus fort que je pus. Son odeur de vanille me chatouilla les narines tandis que mon nez se nicha au creux de son cou.

— Merci, lui chuchotai-je à l'oreille.

— C'est normal ma belle.

— Tu as raison... Je vais rentrer chez moi pour profiter un peu de ma famille, et pourquoi pas visiter ensuite la banquise ?

Après trois jours de mer, je commençai à tourner en rond. Ce

samedi soir était l'occasion pour les passagers du navire de se retrouver dans la salle commune servant aussi bien à la prise des repas, pour boire un verre ou simplement pour se réunir dans le seul espace digne d'accueillir du public. Certes le *Marion Dufresne* était un bateau confortable en comparaison d'un navire traditionnel, mais loin d'offrir des prestations de croisières. Ce fut donc avec les moyens du bord que les gens trouvèrent à s'occuper. Parties de cartes et jeux de société s'annoncèrent les activités passionnantes de la soirée. Marie se révélait une redoutable joueuse, et n'envisageait guère de céder sa place.

Après un mois sur une île presque sauvage où les activités en extérieur primaient, je peinais à supporter l'enferment, alors je décidai d'aller prendre l'air sur le pont supérieur.

Essoufflée par l'ascension de plusieurs dizaines de marches métalliques, j'atteins enfin une petite porte blanche. Je posai ma main sur la poignée froide et l'entrouvris. Une bourrasque de vent frais s'engouffra dans la cage d'escalier. Dans un premier temps, surprise par la fraîcheur, j'inspirai profondément l'air vivifiant. La sensation sur mon visage me grisa, si bien que mes lèvres s'étendirent jusqu'à mes oreilles. À petits pas, je m'approchai du garde-corps pour constater que la hauteur n'avait plus sur moi les effets dévastateurs encore présents le mois dernier. Mon petit cœur n'empruntait plus de montagnes russes. Une simple appréhension, qui cela dit, s'amenuisait au fil des minutes dès lors que je m'habituais à la vue plongeante.

Lorsque je me sentis assez en confiance, j'entrepris une promenade le long des passerelles. Bien contente de m'y retrouver seule, j'en profitai pour m'appuyer contre la barrière. Quand je l'attrapai à pleines mains, je fus saisie par l'humidité qui la recouvrait. Je fermai les yeux et ne pus résister à l'appel de ma magie. Je laissai monter en moi mon tourbillon intérieur. Les milliers de gouttelettes se décomposèrent par enchantement. La vision de leur structure moléculaire, de leur provenance m'apparut naturellement. La mer

m'attirait à elle, me possédait. Les mêmes sensations que j'avais éprouvées dans la forêt écossaise. Je décelai même la vie qui s'agitait à travers le plancton présent sous forme de microparticules, et restai médusée par la beauté de notre planète. Océans, terres, minéraux, monde animal et végétal, toutes ces merveilles me touchaient au plus profond de mon être révélant face à elles un fort sentiment d'humilité. Seul l'instant présent comptait. Le matériel ne pesait plus aucun poids dans la balance. C'était ça la richesse intérieure : se sentir empli de bonheur et de gratitude. Nul besoin de possessions. La nature appartenait à qui voulait bien la voir et en prendre soin. Elle nous rendait bien plus fortuné que le plus riche des hommes.

Éprise par ce constat dont la beauté me laissa les larmes aux yeux, je sursautai quand je ressentis une présence dans mon dos.

— C'est magnifique n'est-ce pas ? dit Jonathan qui se posta à mes côtés.

Les mains glissées dans les poches de son treillis, il fixa l'horizon azuré. Le sillon qui se forma sur son front me laissa penser qu'il plongeait dans d'intenses réflexions.

— Oui magnifique... C'est si impressionnant... À l'image d'un enfant je découvre tout juste la beauté du monde comme si elle venait de m'ouvrir ses portes...

D'ordinaire si enjoué et bavard, Jonathan ne pipa mot. Nous restâmes côte à côte à scruter le royaume de Neptune. Ce décor extraordinaire appelait au calme, à la méditation. Une ouverture au monde extérieur, mais aussi intérieur. Il poussait la porte de mon sanctuaire privé. Vide de tout tracas, pour une fois, je me sentis légère. Aucune ombre n'encombrait mes pensées.

Puis la brise me renvoya l'odeur boisée si masculine de Jonathan. Sa senteur agit sur mon corps comme une dose d'adrénaline. Elle réveilla en moi tous les sentiments que j'enfouissais à son égard. Fébrile, je n'osai le regarder, me sentant illégitime face à cette pulsion probablement inappropriée. Des picotements envahirent mon estomac et se diffusèrent dans tout mon corps. Avec une lenteur extrême, je tournai la tête pour découvrir le profil du jeune homme qui avait pris tant de risques pour moi. La contraction de sa mâchoire m'indiqua que lui aussi luttait contre lui-même. Lorsqu'à son tour, il détourna les yeux vers moi, je perdis pied. Je me noyai dans l'océan de son regard qui pétillait avec une telle intensité. J'essayai une petite larme qui perla le long de sa joue. La pulpe de mes doigts resta collée à sa peau si chaude. Une connexion incontrôlable s'établit entre nous. Je me battis contre moi-même pour résister à cet instinct purement physique. Comment pouvait-il en être autrement ?

— Hope, chuchota l'officier le visage crispé, en s'approchant de mon cou.

Son souffle sur ma peau me déclencha une vague de frissons. Je resserrai les poings pour tenter de me contenir. Ses doigts cherchaient les miens. Lorsqu'il s'en saisit, il m'attira à lui. Contre lui. Ma respiration n'était plus que chaos. Lorsqu'il plaqua son corps sur le mien, je lâchai prise. Avidé de lui, de son odeur, je lui rendis son étreinte. Plus un interstice ne subsistait entre nous. Notre besoin inavouable de communion nous explosa au visage. Le vent qui se leva autour de nous, nous encercla et nous fûmes pris dans un tourbillon de sentiments. Mon cœur débordait de ce trop-plein que j'avais bien du mal à qualifier. Peu m'importait, seul le moment présent comptait. Tout à coup, Jonathan relâcha la pression entre nous me laissant vide de lui.

— Non... soupirai-je de désespoir.

Ses yeux trouvèrent les miens, comme pour me soumettre une demande silencieuse. Sans réfléchir, je lui accordai la faveur induite, tandis que je plaquai mes lèvres sur sa bouche. Notre baiser intense, ravageur, déclencha en moi une explosion de sensations. La chaleur et le froid se mêlèrent. Ils provoquèrent en moi un cocktail détonnant. Mes doigts glissèrent dans sa chevelure courte. Mon sang bouillonnait dans mes veines et ma respiration s'accélérait. Mes picotements s'étaient mus en une boule de feu qui inondait mon bas-ventre. Mes barrières tombèrent une à une jusqu'à un abandon total pour cet officier dont tout en lui s'opposait à moi.

Soleil et chaleur nous accueillirent à notre descente à Port-

Réunion. Le navire avait avalé les trois-mille kilomètres en cinq jours de navigation. J'empruntai la coupée d'un pas alerte, car il me tardait de poser pied à terre. Je levai les yeux en direction des cris et de l'agitation qui provenaient d'un groupe de personnes un peu plus loin. Elles se tenaient en retrait à distance des engins. Lorsque je me retournai, j'aperçus quelques mètres derrière moi, le visage rayonnant de Marie. Arrivée à ma hauteur, elle me saisit le bras et plissa les yeux en direction du groupe de surexcités qui trépignaient. Un immense sourire se dessina sur son visage tandis qu'elle exécuta la même danse qu'eux.

— Je ne savais pas que le mal du pays pouvait provoquer de tels dégâts ! me moquai-je.

— C'est eux ! Ouh ! Ouh ! brailla-t-elle avec les mains de part en part de sa bouche.

En réponse, des cris... non des hurlements revinrent en écho. Malgré les probables consignes des dockers, à l'instar d'une épique de rugbymans, ils décalèrent les barrières et foncèrent dans notre direction. Je n'osai plus bouger. Parmi le groupe, je reconnus Guylaine et son immanquable robe rose bonbon. Si je ne me trompais pas, tous les membres de la famille Rivière répondaient présents à l'appel. Marie qui se tenait devant moi se fit prendre en sandwich. Elle en poussa un cri de surprise. Cette scène surréaliste me fit pouffer de rire, mais je n'eus guère le temps de prendre ma respiration que Guylaine et sa sœur en firent de même avec moi. Nom d'un gobelin ! Quel accueil ! Comment cette famille, que je ne connaissais que depuis quelques semaines, pouvait m'inclure comme l'un de ses membres à part entière ?

— Hope ! Au secours, brailla Marie. Ils tentent de m'étouffer.

— Je crois que moi aussi, réussis-je à articuler, avec Guylaine encore pendue à mon cou.

Après quelques longues minutes pendant lesquelles nous fûmes incapables de les faire lâcher prise, Guylaine la cheffe incontestable de

la petite tribu ordonna aux autres de nous laisser respirer.

— Que s'est-il passé sur cette île de malheur ? Je vais commencer à croire qu'elle est maudite ! Lorsque les informations régionales ont annoncé le décès de l'un des membres de votre équipe, j'ai bien cru mourir de peur ! Ne nous refaites jamais ça ! nous gronda la matriarche.

— Ne t'inquiète plus, la rassura mon amie. Désormais tout va bien.

— Au fait, ta grand-mère m'a appelée à plusieurs reprises. Si seulement tu lui avais donné plus de nouvelles, peut-être que cette femme ne se serait pas fait un sang d'encre, ajouta Guylaine à mon attention sur un ton de reproche.

Elle ne croyait pas si bien dire...

— Cette femme est d'ailleurs tout à fait charmante. Quand tu l'auras en ligne, tu pourras lui dire que comme sa fille et sa petite-fille, elle est la bienvenue à La Réunion !

Ce fut à cet instant que Jonathan nous rejoignit osant à peine se mêler à nous, et briser nos retrouvailles assez particulières. Je lui tendis la main pour l'encourager à approcher. Cinq paires d'yeux se braquèrent aussitôt sur lui.

— Je vous présente Jonathan, ajoutai-je avec une pointe de gêne.

Sans crier gare, l'oncle de Marie avança d'un pas et l'enlaça à son tour à coup de grandes tapes dans le dos.

— Bonzhour mec ! Enfin du renfort masculin. Tu ne sais pas le plaisir que ça fait ! Dis-moi, tu aimes le football ?

— Euh, balbutia Jonathan. Je suis plutôt voitures de sport...

— Quel genre ?

— Genre bien charpentées. *Fast and Furious* tu connais ?

— Hop ! Hop ! Hop ! les interrompit Guylaine en tapant des mains. Il est temps de rejoindre La Maison Orré ! La cuisine tourne à plein régime depuis ce matin, un festin nous attend. Hey gamin !

Jonathan se retourna pour essayer de comprendre qui elle appelait « gamin ». Il pointa son propre torse du doigt pour vérifier.

— Bien sûr toi ! beugla-t-elle les mains au ciel comme si c'était évident. Tu vas loger où ?

— Eh bien, les TAAF disposent d'une caserne avec quelques logements, c'est là que j'ai séjourné avant le départ. Je vais y rester quelques jours en attendant la décision du préfet et les résultats de l'enquête à Alfred Faure, répondit-il avec prudence.

Guylaine vissa ses poings sur ses hanches rebondies, fronça les sourcils, et claqua sa langue sur son palais en désapprobation.

Jonathan prit un air éberlué, il arborait le même visage qu'un poisson hors de l'eau.

Marie gloussa.

— Prends ton sac ! Tu seras mieux à la maison que dans cette

caserne qui ressemble d'ailleurs à s'y méprendre à une prison. En plus... articula Guylaine sur le ton de la confiance. Paraît-il qu'ils ne servent que des repas industriels. Je connais quelqu'un dont le frère... non le mari de sa petite cousine travaille là-bas. Impossible de subir ça ! Pas après le voyage que vous venez de passer. Tu viens aussi !

Jonathan écarquilla les yeux devant l'injonction qu'il venait de recevoir.

— Je te jure qu'après toutes mes années d'armée, je n'ai jamais rencontré de commandant chef de bataillon si autoritaire, marmonnant-il à mon oreille.

Sa remarque me donna bien du mal à garder mon sérieux. Au fond, je remerciais Guylaine intérieurement, car après toute cette aventure, je n'envisageais pas de couper les ponts maintenant avec Jonathan. Notre relation naissante de plus en plus fusionnelle pimentait mon quotidien, et en aucun cas je n'avais envie d'y mettre fin tout de suite.

Après une bonne demi-heure d'efforts, nous réussîmes à tous embarquer dans les deux véhicules dans lesquels la famille Rivière était venue. Je me trouvais de nouveau affectée dans la fameuse « Titine » accompagnée de Marie, Guylaine et sa mère. Déjà que nous rentrâmes dans l'habitable non sans difficulté, alors le cas des bagages fut réglé avec des cordes, sur le toit de cette pauvre voiture dont les roues touchaient dans les ailes à chaque défaut de la route. Les autres étaient mieux lotis puisque le père de Marie disposait d'un véhicule bien plus spacieux. Sur la route je dus mettre ma main en visière pour me prémunir du soleil qui amorçait sa descente pour la nuit. Dix-sept heures. Dans deux heures tout au plus il ferait nuit.

Lorsque nous arrivâmes devant la case créole à la couleur lavande, je peinaï à extraire mes jambes du véhicule. Les soupirs de soulagement fusèrent lorsque les portières claquèrent. Je souris quand mes yeux détaillèrent le magnifique jardin typique que j'aimais tant regarder.

Jonathan me rejoignit les mains dans les poches tandis que notre hôtesse nous houspillait afin que nous nous installions dans les chambres.

— Le repas sera servi à dix-neuf heures. En attendant, je vous laisse ! Mon colombo de poulet m'attend !

J'en avais déjà l'eau à la bouche.

Marie nous informa rentrer chez elle pour défaire ses bagages et revenir pour l'heure du repas. La vie en communauté dans un premier temps difficile allait certainement nous manquer. Aussi, malgré la fatigue, cette soirée improvisée ne nous laisserait pas dans la solitude

sans transition.

Il me tardait de m'installer et de retrouver mon téléphone portable. Guylaine avait raison, j'avais beaucoup délaissé ma famille qui méritait bien d'être rassurée et informée de mon retour. Tandis que je m'apprêtais à me diriger vers la porte d'entrée, Jonathan me retint par le bras.

— Attends... Je crois que nous devrions passer par les bureaux des TAAF, me suggéra-t-il en frottant sa barbe naissante.

— Pourquoi donc ?

— Je pense que nous devrions transmettre nos quelques informations...

J'arquai un sourcil, ne comprenant pas où il voulait en venir.

— Et puis, peut-être rencontrer Monsieur Thomas afin de lui demander une explication.

— C'est plutôt moi qui lui en devrai une, rétorquai-je. Et puis vu l'heure, je ne suis pas certaine qu'il y ait encore quiconque dans les bureaux.

— Mais si, ne t'inquiète pas. Nous ferons juste l'aller-retour.

Je capitulai non sans une mine déconfite.

— Attends-moi juste une seconde.

Je rentrai en courant dans la maison débordante de senteurs sucrées et épicées. La promesse de ce repas m'engageait à ne pas trainer.

Je récupérai mon portable sur la table en bois de la chambre que j'occupais avant mon départ. Tout en redescendant l'escalier, je le rallumai. J'ignorai l'arrivée de nombreux messages en attente, et en écrivis un nouveau.

MOI — Nany, suis bien arrivée à Saint-Pierre, je passe par le bureau des TAAF, et je t'appelle dès mon retour. Je t'embrasse fort.

Le sourire aux lèvres, j'empochai mon appareil tandis que je passai la porte d'entrée où Jonathan m'attendait.

— Dépêchons-nous, je vais mourir de chaleur !

Nous avons abandonné nos parkas, polaires et autres couches superflues depuis notre arrivée sur les côtes de La Réunion. Mon jeans et mon T-shirt me collaient au corps et il me tardait de me glisser sous la douche pour passer une tenue plus adaptée au climat estival de l'île. La dévotion de Jonathan pour son pays était remarquable. De mon côté, je n'aurais en aucun cas privilégié un homme qui n'avait été que peu présent pour cette mission qu'il jugeait encore il y avait peu capitale. Son soutien quasi inexistant témoignait de son manque de professionnalisme. À l'avenir, j'évitais les missions qu'il orchestrait fort mal. Pour l'heure, je lui servais une explication rocambolesque sur mes conclusions ou leur absence, et le tour sera joué.

Devant la porte d'entrée du bâtiment, Jonathan me laissa le

passage en tendant la main. Bien que cette visite ne m'enchanté guère, j'inspirai profondément et posai ma main sur la poignée.

Les claquements de nos pas résonnèrent dans le long couloir. Mes

doutes s'avéraient fondés. Bien que nous trouvions la porte d'entrée ouverte, je pénétrai pour la deuxième fois dans ce bâtiment totalement vide. À croire que personne ne travaillait jamais ici. La culture locale prônait l'art de vivre au ralenti, et privilégiait le travail matinal. À près de dix-huit heures, il paraissait évident que les locaux étaient déserts.

— Nous devrions faire demi-tour, suggérai-je à Jonathan. Je ne suis pas sûre que notre présence ici soit justifiée... Nous aussi nous devrions profiter de notre soirée. Tu ne crois pas que nous l'avons assez méritée ?

Je lui adressai un sourire toutes dents découvertes, et tendis un bras rempli de suggestions vers lui. Sans réaction de sa part.

— Je ne te savais pas aussi sérieux, m'offusquai-je un peu vexée de son manque d'attention.

Le bureau de Monsieur Thomas se trouvait tout au bout du corridor. Aussi, nous nous dirigeâmes dans sa direction. Décidément, je haïssais l'odeur rance qui planait, et ne donnait aucune modernité au lieu qui semblait néanmoins avoir été rénové depuis peu.

Lorsque nous stoppâmes notre course devant le bureau étiqueté au nom du vieux scientifique, Jonathan me laissa une nouvelle fois le passage. Sans retenue, je toquai sur la porte en bois, pressée d'en finir. Dans la pénombre du couloir, je tournai mon visage vers Jonathan dont la jambe tressautait. Probablement d'impatience... Au bout de quelques secondes d'attente sans aucune réponse, je confirmai ma théorie.

— Tu vois, il n'y a plus personne. Nous devrions rentrer.

— Impossible, nous n'aurions pas trouvé la porte ouverte, insista Jonathan. Allons voir dans la réserve.

Pourquoi Jonathan insistait-il autant pour parler à cet individu qui nous avait presque laissé tomber tout au long de cette mission désorganisée ? Moi, je l'aurais fait attendre au moins une journée de plus avant de le recontacter, et cela sans le moindre scrupule. Je le

jugeais responsable de son manque de réactivité face à la situation dans laquelle il nous avait fourrés, Marie et moi. Au bout du couloir, Jonathan obliqua vers la gauche et s'engagea dans une autre aile du bâtiment. Je le talonnai de près pour éviter de me perdre, alors que lui n'hésitait pas un instant quant à la direction à prendre.

— Tu connais cet endroit comme ta poche ! lui fis-je remarquer.

Ce dernier continua son chemin sans relever mon observation. Plus nous nous enfonçâmes dans les méandres insoupçonnés des bureaux, plus l'endroit s'assombrissait. Un frisson me parcourut l'échine quand notre chemin s'arrêta devant une porte de service métallique.

— Je suis déjà venu ici lorsque j'ai aidé à réunir le matériel nécessaire pour la mission 58.

— Je ne le savais pas, lui dis-je secouée d'un nouveau frisson.

La différence flagrante de température entre l'intérieur et l'extérieur me rendit fébrile. La fatigue aussi pouvant y contribuer...

Encore une fois, Jonathan me laissa ouvrir le passage. Je posai ma main sur la poignée de porte. À son contact, je ressentis de légers picotements dans le bout des doigts. Je n'aimais guère cette sensation désagréable. Un appel d'air poussiéreux envahit mes narines dès lors que j'entrebâillai la porte. L'odeur âcre qui ressortit de la pièce me fit grimacer. J'appuyai sur l'interrupteur afin d'éclairer l'espace. Les néons grésillèrent péniblement avant d'inonder le hangar de lumière. De nombreux rayonnages supportaient de vieux dossiers et formaient des sillons de paperasse dans tout l'espace. J'avançai en direction d'une étagère à proximité afin de jeter un œil au contenu de ces documents.

— Tu vois, il n'y a personne ici... confirmai-je obnubilée par un tas de vieilles photos.

— Mademoiselle Miller ! s'exclama une voix nasillarde dans mon dos que je reconnus aussitôt.

Je sursautai, pensant nous trouver seuls. Que faisait cet homme dans la pénombre du bâtiment ?

— Je vous attendais tous les deux, déclara l'homme dans son costume miteux d'un autre temps.

Je dardai un coup d'œil en direction de mon petit ami qui transpirait à grosses gouttes. Pourquoi Thomas avait dit « tous les deux » ?

— Je croyais que tu étais missionné par le préfet des TAAF ? interrogeai-je Jonathan les yeux plissés pour essayer de comprendre.

Mon ami passa ses mains dans ses cheveux d'une manière nerveuse avec un regard fuyant. Définitivement, son comportement me semblait inhabituel. Il ne reflétait en rien le personnage que je connaissais.

— Parlez-moi de votre séjour, Hope. C'est vraiment dramatique ce qui est arrivé à ce pauvre Connor, dit-il avec un sourire que je trouvais

déplacé. Heureusement qu'il était rusé. N'est-ce pas ? renchérit le scientifique en tapotant l'épaule de l'officier.

Plus un mot ne sortit de ma bouche qui s'entrouvrit à mesure que je tentais d'assimiler ces informations. Comment pouvait-il être informé de tous ces détails ? Non... Ce n'était pas possible...

— Je dois néanmoins avouer que vous êtes plus coriace que votre chère maman.

Paralysée de terreur, je plaquai mes mains sur ma bouche pour m'empêcher de hurler. Les deux hommes qui se tenaient devant moi côte à côte me scrutaient un sourire sadique aux lèvres, avec des yeux aussi noirs que les ténèbres.

A l'instar de deux corbeaux autour de leur proie, les démons se

rapprochèrent avec mille précautions. En supériorité face à moi qui me sentais si seule, leur confiance en eux transpirait sur leur faciès, ou tout du moins sur celui déformé de leur hôte.

J'eus un pincement au cœur quand je considérais l'homme dans les bras de qui je m'étais abandonnée. La manipulation dont ce dernier avait fait preuve était remarquable, et l'impact qu'elle avait eu sur moi à cet instant s'avérait tout aussi dévastateur que de me savoir piégée par deux esprits du mal.

Les yeux plissés et le visage grave, je ne lâchai aucun des yeux. Mon corps adoptait d'instinct une position de défense. Jambes fléchies, les doigts crochetés, mon cerveau tournait à cent à l'heure. Je cherchais une échappatoire, un moyen de fuir, de détourner leur attention...

Un claquement sourd retentit en écho du fin fond du bâtiment. Le coup d'œil que darda le plus vieux sur Jonathan me laissa penser que ce bruit n'avait rien de familier. Je profitai de leur moment d'inattention pour inspirer et aller chercher au tréfonds de mon être toutes les ressources dont j'étais capable pour faire face autant que possible à cette situation scabreuse.

Le ricanement sarcastique qui sortit de la bouche du fléau qui trônait devant moi, me confirma la position hiérarchique établie entre ces deux-là.

— Très chère, prononça le vieux de sa voix mielleuse. Vous pourriez nous faire gagner un temps précieux en...

— Jamais ! le coupai-je. Jamais je ne plierai devant vous.

— Enfin Hope, soyez raisonnable, vous connaissez déjà l'issue de ce combat qui n'aurait aucun sens. Notre supériorité numérique nous assure la victoire, alors pourquoi gaspiller vos derniers instants ?

— Jusqu'à mon dernier souffle, grinçai-je. Je me battrai contre le pire fléau qu'ait connu ma famille. À mes yeux, vous n'êtes que de la vermine responsable de la mort de ma mère. Rien que pour ça, vous rêvez pour que je vous facilite la tâche.

Je contractai la mâchoire pour me recentrer. Leurs petits jeux perfides n'avaient pour vocation que de me faire perdre mes moyens.

Ils étaient forts, car le doute quant à ce qui adviendrait s'installa dans un coin de ma tête. Hors de question de le leur laisser entrevoir. Aussi, je gardai le masque haineux que leur présence me suscitait.

— Assez ! trancha le vieux qui perdit patience.

Il jeta son menton dans ma direction pour envoyer son sous-fifre me coller aux basques.

— Pitoyable ! Tu as besoin d'un pitbull pour te défendre !

Moi aussi, je le provoquai éhontément. Du liquide lacrymal aussi noir que du goudron perla dans le creux de ses yeux lui conférant l'aspect d'un dément. Je réprimai le tremblement dans mes doigts, mais restais lucide quant à l'issue du combat qui ne se jouait guère en ma faveur. Aussi, j'espérais que Nany et John me pardonneraient et seraient malgré tout fiers de moi.

Si mes derniers instants avaient sonné, je ne rendrais pas les armes avant de m'être battue ! Il était temps, je laissai monter en moi le tourbillon de magie qui me devenait de plus en plus familier, et qui inonda tout mon corps. Ma vue se teinta de dorures. Quelques mèches de mes cheveux virevoltèrent devant mon visage. Je soudai mes yeux à ceux de Jonathan ou de ce qu'il restait de lui. Qu'il tente de m'approcher, peu importait son enveloppe corporelle, je me défendrais jusqu'au bout. Malgré ma transformation, le démon qui possédait Jonathan s'avança encore d'un pas dans ma direction. D'un revers de la main, je l'envoyai valser sur un rayonnement qui s'écroula comme un château de cartes. Moi-même, je fus surprise par la force nouvelle avec laquelle je le percutai.

— Je crois que je vais devoir me mouiller, dis Thomas en ôtant ses boutons de manchettes. Quel dommage, je commençais à apprécier ce corps malléable. J'aurais préféré le préserver un peu plus longtemps.

Derrière ce cher Alexandre, Jonathan se relevait déjà, tout juste sonné par sa chute de plusieurs mètres en arrière. La situation se corsait. Je ne savais pas si les hôtes des deux démons avaient conscience des événements, mais leurs orifices suintaient toute la noirceur de leurs parasites. Leurs aspects s'avéraient terrifiants. Je reculai d'un pas au moment où les deux se jetèrent sur moi. Le vieux me saisit par la gorge sans que je ne puisse réagir. Mon souffle se coupa tandis que je sentis mon fluide énergétique me désertier. Peu à peu, mes douleurs se dissipèrent. De plus en plus lourds, mon corps et mes mouvements ralentirent. Je commençai à ne plus percevoir la pesanteur. Mes yeux papillonnèrent et mon champ de vision se recouvrit d'un brouillard opaque.

Tout à coup, dans mon dos, je perçus malgré mon apathie une violente déflagration qui me sortit de ma torpeur. Je rouvris les yeux

et découvris la porte métallique sur le sol. Qu'est-ce que c'était encore ce bordel ? Ce fut alors qu'apparut une silhouette dans le contre-jour.

— Retouche à l'un de ses cheveux et tu es mort, menaça une voix qui me sembla familière.

— Quoi ! s'insurgea le vieux démon qui se tourna vers son acolyte. Tu m'avais pourtant assuré qu'elle était morte.

— Il faut croire que non, lui confirma... ma mère.

Encore étalée sur le sol, je tournai la tête dans sa direction. Mon menton se mit à trembler et mes yeux s'inondèrent de larmes. Après avoir cru à un effet délirant suite à l'attaque du Host, non je ne rêvais pas ! Elle était là en chair et en os.

— Ça va ? Tu peux te lever ? me demanda ma mère qui se tenait près de moi avec les deux démons en joue.

J'acquiesçai comme une automate, incapable de comprendre ce qui se déroulait. Les larmes dévalaient mes joues sans sanglots.

— Relève-toi, il faut que nous nous sortions de là, après quoi je t'expliquerai tout.

Alors que nous nous tenions face à face, mes yeux s'écarquillèrent sur une vue surréaliste. John Williams et Abigaïl Miller prenaient place dans ce théâtre absurde.

Nany s'épousseta les mains, et au moment où son regard se porta sur Joanne, elle poussa un cri guttural.

Après l'effet de surprise, elle se reprit pour parer au plus urgent. Mon regard oscilla entre les êtres maléfiques, Abigaïl et Joanne. Bien que dénués d'expressions humaines, les visages des démons avaient blêmi sur ces entrées fracassantes.

En l'espace d'une minute, la situation venait de se retourner à notre avantage.

Mon palpitant battait si fort que je sentais mon sang pulser dans mes tempes. Mes joues échauffées par les émotions intenses, presque prêtes à prendre feu irradiaient le reste de mon corps.

— Alors, très cher, surpris de trouver la famille au grand complet ? mugit Abigaïl aux être exsangues face à nous. Mes filles, quant à vous, vous avez des explications à me fournir ! Mais pour l'heure occupons-nous de ces deux-là !

John resta en retrait. Il observait à distance les échanges qui s'engagèrent l'air aussi surpris que je l'étais. À la fois stupéfaite et enchantée de leur présence, ma confiance en l'avenir remonta de plusieurs points. Je me calai derrière ma grand-mère toute de noir vêtue, ses cheveux flamboyants flottaient sur son corsage sombre dont la transparence laissait entrevoir sa peau laiteuse. La détermination qui émanait d'elle ne laissait entrevoir aucune issue défavorable. Sa confiance en elle me contamina, nous contamina, et les commissures de mes lèvres s'étirèrent de part et d'autre de mon visage.

Ma grand-mère vint nous rejoindre. Elle se posta entre moi et maman. Nous nous donnâmes la main et je ressentis alors le fluide de leur magie de manière phénoménale. Toutes les cellules de mon corps s'agitèrent. Nos cheveux flamboyants volèrent, et je perçus des lueurs mordorées à travers mes iris. Tandis que les démons tentèrent une vaine échappatoire, nous envoyâmes au plus vieux une boule d'énergie si intense qu'il fut réduit à néant en quelques secondes. Un tas de vêtements fumant recouverts d'une matière noirâtre et puante resta sur le sol poussiéreux du bâtiment. Prise dans l'élan amorcé par ma grand-mère, je m'avançai vers Jonathan, pour lui réserver le même sort.

— Attends ! s'interposa John. L'homme qu'il habite est encore présent. Ne le tue pas. Vous pouvez encore faire quelque chose pour lui.

— Non ! Il ne mérite pas, crachai-je les yeux voilés par la colère.

Je formai une nouvelle boule d'énergie au creux de mes mains, quand ma grand-mère me retint par le bras.

— Je m'en occupe, nous ne pouvons nous rabaisser à leur niveau. Cet homme est innocent, insista Nany.

Le Host pétrifié de peur ne réagit pas lorsqu'elle lui toucha le front. Un fluide noir s'écoula de tous ses orifices. De son nez, ses oreilles et de sa bouche s'évacua le parasite. Au bout de quelques instants, il ne resta qu'une flaque de goudron sur le sol. Jonathan était exorcisé. Encore fallait-il qu'il survive...

Après notre révélation fracassante qui provoqua un début de crise cardiaque à la pauvre Guylaine, comme à son habitude, elle nous accueillit les bras grands ouverts. Les retrouvailles avec maman dix ans plus tard furent l'occasion de grandes et interminables embrassades. Par chance la maison était suffisamment grande pour accueillir tout notre petit monde. Maman disposait de la chambre juxtaposée à la mienne, et Nany et John partageaient la dernière. Mon quotidien avait tellement explosé ces derniers jours que je ne m'arrêtais plus à un détail près. Néanmoins, une conversation sérieuse serait la bienvenue pour m'aider à intégrer ce dernier détail.

Nous avons employé ces cinq derniers jours à profiter les uns des autres dans le cadre idyllique et paisible de La Maison Orée. La chance inouïe qui nous était offerte paraissait si irréaliste que nous n'osions nous séparer de peur de briser l'enchantement. Cet après-midi, nous nous installâmes dans le *pool house* au fond du jardin tropical. Cette zone de détente et de convivialité était aménagée avec goût. John, Abigail, Joanne et moi avons pris place dans l'adorable salon de jardin en rotin perdu au milieu de la luxuriance des diverses essences locales de palmiers et d'arbustes adaptés au littoral. Des oiseaux multicolores avaient élu domicile sur les larges feuilles autour de nous. Notre présence ne les offusqua guère, car ils pépiaient joyeusement. Leur mélodie entêtante résonnait à mes oreilles comme un ravissement. Un magnifique bassin orné de nénuphars et de papyrus achevait de parfaire le décor.

— Je vous ai préparé une bonne citronnade ! claironna Guylaine en nous rejoignant, les bras chargés d'un énorme plateau. Profitez bien du jardin ! En attendant, je dois m'absenter pour faire quelques courses au marché, comme je n'avais pas prévu tout ce monde... Je serai de retour dans une heure tout au plus.

— Vous nous gênez trop ! Quelle chance d'être tombés sur une perle telle que vous, la congratula Nany qui décidément voyait en Guylaine une amie chère.

Le lien qu'elles avaient tissé par téléphone lors de notre séjour à

Alfred Faure m'impressionna. D'autant que ma grand-mère n'était pas une personne à accorder facilement sa confiance. La nature simple et sincère de notre maîtresse de maison contribua à conforter ma grand-mère sur sa première impression.

— J'adore la présence de Guylaine, mais il me tardait d'entendre vos explications, exhortai-je en soupirant aussitôt qu'elle disparut de notre champ de vision. Jusqu'ici j'ai retenu mes questions, mais je ne peux attendre une heure de plus !

— C'est vrai, tu as raison, admit maman. J'attendais un moment en privé avec vous tous...

Elle baissa les paupières laissant apparaître quelques ridules que je ne lui connaissais pas. Avant même qu'elle ne commence, je saisis la douleur qui émanait d'elle. Je plantai mes coudes dans mes genoux, prête à accueillir les dernières révélations, enfin je l'espérais, sur ma famille. Les équations à plusieurs inconnues, j'avais assez donné !

— Tout comme toi, Hope, un homme répondant au nom d'Alexandre Thomas me contacta pour une mission scientifique des plus alléchantes. À cette époque, avide de découvertes et passionnée par mon métier, j'acceptai beaucoup trop naïvement. Je sais, c'était stupide, déclara-t-elle à John. Une fois sur place, je me suis assez vite rendu compte que quelque chose clochait. Un membre de la mission essaya de me piéger, mais j'avais reconnu en lui les symptômes provoqués par nos ennemis de toujours. Mais quand je m'en aperçus, il était trop tard.

— Alors tu as essayé de le vaincre seule ? m'enquis-je tandis que Nany était au bord de l'attaque d'apoplexie.

Ma grand-mère contrôlait avec peine les tremblements frénétiques que lui provoquait ce récit. John posa une main réconfortante sur son genou pour lui intimer de rester calme et d'écouter le récit de sa fille jusqu'au bout.

— Non ! Je n'ai pas pris ce risque...

— Mais alors... Pourquoi ce message ? insistai-je.

— Mais quel message ?! s'énerva Nany en pompant avec frénésie sur sa cigarette entre deux commentaires.

— Ce n'était qu'un piège.

J'entrouvris la bouche aussi grande que ma stupeur.

— Le message que tu as trouvé n'avait que l'unique vocation de tromper les Hosts qui me pourchassaient. Leur soif de vengeance envers notre famille était si forte que je ne pouvais prendre de risque. Pour vous résumer l'histoire, cette ruse m'a permis d'obtenir une fenêtre de sortie. Je ne voulais pas mourir sur cette île, mais encore moins vous mettre en danger. Ne sachant pas depuis quand ils avaient retrouvé ma trace, revenir en Écosse aurait été une pure folie. Alors, j'ai décidé de m'enfuir quand l'occasion s'est présentée.

— Comment ? s'enquit John qui avait gardé le silence jusque-là.

— Suite à un problème technique, un cargo a accosté dans la Baie du Marin avant de reprendre sa route pour Madagascar. J'en ai profité pour filer en douce. J'avais orchestré ma disparition afin que tout le monde, le démon y compris, croie à la théorie de l'accident.

— Et pourquoi es-tu revenue tout à coup ?

— Grâce à toi !

J'arquai un sourcil.

— Personne n'a jamais pensé à désactiver mon accès à la messagerie interne des personnels des TAAF. J'ai fait installer un mouchard dessus. Un message devait me prévenir en cas de connexion.

— Tu savais faire ça ! s'étonna John.

— Non, à Madagascar, j'ai sympathisé avec le meilleur pirate informatique de tous les temps. C'est lui qui m'a permis d'installer le système de surveillance de ma boîte mail, de localiser le lieu d'où provenait la connexion, et l'adresse IP de l'appareil. Il n'y a eu aucun mouvement pendant dix ans, jusqu'à il y a un peu plus de quinze jours... C'est ainsi que j'ai retrouvé la trace de Hope. Miguel a aussi accédé à ta messagerie personnelle, et lorsque j'ai découvert les messages de ce Alexandre Thomas, j'ai compris. J'ai alors pris le premier bateau pour vous rejoindre. Et je suis arrivée, disons juste à temps...

Je dardai un regard sur le visage crispé d'Abigaïl dont la ride du lion traduisait l'effet de cette annonce. De mon côté, je pinçai les lèvres autant que possible, comme si cette manœuvre pouvait empêcher l'émotion de m'envahir en constatant le gâchis de toutes ces années.

— Nous avons cru que tu étais morte ! l'invectivai-je. Te rends-tu comptes du choix que tu nous as imposé ?!

— Hope... tenta John pour me tempérer. Je comprends pourquoi elle l'a fait...

— Mais nous, nous ne l'avons pas eu ce choix !

Des larmes s'invitèrent au bord des yeux de maman. Je soufflai tout l'air resté bloqué dans mes poumons. Comment pouvais-je lui reprocher quoi que ce soit ? Bouleversée par ses révélations, je fondis sur elle. Nous nous serrâmes dans les bras l'une de l'autre avec la force de tout notre amour. Je verrouillai mon étreinte comme pour m'assurer que cette fois, elle ne me quitterait plus jamais. Je devais oublier la rancœur que m'avait provoquée son absence, profiter de cette ultime chance. Dans mon dos, je sentis une étreinte supplémentaire qui embaumait le tabac.

— Je vous aime mes chéries... Mais je vous préviens, ni l'une ni l'autre ne me refaites jamais ça ! nous ordonna notre mère et grand-

mère les poings sur les hanches et un sourire radieux sur le visage.

— **C**hambre trente-neuf Madame, m'annonça la réceptionniste de l'hôpital de Saint-Pierre. Vous montez au deuxième étage, la chambre se situe tout au fond du couloir.

Je répondis d'un sourire crispé. Les contractions de mon estomac m'empêchèrent de m'exprimer de manière audible.

Contrairement à mes anciennes habitudes, j'optai pour l'escalier, mais je gravis les marches d'un pas si lourd que je regrettai presque de les avoir empruntés. Je tentai alors les exercices de respiration pour gommer cette angoisse incongrue, toutefois rien n'y faisait. Pire l'odeur aseptisée de l'hôpital l'accentuait.

Après un cheminement dans les couloirs à l'instar d'une traversée du désert, je pris mon courage à deux mains et frappai. Je m'arrêtai net quand je l'aperçus dans l'entrebâillement de la porte. Jonathan se trouvait là, sur son lit médicalisé, armé d'une télécommande. Il visait l'écran plat devant lui avec agacement. Pour accompagner ses gestes, il menaçait le matériel. Il proféra une dernière sommation avant destruction imminente. Je ris. Enfin, je trouvai le courage de pousser la porte. Alors que cette dernière grinça horriblement, le malade ne détourna même pas la tête, bien trop concentré à chercher son programme télé.

— Posez ça là ! Hors de question que je mange à 11 h 30. Je ne suis pas encore bon à mettre en maison de retraite !

Je me raclai la gorge pour lui signifier ma présence.

Quand ses yeux azurs se posèrent sur moi, il afficha un large sourire. Son expression réveilla aussitôt mes papillons dans mon ventre. Bien qu'il ait tenté de me tuer, je ne pouvais oublier les moments intenses que nous avons partagés, notre attirance physique l'un pour l'autre. Pourtant, je ne pouvais omettre que notre rapprochement sur le navire s'était opéré lorsqu'il était sous l'emprise du démon.

— Hope ! Enfin, j'ai bien cru que tu n'allais jamais venir. Marie passe me rendre visite tous les jours. Je vois que tu étais trop occupée ! me charria-t-il.

— Je suis contente que tu te portes bien, lui dis-je avec un sourire sincère.

— Oui, d'autant que la liste de mes bobos était longue. Regarde !

Jonathan m'indiqua sa fiche médicale au pied du lit. Je m'en saisis machinalement. Côtes fêlées, d'autres fracturées, risque de perforation de la rate, manque de globules blancs, transfusion sanguine... Je relevai sur lui un regard blême en prenant conscience des risques qu'il avait encouru à me côtoyer.

L'aspect déconfit de mon visage l'encouragea à ajouter une pointe d'humour.

— Je n'ai jamais autant investi les hôpitaux de toute ma vie ! Un peu plus et je vais finir par prendre un abonnement. Non mais tu te rends compte, après tout ce que nous avons vécu de bizarre sur la Possession, je me fais buter par une voiture en arrivant à Saint-Pierre ! Enfin, que l'on m'a dit... T'avoueras que c'est quand même pas de bol !

Alors que j'allais me réjouir de ses premiers souvenirs, la fin de sa phrase me fit l'effet d'une douche froide. J'acquiesçai pour ne pas laisser paraître mon trouble. L'homme pour qui je commençais à éprouver des sentiments ne se rappelait plus du début de notre relation née tandis qu'il était possédé par le démon. Je chassai cette pensée de ma tête qui me fit froid dans le dos.

— Oui, c'est ça... Tu nous as fait une sacrée peur. On ne t'a pas appris à regarder avant de traverser une route ?

Ces paroles automatiques se voulurent rassérénantes face à sa situation qui en réalité était loin de me faire sourire. Dans les faits, nos rires masquaient tant de non-dits.

— Je ne regrette rien, lâchai-je sans crier gare.

Jonathan se frotta la nuque et sembla chercher ses mots.

— Je pense la même chose, l'aventure que nous avons vécue à Alfred Faure m'a ouvert les yeux sur certaines choses... dit-il en baissant d'un ton sa voix et en s'assurant que personne ne traine dans les parages. Ne t'inquiète pas, je ne révélerai jamais quoi que ce soit...

J'échangeai encore quelques banalités et m'avançai vers lui pour lui dire au revoir le cœur lourd.

— Si je comprends bien, c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons, déclara-t-il avec une franchise déconcertante.

Cette fois, mon sourire s'effaça complètement. Il me saisit la main et m'attira à lui. Nous échangeâmes une accolade respectueuse. Je luttai contre moi-même pour ne pas resserrer cette étreinte. Lorsque je m'éloignai, ses yeux s'ancrèrent aux miens comme s'ils voulaient exprimer tous les mots qu'il n'arrivait à prononcer, mais ni lui, ni moi n'en fûmes fichus.

Dans le couloir, je laissai s'échapper mes larmes de tristesse. Je ne pouvais pas lui imposer quoi que ce soit en ravivant des souvenirs aussi noirs.

Les Hosts m'avaient tellement pris : des années de bonheur

familial, mon amour naissant... Mais je devais aller de l'avant, voir le bon côté des choses. Ce voyage m'avait transformée. Mes phobies envolées, j'étais devenue une femme forte, vivante, en accord avec moi-même. J'assumais qui j'étais, et intégrais mes qualités comme mes défauts. Comment en demander plus ?

M*esdames et Messieurs, le vol direct en direction d'Édinbourg*

décollera dans quarante-cinq minutes. Nous vous demandons d'enregistrer au plus vite vos bagages, et de vous diriger vers la porte d'embarquement numéro deux.

La famille Rivière au grand complet nous raccompagna à l'aéroport. Ce fut le cœur gros et débordant de leur générosité sans borne que nous les quittâmes sur le quai d'embarquement.

— Tu me promets de m'appeler dès votre arrivée ? me rappela une dernière fois Marie en me serrant dans ses bras.

Puis elle me glissa à l'oreille :

— Je n'ai pas eu l'occasion de te remercier pour ce que tu as fait à la Possession.

Je fronçai les sourcils ne voyant pas où elle voulait en venir.

— Tu as pris tous les risques sur toi afin de nous préserver, et je ne t'en serai jamais assez reconnaissante, chuchota-t-elle. Bien que cet imbécile de Jonathan ait fait capoter tous les plans...

— Tu rigoles ! Sans moi, vous n'auriez pris aucun risque. Pour Jonathan, c'est vrai qu'il est une sacrée tête de mule ! ris-je. Prends soin de lui, s'il te plaît.

Elle acquiesça les yeux brillants.

— Je suis tellement heureuse de t'avoir rencontrée. Il me tarde de repartir en mission juste pour le plaisir d'être ensemble.

— Tu sais que nous n'avons besoin d'aucune excuse ? Une visite de courtoisie, ça se fait aussi !

— Bien sûr ! Je t'appelle en visio dès que nous poserons le pied en Écosse, lui confirmai-je en l'enlaçant tandis que les hôtesse faisaient les derniers appels au micro.

Maman et Nany achevèrent leur tirade avec une Guylaine en larmes.

Décidément feue notre pudeur faisait partie du passé ! Ces au revoir ponctués de cris, et sans aucune retenue, en témoignaient. Seul John gardait son rang de gentilhomme écossais, ou devrais-je dire anglais...

Après m'avoir collé un baiser appuyé sur la joue, Guylaine nous chassa.

— Dépêchez-vous ! Si vous traînez plus, vous allez manquer votre avion.

Maman et Nany la prirent dans leur bras encore une dernière fois.

— Allez oust, gronda-t-elle encore en anticipant certainement une nouvelle effusion.

Lorsque je gravis la passerelle, je surpris John qui me scrutait avec attention. Je ne relevai pas et suivis les indications de l'hôtesse à l'entrée de l'appareil. En tête de notre cortège, je repérai rapidement nos sièges. Nos places se trouvaient de part et d'autre de l'allée centrale. Trois fauteuils étaient disposés de chaque côté. Nany et moi nous trouvions à droite du couloir, quant à John et maman, ils s'installèrent de l'autre côté. Un heureux passager aurait le plaisir de partager notre rangée. Je m'assis sur le siège au bord de l'allée tandis que Nany se précipita vers le hublot. N'était-ce pas les enfants qui avaient ce genre de comportement ? Je secouai la tête sur sa réaction puérile. Dans notre famille la hiérarchie avait dû sauter une ou deux générations... Une fois installée, John qui se trouvait de l'autre côté, me questionna :

— Ça va ?

— Euh... Oui, pourquoi cette question ?

— Dois-je te rappeler l'état dans lequel tu te trouvais à l'aller ?

— Non, merci, lui dis-je en lui tapotant le bras. Je crois que désormais, tout ira bien...

Sans avoir le temps de dire ouf, mon voisin tentait déjà de s'insérer dans son siège. Son gabarit imposant aurait nécessité que je me déplace afin de lui permettre de passer, mais il ne m'en laissa guère le loisir, et mon nez se colla droit sur son postérieur. Nom d'un gobelin ! Je pestai intérieurement en entendant ma grand-mère pouffer de rire de l'autre côté. L'air renfrogné, je m'évertuai à éviter le regard de ce maladroit.

— Hope ?

D'un geste franc, je tournai la tête, sourcils froncés dans sa direction. L'homme à mes côtés vêtu d'un bernuda camel et d'un polo rose arborait une allure B.C.B.G. qui ne me revint pas en mémoire. Apparemment, satisfait de notre rencontre, il sourit laissant apparaître des dents d'une blancheur éclatante.

— Martin ! m'exclamai-je en le reconnaissant enfin. Je ne m'attendais pas à te revoir !

— Moi non plus... Tu parais radieuse !

— Ah, tu trouves ? dis-je bêtement avec le rouge qui me montait aux joues.

Dès lors, je tournai ma tête de l'autre côté de l'allée, et découvris

deux paires d'yeux braqués sur moi.

Les bras collés le long du corps, je restai immobile n'osant même plus bouger le petit doigt. Les regards insistants de tous les membres de ma famille, sans exception puisque ma grand-mère me scrutait aussi d'au-dessus ses lunettes papillon, m'embarrassèrent.

Mesdames, Messieurs, bonjour, bienvenue à bord de votre avion à destination d'Édinbourg. Notre temps de vol sera aujourd'hui de douze heures. Beau temps sur le trajet avec quelques turbulences prévues. À l'arrivée, c'est du temps pluvieux avec une température de quatre degrés.

— En tout cas, je ne sais pas ce que tu as fait pendant ce séjour, mais tu ne sembles plus la même. L'annonce du décollage imminent ne te fait même plus réagir. Bravo Hope ! Quelle évolution !

Je lui adressai un sourire en coin, n'osant lui répondre de peur d'une intervention inopinée.

— Martin, je te présente ma mère, ma grand-mère, et John, consentis-je à lui présenter les miens.

Durant douze heures de trajet, je ne pourrais y échapper.

— Oh ! J'ignorais que tu rejoignais ta famille...

— Bonjour, répondit poliment maman.

— Jeune homme, dit John à son tour.

— Et à qui avons-nous l'honneur ? s'enquit Nany.

— C'est Martin, répondis-je à sa place.

— Et il n'a pas de langue, ce Martin !

Sa remarque me fit lever les yeux au ciel. Nom d'un gobelin ! Il ne survivrait pas au voyage.

— Êtes-vous le petit ami de ma petite-fille ?

— Nany ! ripostai-je aussitôt.

Nous partîmes dans des chamailleries sous les yeux éberlués du jeune homme qui commença à perdre de son assurance. Lorsqu'il plongeait sa tête dans son journal, j'eus la confirmation qu'il nous prenait définitivement pour des barjots. Ce constat m'arracha un soupir, quand mon téléphone vibra au fond de ma poche. Avec toute cette agitation, j'avais omis de le couper. Avant d'activer le mode avion, je découvris une notification sur mon écran de verrouillage. Je cliquai sur cette dernière pour découvrir un message.

JONATHAN — Hope, j'envisage de visiter l'Écosse très prochainement... Serais-tu disponible pour me servir de guide ? J'espère que ce sera oui, car j'ai trop envie de rencontrer Nessy et de visiter les châteaux hantés écossais. La bonne excuse :-). L'adrénaline c'est mon truc et j'ai cru comprendre qu'auprès de toi, je serais servi ! Ta présence me manque...

À la lecture de ce message, mon cœur ne fit qu'un tour. Je plaquai mon Smartphone sur ma poitrine avec un sourire béat sur le visage.

Après onze heures de vol, l'avion amorça enfin sa descente vers la capitale écossaise. Le sourire étendu jusqu'aux oreilles, j'appréciai ma nouvelle vie. Certes, je savourais le bonheur d'avoir retrouvé ma famille au grand complet, mais pas seulement. Sur cette île perdue aux confins de la terre, j'avais fait connaissance avec moi-même. Me rendre compte de mes capacités m'avait insufflé plus de force que toute ma magie réunie : la confiance en moi. Toutes les armes du monde ne servaient à rien sans la foi. La foi en la Vie, la foi en l'Amour, la foi en Soi. La seule croyance du fait que tout est possible prévalait sur la force. J'espérais à mon tour, que comme ma mère et ma grand-mère avant moi, je transmettrais cette valeur à ma fille encore au stade d'embryon au creux de mon ventre...

FIN

Notes

Chapitre 18

1 Terres australes et antarctiques françaises

Chapitre 19

1 Étroite passerelle mobile qui relie le bateau au quai

Chapitre 22

1 Petit diminutif utilisé par les membres des missions successives pour désigner le navire *Marion Dufresne*

Chapitre 31

- 1** Extrait du Blog officiel du district de Crozet - TAAF
- 2** Message de la ministre déléguée auprès de la ministre des Armées

Chapitre 43

1 Opérations

Remerciements

Cette histoire est le fruit d'une idée qui a germé grâce à un reportage, *L'odyssée du Marion Dufresne dans les Terres australes* paru dans le JT de TF1 en juin 2020. Incontestablement, sa vision ne m'a pas laissée indemne. En est sorti un roman et un voyage extraordinaire à travers ces pages. Eh oui, cela te surprend peut-être, mais je voyage à chaque histoire. À travers mes recherches, j'expérimente un peu les détails qui l'enrichissent. Aussi, j'ai eu l'impression d'être un membre à part entière de cette mission 58 ! Merci au chef de district de Crozet pour la tenue du blog depuis la base Alfred Faure sur l'île de la Possession. Comme c'est intéressant de suivre la vie de cette équipe de scientifiques ayant accepté de s'isoler aux confins de notre belle planète. Et merci à vous de dépenser autant d'énergie pour la préserver.

Comme on ne change pas une équipe qui gagne, j'adresse un grand merci à ma famille dont les membres font partie de mes plus fervents supporters. De même, je remercie l'équipe de professionnels qui m'aide à contribuer à servir la dernière version du roman. C'est d'ailleurs avec joie que je me suis entourée d'une nouvelle partenaire, Hannah Sternjakob qui a un talent pour le graphisme inné. Merci à toi pour cette magnifique couverture qui honore l'histoire de Hope Miller et lui permettra d'être découverte.

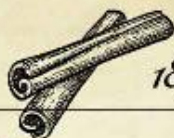
Je vous remercie enfin, mes premières lectrices, chroniqueuses, qui m'ont fait confiance avec *La Terre des Conséquences* et qui renouvellent l'expérience aujourd'hui. Aimy, Karen, Ingrid, Marilyn et les autres, je vous suis reconnaissante pour les liens que nous avons noués. J'apprécie énormément nos échanges spontanés et sincères. Je suis honorée de votre reconnaissance qui, pour moi, vaut tout l'or du monde. À toi, l'invitation à nous rejoindre est lancée !

J'espère que ton aventure avec Hope t'aura transporté, et que tu auras compris que grâce à la confiance en soi, on est capable de toutes les magies...

À très bientôt pour de prochaines histoires.



Si tu as aimé ce roman
et que tu veux m'aider à le faire connaître, prends quelques instants
pour laisser un commentaire sur ta plateforme d'achat. Merci.



❖ Lait de poule ❖

◆ Ingrédients pour une personne

- 25 g de sucre
- 1 jaune d'œuf
- 10 cl de lait
- 1 pincée de cannelle
- 1 pincée de muscade



◆ Dans une casserole, chauffer le lait avec la cannelle et la muscade sans jamais faire bouillir !

Mélanger le jaune d'œuf et le sucre pendant 4 à 5 minutes.

Pour finir, ajouter le lait chaud en battant sans arrêt pour rendre la potion homogène.

La dégustation sera parfaite avec un soupçon de magie...



À propos de l'auteur



Romancière qui perçoit la lecture comme un moteur de bien-être, Sophie Camus Hoguet fait de la vie une source inépuisable d'inspiration. Ses envies d'ailleurs la portent et vous embarquent dans ses voyages intérieurs. Des thèmes qui lui sont chers sont le squelette de ses

histoires, enrichies par des personnages forts, dans des lieux à couper le souffle. Elle mêle l'imaginaire au réel au gré de ses envies.

Si en refermant l'un de ses livres, vous avez voyagé, ri, réfléchi, ou tout simplement passé un bon moment, c'est qu'elle a réussi la mission qu'elle s'est donnée.

Curieuse et impatiente de vous connaître, elle vous donne rendez-vous sur ses réseaux.

Suivre l'auteur

Pour profiter de lectures gratuites, et me rejoindre par mail, inscris-toi dès maintenant.

Ce lien donne accès à tous mes modes de contact
https://linktr.ee/Sophie_ch_auteure



Contact mail : sophie.camushoguet@gmail.com

Site web : <http://www.sophiecamushoguet.wordpress.com>

Du même auteur

Roman Fantaisie-fiction :

La Terre des Conséquences

Novella Comédie romantique :

(Titre offert à mes abonnés par mail)

Le prince charmant n'existe que dans les contes de fées